

HISTOIRE

DES

ORACLES,

*Suivie d'un Choix de POÉSIES du
même Auteur.*

HISTOIRE
DES
ORACLES,

*Par M. DE FONTENELLE, des
Académies Françoise, des Sciences
& des Belles-Lettres, & de la Société
Royale de Londres, de Nancy, de
Berlin & de Rome.*

NOUVELLE ÉDITION,
Augmentée d'un Choix de POÉSIES
du même Auteur.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXXV.

HISTOIRE

DES

ORACLES,

*Suivie d'un Choix de POÉSIES du
même Auteur.*

MON dessein n'est pas de traiter directement l'histoire des Oracles ; je ne me propose que de combattre l'opinion commune qui les attribue aux demons , & les fait cesser à la venue de Jésus-Christ ; mais en la combattant , il faudra nécessairement que je fasse toute l'histoire des Oracles , & que j'explique leur origine , leurs progrès , les différentes manières dont ils se rendoient , & enfin leur décadence , avec la même exactitude que si je suivois dans ces matières l'ordre naturel & historique.

Il n'est pas surprenant que les effets de la nature donnent bien de la peine aux philosophes. Les principes en sont si cachés , que la raison humaine ne peut , presque sans témérité , songer à les découvrir ; mais quand il n'est question que de savoir si les

A

Oracles ont pu être un jeu & un artifice des prêtres payens , où peut être la difficulté ? Nous , qui sommes hommes , ne favons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres hommes ont pu être ou imposteurs , ou dupes ? sur-tout , quand il n'est question que de favoir en quel tems les Oracles ont cessé ; d'où peut naître le moindre sujet de douter ? Tous les livres sont pleins d'Oracles. Voyons en quel tems ont été rendus les derniers dont nous ayons connoissance.

Mais nous n'avons garde de permettre que la décision des choses soit si facile ; nous y faisons entrer des préjugés , qui y forment des embarras bien plus grands que ceux qui s'y fussent trouvés naturellement , & ces difficultés , qui ne viennent que de notre part , sont celles dont nous avons nous-mêmes le plus de peine à nous démêler.

L'affaire des Oracles n'en auroit pas , à ce que je crois , de bien considérables , si nous ne les y avions mises. Elle étoit de sa nature une affaire de religion chez les payens ; elle en est devenue une sans nécessité chez les chrétiens , & de toutes parts

on l'a chargée de préjugés , qui ont obscurci des vérités fort claires.

J'avoue que les préjugés ne sont pas communs d'eux-mêmes à la vraie & aux fausses religions. Ils regnent nécessairement dans celles qui ne sont l'ouvrage que de l'esprit humain ; mais dans la vraie , qui est un ouvrage de Dieu seul , il ne s'y en trouveroit jamais aucun , si ce même esprit humain pouvoit s'empêcher d'y toucher , & d'y mêler quelque chose du sien. Tout ce qu'il y ajoute de nouveau , que seroit-ce que des préjugés sans fondement ? Il n'est pas capable d'ajouter rien de réel & de solide à l'ouvrage de Dieu.

Cependant ces préjugés qui entrent dans la vraie religion , trouvent , pour ainsi dire , le moyen de se faire confondre avec elle , & de s'attirer un respect qui n'est dû qu'à elle seule. On n'ose les attaquer , de peur d'attaquer en même tems quelque chose de sacré. Je ne reproche point cet excès de religion à ceux qui en sont capables ; au contraire , je les en loue ; mais enfin , quelque louable que soit cet excès , on ne peut disconvenir que le juste milieu ne

A ij

vaille encore mieux , & qu'il ne soit plus raisonnable de démêler l'erreur d'avec la vérité , que de respecter l'erreur mêlée avec la vérité.

Le christianisme a toujours été par lui-même en état de se passer de fausses preuves ; mais il y est encore présentement plus que jamais , par les soins que de grands hommes de ce siècle ont pris de l'établir sur ses véritables fondemens , avec plus de force que les anciens n'avoient jamais fait. Nous devons être remplis sur notre religion d'une juste confiance , qui nous fasse rejeter de faux avantages, qu'un autre parti que le nôtre pourroit ne pas négliger.

Sur ce pied-là , j'avance hardiment que les Oracles , de quelque nature qu'ils aient été , n'ont point été rendus par les démons , & qu'ils n'ont point cessé à la venue de Jésus-Christ. Chacun de ces deux points mérite bien une dissertation.

P R E M I E R E
DISSERTATION,

*Que les Oracles n'ont point été rendus
par les Démon.*

IL est constant qu'il y a des démons, des génies mal-faisans, & condamnés à des tourmens éternels. La religion nous l'apprend; la raison nous apprend ensuite que ces démons ont pu rendre des Oracles, si Dieu le leur a permis: il n'est question que de savoir s'ils ont reçu de Dieu cette permission.

Ce n'est donc qu'un point de fait dont il s'agit; & comme ce point de fait a uniquement dépendu de la volonté de Dieu, il étoit de nature à nous devoir être révélé, si la connoissance nous en eût été nécessaire.

Mais l'écriture-sainte ne nous apprend en aucune manière que les Oracles aient été rendus par des démons, & dès-lors nous sommes en liberté de prendre parti sur

A iij

cette matiere ; elle est du nombre de celles que la Sageſſe divine a jugées assez indifferentes pour les abandonner à nos disputes.

Cependant les avis ne sont point partagés ; tout le monde tient qu'il y a eu quelque chose de surnaturel dans les Oracles. D'où vient cela ? La raison en est bien aisée à trouver pour ce qui regarde le tems présent. On a cru , dans les premiers siècles du christianisme , que les Oracles étoient rendus par des démons ; il ne nous en faut pas davantage pour le croire aujourd'hui. Tout ce qu'ont dit les anciens, soit bon , soit mauvais , est sujet à être bien répété , & ce qu'ils n'ont pu eux-mêmes prouver par des raisons suffisantes , se prouve à présent par leur autorité seule. S'ils ont prévu cela , ils ont bien fait de ne se pas donner toujours la peine de raisonner si exactement.

Mais pourquoi tous les premiers chrétiens ont-ils cru que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel ? Recherchons-en présentement les raisons ; nous verrons ensuite si elles étoient assez solides.

CHAPITRE I.

Première raison , pourquoi les Anciens Chrétiens ont cru que les Oracles étoient rendus par les Démons. Les Histoires surprenantes qui couroient sur le fait des Oracles & des Génies.

L'ANTIQUITÉ est pleine de je ne fais combien d'histoires surprenantes, & d'Oracles qu'on croit ne pouvoir attribuer qu'à des génies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples, qui représenteront tout le reste.

Tout le monde fait ce qui arriva au pilote Thamus. Son vaisseau étant un soir vers de certaines isles de la mer Egée, le vent cessa tout-à fait. Tous les gens du vaisseau étoient bien éveillés, la plupart même passoient le tems à boire les uns avec les autres, lorsqu'on entendit tout d'un coup une voix qui venoit des isles, & qui appelloit Thamus. Thamus se laissa appeler deux fois sans répondre; mais à

la troisième il répondit. La voix lui commanda que quand il seroit arrivé à un certain lieu , il criât que le grand Pan étoit mort. Il n'y eut personne dans le navire qui ne fût saisi de frayeur & d'épouvante. On délibéroit si Thamus devoit obéir à la voix ; mais Thamus conclut que si , quand ils seroient arrivés au lieu marqué , il faisoit assez de vent pour passer outre , il ne falloit rien dire ; mais que si un calme les arrêtoit-là , il falloit s'acquiescer de l'ordre qu'il avoit reçu. Il ne manqua point d'être surpris d'un calme à cet endroit-là , & aussi-tôt il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan étoit mort. A peine avoit-il cessé de parler , que l'on entendit de tous côtés des plaintes & des gémissemens , comme d'un grand nombre de personnes surprises & affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étoient dans le vaisseau furent témoins de l'aventure. Le bruit s'en répandit en peu de tems jusqu'à Rome , & l'empereur Tibere ayant voulu voir Thamus lui-même , assembla des gens savans dans la théologie payenne , pour apprendre d'eux qui étoit

ce grand Pan , & il fut conclu que c'étoit le fils de Mercure & de Pénélope. C'est ainsi que dans le dialogue , où Plutarque traite des Oracles qui ont cessé , Cléombrote conte cette histoire , & dit qu'il la tient d'Épithérès son maître de grammaire , qui étoit dans le vaisseau de Thamus lorsque la chose arriva.

Thulis (1) fut un roi d'Égypte , dont l'empire s'étendoit jusqu'à l'océan ; c'est lui , à ce qu'on dit , qui donna le nom de Thulé à l'île qu'on appelle présentement Islande. Comme son empire alloit apparemment jusques-là , il étoit d'une belle étendue ; ce roi , enflé de ses succès & de sa prospérité , alla à l'Oracle de Sérapis , & lui dit :

« Toi , qui es le maître du feu , & qui gouvernes le cours du ciel , dis-moi la vérité. Y a-t il jamais eu , & y aura-t-il jamais quelqu'un aussi puissant que moi ? »

L'Oracle lui répondit :

« Premièrement Dieu , ensuite la pa-

(1) Suidas.

role & l'esprit avec eux , tous s'assemblant en un , dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'ici promptement , mortel , dont la vie est toujours incertaine. »

Au sortir de-là , Thulis fut égorgé.

Eusebe a tiré des écrits mêmes de Porphyre , ce grand ennemi des chrétiens , les Oracles suivans.

« 1. Gémissez , trépieds , Apollon vous quitte ; il vous quitte , forcé par une lumière céleste. Jupiter a été , il est , & il fera. O grand Jupiter ! hélas ! mes fameux Oracles ne sont plus. »

« 2. La voix ne peut revnir à la prêtresse ; elle est déjà condamnée au silence depuis long-tems. Faites toujours à Apollon des sacrifices dignes d'un Dieu. »

« 3. Malheureux prêtre , *disoit Apollon à son prêtre* , ne m'interroge plus sur le divin pere , ni sur son fils unique , ni sur l'esprit qui est l'ame de toutes choses ; c'est cet esprit qui me chasse à jamais de ces lieux. »

Auguste (1) , déjà vieux , & songant

(1) Suidas , Nicéphore , Cedrenus.

à se choisir un successeur , alla consulter l'Oracle de Delphes ; l'Oracle ne répondoit point , quoique Auguste n'épargnât pas les sacrifices : à la fin cependant il en tira cette réponse.

« L'enfant Hébreu , à qui tous les dieux obéissent , me chasse d'ici , & me renvoie dans les enfers ; fors de ce temple sans parler. »

Il est aisé de voir que , sur de pareilles histoires , on n'a pas pu douter que les démons ne se mêlassent des Oracles. Ce grand Pan , qui meurt sous Tibere , aussi bien que Jésus-Christ , est le maître des démons , dont l'empire est ruiné par cette mort d'un Dieu , si salutaire à l'univers ; ou , si cette explication ne vous plaît pas , car enfin on peut sans impiété donner des sens contraires à une même chose , quoiqu'elle regarde la religion , ce grand Pan est Jésus-Christ lui-même , dont la mort cause une douleur & une consternation générale parmi les démons , qui ne peuvent plus exercer leur tyrannie sur les hommes : c'est ainsi qu'on a trouvé moyen de donner à ce grand Pan deux faces bien différentes.

L'Oracle rendu au roi Thulis , un Oracle si positif sur la sainte Trinité , peut-il être une fiction humaine ? Comment le prêtre de Sérapis auroit-il deviné un si grand mystère , inconnu alors à toute la terre , & aux Juifs mêmes ?

Si ces autres Oracles eussent été rendus par des prêtres imposteurs , qui obligeoit ces prêtres à se décréditer eux-mêmes , & à publier la cessation de leurs Oracles ? N'est-il pas visible que c'étoient des démons , que Dieu même forçoit à rendre témoignage à la vérité ? De plus , pourquoi les Oracles cessoient-ils , s'ils n'étoient rendus que par des prêtres ?

CHAPITRE II

C H A P I T R E II.

*Seconde raison des Anciens Chrétiens
pour croire les Oracles surnaturels.
Convenance de cette opinion avec le
système du Christianisme.*

LES démons étant une fois constans par le christianisme , il a été assez naturel de leur donner le plus d'emploi qu'on pouvoit , & de ne les pas épargner pour les Oracles , & les autres miracles payens qui sembloient en avoir besoin. Par là , on se dispensoit d'entrer dans la discussion des faits qui eût été longue & difficile ; & tout ce qu'ils avoient de surprenant & d'extraordinaire , on l'attribuoit à ces démons que l'on avoit en main. Il sembloit qu'en leur rapportant ces événemens , on confirmât leur existence , & la religion même qui nous la révèle.

De plus , il est certain que vers le tems de la naissance de Jésus - Christ , il est souvent parlé de la cessation des Oracles ,

B

même dans les auteurs profanes. Pourquoi ce tems - là , plutôt qu'un autre , avoit-il été destiné à leur anéantissement ? Rien n'étoit plus aisé à expliquer , selon le systême de la religion chrétienne. Dieu avoit fait son peuple du peuple Juif , & avoit abandonné l'empire du reste de la terre aux démons , jusqu'à l'arrivée de son fils ; mais alors il les dépouille du pouvoir qu'il leur avoit laissé prendre ; il veut que tout fléchisse sous Jésus-Christ , & que rien ne fasse obstacle à l'établissement de son royaume sur les nations. Il y a je ne fais quoi de si heureux dans cette pensée , que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours ; c'est une de ces choses , à la vérité , desquelles on est bien aise d'aider , & qui persuadent , parce qu'on y est favorable.

 C H A P I T R E III.

*Troisième raison des anciens Chrétiens.
 Convenance de leur opinion avec la
 Philosophie de Platon.*

JAMAIS philosophie n'a été plus à la mode , qu'y fut celle de Platon chez les chrétiens , pendant les premiers siècles de l'église. Les payens se partageoient encore entre les différentes sectes de philosophes ; mais la conformité que l'on trouva qu'avoit le platonisme avec la religion , mit dans cette seule secte presque tous les chrétiens savans. De - là vint l'estime prodigieuse dont on s'entêta pour Platon ; on le regardoit comme une espèce de prophète , qui avoit deviné plusieurs points importans du christianisme , sur-tout la sainte Trinité , que l'on ne peut guere nier qui ne soit assez clairement contenue dans ses écrits. Aussi ne manqua-t-on pas de prendre ses ouvrages pour des commentaires de l'écriture , & de

B ij

concevoit la nature du Verbe comme il l'avoit conçue. Il se figuroit Dieu tellement élevé au-dessus des créatures , qu'il ne croyoit pas qu'elles pussent être sorties immédiatement de ses mains ; & il mettoit entre elles & lui ce Verbe , comme un degré par lequel l'action de Dieu pût passer jusqu'à elles. Les chrétiens prirent cette même idée de Jésus-Christ ; & c'est-là peut-être la cause pourquoi jamais hérésie n'a été ni plus généralement embrassée , ni soutenue avec plus de chaleur que l'arianisme.

Ce platonisme donc , qui sembloit faire honneur à la religion chrétienne lorsqu'il lui étoit favorable , se trouva tout plein de démons ; & de-là ils se répandirent aisément dans le système que les chrétiens imaginèrent sur les Oracles.

Platon veut que les démons soient d'une nature moyenne entre celle des dieux & celle des hommes ; que ce soient des génies aériens , destinés à faire tout le commerce des dieux & de nous ; que , quoiqu'ils soient proche de nous , nous ne les puissions voir ; qu'ils pénètrent dans

toutes nos pensées ; qu'ils aient de l'amour pour les bons , & de la haine pour les méchans ; & que ce soit en leur honneur qu'on a établi tant de sortes de sacrifices , & tant de cérémonies différentes.

Il ne paroît point par-là que Platon reconnût de mauvais démons , auxquels on pût donner le soin des fourberies des Oracles. Plutarque (1) cependant assure qu'il en reconnoissoit ; & , à l'égard des platoniciens , la chose est hors de doute. Eusebe , dans sa préparation évangélique (2) , rapporte quantité de passages de Porphyre , où ce philosophe payen assure que les mauvais démons sont les auteurs des enchantemens , des philtres & des maléfices ; qu'ils ne font que tromper nos yeux par des spectres & par des fantômes ; que le mensonge est essentiel à leur nature ; qu'ils excitent en nous la plupart de nos passions ; qu'ils ont l'ambition de vouloir passer pour des dieux ;

(1) Dialogue des Oracles qui ont cessé.

(2) Liv. 4 , 5 , 6.

que leurs corps aériens & spirituels se nourrissent de suffumigations , de sang répandu , & de la graisse des sacrifices ; qu'il n'y a qu'eux qui se mêlent de rendre des Oracles , & à qui cette fonction pleine de tromperie soit tombée en partage : & enfin à la tête de cette troupe de mauvais démons , il met Hécate & Sérapis.

Jamblique , autre platonicien , en dit autant ; & , comme la plupart de ces choses-là sont vraies , les chrétiens reçurent le tout avec joie , & y ajoutèrent même un peu du leur (1) ; par exemple , que les démons déroboient dans les écrits des prophètes quelque connoissance de l'avenir , & puis s'en faisoient honneur dans leurs Oracles.

Ce système des chrétiens avoit cela de commode , qu'il découvroit aux payens , par leurs propres principes , l'origine de leur faux culte , & la source de l'erreur où ils avoient toujours été. Ils étoient persuadés qu'il y avoit quelque chose de

(1) Tertullien, dans son Apologétique.

furnaturel dans leurs Oracles ; & les chrétiens qui avoient à disputer contre eux , ne songeoient point à leur ôter cette pensée. Les démons dont on convenoit de part & d'autre , servoient à expliquer tout ce furnaturel. On reconnoissoit cette espece de miracle ordinaire , qui s'étoit fait dans la religion des payens ; mais on leur en faisoit perdre tout l'avantage par les auteurs auxquels on l'attribuoit ; & cette voie étoit bien plus courte & plus aisée , que celle de contester le miracle même par une longue suite de recherches & de raisonnemens.

Voilà comment s'établit , dans les premiers siècles de l'église , l'opinion qu'on y prit sur les Oracles des payens. Je pourrois , aux trois raisons que j'ai apportées , en ajouter une quatrième , aussi bonne peut-être que toutes les autres ; c'est que , dans le système des Oracles rendus par les démons , il y a du merveilleux ; & , si l'on a un peu étudié l'esprit humain , on fait quelle force le merveilleux a sur lui. Mais je ne prétends pas m'étendre sur cette réflexion ; ceux

qui y entreront , m'en croiront bien ; fans que je me mette en peine de la prouver ; & ceux qui n'y entreront pas , ne m'en croiroient pas peut-être après toutes mes preuves.

Examinons présentement , l'une après l'autre , les raisons qu'on a eues de croire les Oracles surnaturels.

C H A P I T R E I V.

Que les Histoires surprenantes qu'on débite sur les Oracles , doivent être fort suspects.

IL seroit difficile de rendre raison des histoires & des Oracles que nous avons rapportés , sans avoir recours aux démons ; mais aussi tout cela est - il bien vrai ? Assurons-nous bien du fait , avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens , qui courent naturellement à la cause , & passent par-dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment , sur la fin du siècle passé , à quelques savans d'Allemagne , que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593 , le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie ,

âgé de sept ans , il lui en étoit venu une d'or , à la place d'une de ses grosses dents. Horstius , professeur en médecine dans l'université de Helmstad , écrivit en 1595 l'histoire de cette dent , & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle , en partie miraculeuse , & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation , & quel rapport de cette dent aux chrétiens , ni aux Turcs. En la même année , afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens , Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après , Ingolstererus , autre savant , écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or ; & Rullandus fait aussi-tôt une belle & docte réplique. Un autre grand homme , nommé Libavius , ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent , & y ajoute son sentiment particulier ; il ne manquoit autre chose à tant de beaux ouvrages , sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un orfevre l'eut examinée , il se trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec

beaucoup d'adresse ; mais on commença par faire des livres , & puis on consulta l'orfevre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matieres. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont , & dont la raison nous est inconnue , que par celles qui ne sont point , & dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non-seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai ; mais que nous en avons d'autres qui s'accrochent très-bien avec le faux.

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver , & froids en été ; de plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'étoit pas.

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les historiens ; mais ces historiens n'ont-ils été ni passionnés , ni crédules , ni mal instruits , ni négligens ? Il en faudroit trouver un qui eût été spectateur de toutes choses , indifférent & appliqué.

Sur-tout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la religion , il est assez difficile que , selon le parti dont on est , on ne donne à une fausse religion des avantages qui ne lui sont point dus , ou qu'on ne donne à la vraie de faux avantages , dont elle n'a pas besoin. Cependant on devoit être persuadé qu'on ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui est vraie , ni en donner à celles qui sont fausses.

Quelques chrétiens des premiers siècles , faute d'être instruits ou convaincus de cette maxime , se sont laissés aller à faire en faveur du christianisme des suppositions assez hardies , que la plus saine partie des chrétiens ont ensuite désavouées. Ce zèle inconsideré a produit une infinité de livres apocryphes , auxquels on donnoit des noms d'auteurs payens ou juifs ; car , comme l'église avoit affaire à ces deux sortes d'ennemis , qu'y avoit-il de plus commode que de les battre avec leurs propres armes , en leur présentant des livres , qui , quoique faits , à ce qu'on prétendoit , par des gens de leur parti , fussent néanmoins très - avantageux au christianisme ?

christianisme ? Mais à force de vouloir tirer de ces ouvrages supposés un grand effet pour la religion , on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté dont ils sont les trahit ; & nos mysteres y sont si nettement développés , que les prophetes de l'ancien & du nouveau testament n'y auroient rien entendu auprès de ces auteurs Juifs & payens. De quelque côté qu'on se puisse tourner pour sauver ces livres , on trouvera toujours dans ce trop de clarté une difficulté insurmontable. Si quelques chrétiens étoient bien capables de supposer des livres aux payens ou aux Juifs , les hérétiques ne faisoient point de façon d'en supposer aux orthodoxes. Ce n'étoient que faux évangiles , fausses épîtres d'apôtres , fausses histoires de leurs vies ; & ce ne peut être que par un effet de la Providence divine , que la vérité s'est dé-mêlée de tant d'ouvrages apocryphes qui l'étouffoient.

Quelques grands hommes de l'église ont été quelquefois trompés , soit aux suppositions des hérétiques contre les orthodoxes , soit à celles des chrétiens contre

C

les payens ou les Juifs ; mais plus souvent à ces dernières. Ils n'ont pas toujours examiné d'assez près ce qui sembloit favorable à la religion ; l'ardeur avec laquelle ils combattoient pour une si bonne cause , ne leur laissoit pas toujours la liberté de choisir assez bien leurs armes. C'est ainsi qu'il leur arrive quelquefois de se servir des Sibylles, ou de ceux d'Hermès Trismegiste , roi d'Égypte.

On ne prétend point par-là affoiblir l'autorité , ni attaquer le mérite de ces grands hommes. Après qu'on aura remarqué toutes les méprises où ils peuvent être tombés sur un certain nombre de faits, il leur restera une infinité de raisonnemens solides & de belles découvertes , sur quoi on ne les peut assez admirer. Si , avec les vrais titres de notre religion , ils nous en ont laissé d'autres qui peuvent être suspects , c'est à nous à ne recevoir d'eux que ce qui est légitime , & à pardonner à leur zèle de nous avoir fourni plus de titres qu'il ne nous en faut.

Il n'est pas surprenant que ce même

zele les ait persuadés de la vérité de je ne fais combien d'Oracles avantageux à la religion , qui coururent dans les premiers siècles de l'église. Les auteurs des livres des Sibylles & de ceux d'Hermès ont bien pu l'être aussi de ces Oracles ; du moins il étoit plus aisé d'en supposer , que des livres entiers. L'histoire de Thamus est payenne d'origine ; mais Eusebe & d'autres grands hommes lui ont fait l'honneur de la croire : cependant elle est immédiatement suivie dans Plutarque d'un autre conte si ridicule , qu'il suffiroit pour la décréditer entièrement. Démétrius dit , dans cet endroit , que la plupart des îles qui sont vers l'Angleterre sont désertes , & consacrées à des démons & à des héros ; qu'ayant été envoyé par l'empereur pour les reconnoître , il aborda à une de celles qui étoient habitées ; que , peu de tems après qu'il y fut arrivé , il y eut une tempête & des tonnerres effroyables , qui firent dire aux gens du pays qu'assurément quelqu'un des principaux démons venoit de mourir , parce que leur mort étoit toujours ac-

C ij

compagnée de quelque chose de funeste. A cela , Démétrius ajoute que l'une de ces îles est la prison de Saturne , qui y est gardé par Briarée , & enseveli dans un sommeil perpétuel ; ce qui rend , ce me semble , le géant assez inutile pour sa garde , & qu'il est environné d'une infinité de démons , qui sont à ses pieds comme ses esclaves.

Ce Démétrius ne faisoit-il pas des relations bien curieuses de ses voyages ? Et n'est-il pas beau de voir un philosophe comme Plutarque , nous conter froidement ces merveilles ? Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé Hérodote le pere de l'histoire. Toutes les histoires grecques , qui , à ce compte - là , sont ses filles , tiennent beaucoup de son génie ; elles ont un peu de vérité , mais beaucoup de merveilleux & de choses amusantes. Quoiqu'il en soit , l'histoire de Thamus seroit presque suffisamment réfutée , quand elle n'auroit point d'autre défaut , que celui de se trouver dans un même traité avec les démons de Démétrius.

Mais de plus , elle ne peut recevoir un

sens raisonnable. Si ce grand Pan étoit un démon , les démons ne pouvoient-ils se faire savoir sa mort les uns aux autres , sans y employer l'hamus ? N'ont-ils point d'autres voies pour s'envoyer des nouvelles ; & d'ailleurs sont-ils si imprudens que de révéler aux hommes leurs malheurs & la foiblesse de leur nature ? Dieu les y forçoit , direz-vous. Dieu avoit donc un dessein ; mais voyons ce qui s'en ensuivit. Il n'y eut personne qui se désabusât du paganisme , pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arrêté que c'étoit le fils de Mercure & de Pénélope , & non pas celui que l'on reconnoissoit en Arcadie pour le Dieu de *tout* , ainsi que son nom le porte. Quoique la voix eût nommé le grand Pan , cela s'entendit pourtant du petit Pan ; sa mort ne tira guere à conséquence , & il ne paroît pas qu'on y ait eu grand regret.

Si ce grand Pan étoit Jésus-Christ , les démons n'annoncerent aux hommes une mort si salutaire , que parce que Dieu les y contraignoit. Mais qu'en arriva - t - il ? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans

C iij

fon vrai sens ? Plutarque vivoit dans le second siecle de l'église , & cependant personne ne s'étoit encore avisé que Pan fût Jésus-Christ , mort en Judée.

L'histoire de Thulis est rapportée par Suidas , auteur qui ramasse beaucoup de choses , mais qui ne les choisit guere. Son Oracle de Sérapis péche de la même maniere que les livres des Sibylles , par le trop de clarté sur nos mysteres. Mais de plus , ce Thulis , roi d'Egypte , n'étoit pas assurément un des Ptolomées , & que deviendra tout l'Oracle , s'il faut que Sérapis soit un Dieu , qui n'ait été amené en Egypte que par un Ptolomée qui le fit venir de Pont , comme beaucoup de savans le prétendent sur des apparences très-fortes. Du moins il est certain qu'Hérodote , qui aime tant à discourir sur l'ancienne Egypte , ne parle point de Sérapis , & que Tacite conte tout au long comment & pourquoi un des Ptolomées fit venir de Pont le Dieu Sérapis , qui n'étoit alors connu que là.

L'Oracle rendu à Auguste sur l'enfant Hébreu , n'est point du tout recevable.

Cedrenus le cite d'Eusebe , & aujourd'hui il ne s'y trouve point. Il ne seroit pas impossible que Cedrenus citât à faux , ou citât quelque ouvrage faussement attribué à Eusebe. Il est bien homme à vous rapporter , sur la foi de certains faux actes de saint Pierre , qui couroient encore de son tems , que Simon le magicien avoit à sa porte un gros dogue qui dévorait ceux que son maître ne vouloit pas laisser entrer ; que saint Pierre , voulant parler à Simon , ordonna à ce chien de lui aller dire en langage humain , que Pierre , serviteur de Dieu , le demandoit ; que le chien s'acquitta de cet ordre , au grand étonnement de ceux qui étoient alors avec Simon ; mais que Simon , pour leur faire voir qu'il n'en favoit pas moins que saint Pierre , ordonna au chien , à son tour , d'aller lui dire qu'il entrât ; ce qui fut exécuté aussitôt. Voilà ce qui s'appelle chez les Grecs écrire l'histoire. Cedrenus vivoit dans un siecle ignorant , où la licence d'écrire impunément des fables , se joignoit encore à l'inclination générale qui y porte les Grecs.

Mais quand Eusebe , dans quelque ouvrage qui ne seroit pas venu jusqu'à nous , auroit effectivement parlé de l'Oracle d'Auguste , Eusebe lui-même se trompoit quelquefois , & on en a des preuves constantes. Les premiers défenseurs du christianisme , Justin , Tertullien , Théophile , Tatien , auroient-ils gardé le silence sur un Oracle si favorable à la religion ? Etoient-ils assez peu zélés , pour négliger cet avantage ? Mais ceux (1) même qui nous donnent cet Oracle le gâtent , en y ajoutant qu'Auguste , de retour à Rome , fit élever dans le capitolé un autel avec cette inscription : *C'est ici l'autel du fils unique ou aîné de Dieu.* Où avoit-il pris cette idée d'un fils unique de Dieu , dont l'Oracle ne parle point ?

Enfin , ce qu'il y a de plus remarquable , c'est qu'Auguste , depuis le voyage qu'il fit en Grece , dix-neuf ans avant la naissance de Jésus-Christ , n'y retourna jamais ; & même lorsqu'il en revint , il n'étoit guere dans la disposition d'élever des autels à d'autres Dieux qu'à lui ; car il souffrit

(1) Cedrenus , Suidas , Nicéphote.

non-seulement (1) que les villes d'Asie lui en élevassent , & lui célébraffent des jeux sacrés , mais même qu'à Rome on consacra^t un autel à la Fortune qui étoit de retour , *Fortunæ reduci* , c'est à-dire , à lui-même , & que l'on mit le jour d'un retour si heureux entre les jours de fête.

Les Oracles qu'Eusebe rapporte de Porphire paroissent plus embarrassans que tous les autres. Eusebe n'aura pas supposé à Porphire des Oracles qu'il ne citoit point , & Porphire qui étoit si attaché au paganisme n'aura pas cité de faux Oracles sur la cessation des Oracles même , & à l'avantage de la religion chrétienne. Voici , ce semble , le cas où le témoignage d'un ennemi a tant de force.

Mais aussi , d'un autre côté , Porphire n'étoit pas assez mal habile homme pour fournir aux chrétiens des armes contre le paganisme , sans y être nécessairement engagé par la suite de quelque raisonnement , & c'est ce qui ne paroît point ici. Si ces

(1) Tacite , Dion , Cassius.

Oracles eussent été allégués par les chrétiens , & que Porphire , en convenant qu'ils avoient été effectivement rendus , se fût défendu des conséquences qu'on en vouloit tirer , il est sûr qu'ils seroient d'un très-grand poids ; mais c'est de Porphire même que les chrétiens , selon qu'il paroît par l'exemple d'Eusebe , tiennent ces Oracles ; c'est Porphire qui prend plaisir à ruiner sa religion , & à établir la nôtre. En vérité , cela est suspect de soi-même , & le devient encore davantage par l'excès où il pousse la chose ; car on nous rapporte de lui-même je ne fais combien d'autres Oracles , très-clairs & très-positifs sur la personne de Jésus-Christ , sur sa résurrection , sur son ascension ; enfin , le plus entêté & le plus habile des payens nous accable de preuves du christianisme. Défions-nous de cette générosité.

Eusebe a cru que c'étoit un assez grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphire à la tête de tant d'Oracles , si favorables à la religion ; il nous les donne dépouillés de tout ce qui les accompagnoit dans les écrits de Porphire. Que

avons-nous s'il ne les réfutoit pas ? Selon l'intérêt de sa cause , il le devoit faire ; & s'il ne l'a pas fait , assurément il avoit quelque intention cachée.

On soupçonne que Porphire étoit assez méchant pour faire de faux Oracles , & les présenter aux chrétiens , à dessein de se moquer de leur crédulité , s'ils les recevoient pour vrais , & appuyoient leur religion sur de pareils fondemens. Il en eût tiré des conséquences pour des choses bien plus importantes que ces Oracles , & eût attaqué tout le christianisme par cet exemple , qui au fond n'eût pourtant rien conclu.

Il est toujours certain que ce même Porphire , qui nous fournit tous ces Oracles , soutenoit , comme nous avons vu , que les Oracles étoient rendus par des génies menteurs. Il se pourroit donc bien faire qu'il eût mis en Oracles tous les mystères de notre religion , exprès pour tâcher à les détruire , & pour les rendre suspects de fausseté , parce qu'ils auroient été attestés par de faux témoins. Je fais bien que les chrétiens ne le prenoient pas ainsi ;

mais comment eussent-ils jamais prouvé par raisonnement, que les démons étoient quelquefois forcés à dire la vérité ? Ainsi Porphire demeurait toujours en état de se servir de ses Oracles contre eux ; & , selon le tour de cette dispute , ils devoient nier que ces Oracles eussent jamais été rendus , comme nous le nions présentement. Cela , ce me semble , explique pourquoi Porphire étoit si prodigue d'Oracles favorables à notre religion , & quel tour avoit pu prendre le grand procès d'entre les chrétiens & les payens ; nous ne faisons que le deviner , car toutes les piéces n'en sont pas venues jusqu'à nous. C'est ainsi qu'en examinant un peu les choses de près , on trouve que ces Oracles , qui paroissent si merveilleux , n'ont jamais été. Je n'en rapporterai point d'autres exemples ; tout le reste est de la même nature.

CHAPITRE V.

C H A P I T R E V.

Que l'opinion commune sur les Oracles , ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la Religion.

LE silence de l'écriture sur ces démons que l'on prétend qui président aux Oracles, ne nous laisse pas seulement en liberté de n'en rien croire , mais il nous y porte assez naturellement. Seroit-il possible que l'écriture n'eût point appris aux Juifs & aux chrétiens une chose qu'ils ne pouvoient jamais deviner sûrement par leur raison naturelle , & qu'il leur importoit extrêmement de savoir , pour n'être pas ébranlés par ce qu'ils verroient arriver de surprenant dans les autres religions ? car je conçois que Dieu n'a parlé aux hommes que pour suppléer à la foiblesse de leurs connoissances , qui ne suffisoient pas à leurs besoins , & que tout ce qu'il ne leur a pas dit est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes , ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le sachent. Ainsi,

D

si les Oracles eussent été rendus par de mauvais démons , Dieu nous l'eût appris , pour nous empêcher de croire qu'il les rendit lui-même , & qu'il y eût quelque chose de divin dans des religions fausses.

David reproche aux payens des dieux qui ont une bouche & n'ont point de parole , & souhaite à leurs adorateurs, pour toute punition , de devenir semblables à ce qu'ils adorent ; mais si ces dieux eussent eu non seulement l'usage de la parole , mais encore la connoissance des choses futures , je ne vois pas que David eût pu faire ce reproche aux payens , ni qu'ils eussent dû être fâchés de ressembler à leurs dieux.

Quand les Saints Peres s'emporent avec tant de raison contre le culte des idoles , ils supposent toujours qu'elles ne peuvent rien ; & si elles eussent parlé , si elles eussent prédit l'avenir , il ne falloit pas attaquer avec mépris leur impuissance ; il falloit désabuser les peuples du pouvoir extraordinaire qui paroïssoit en elles. En effet , auroit-on eu tant de tort d'adora

ce qu'on croyoit être animé d'une vertu divine , ou tout au moins d'une vertu plus qu'humaine ? Il est vrai que ces démons étoient ennemis de Dieu ; mais les payens pouvoient ils le deviner ? Si les démons demandoient des cérémonies barbares & extravagantes , les payens les croyoient bizarres ou cruels ; mais ils ne laissoient pas pour cela de les croire plus puissans que les hommes , & ils ne favoient pas que le vrai Dieu leur offroit sa protection contre eux. Ils ne se soumettoient le plus souvent à leurs dieux que comme à des ennemis redoutables , qu'il falloit apaiser à quelque prix que ce fût ; & cette soumission & cette crainte n'étoient pas sans fondement , si en effet les démons donnoient des preuves de leur pouvoir , qui fussent au-dessus de la nature. Enfin le paganisme , ce culte si abominable aux yeux de Dieu , n'eût été qu'une erreur involontaire & excusable.

Mais , direz-vous , si les faux prêtres ont toujours trompé les peuples , le paganisme n'a été non plus qu'une simple erreur , où tomboient les peuples crédules ,

D ij

qui au fond avoient dessein d'honorer un Etre supérieur.

La différence est bien grande. C'est aux hommes à se précautionner contre les erreurs où ils peuvent être jetés par d'autres hommes ; mais ils n'ont nul moyen de se précautionner contre celles où ils feroient jetés par des génies qui sont au-dessus d'eux. Mes lumières suffisent pour examiner si une statue parle, ou ne parle pas ; mais du moment qu'elle parle, rien ne me peut plus défabufer de la divinité que je lui attribue. En un mot, Dieu n'est obligé par les loix de sa bonté, qu'à me garantir des surprises dont je ne puis me garantir moi-même ; pour les autres, c'est à ma raison à faire son devoir.

Aussi voyons-nous que quand Dieu a permis aux démons de faire des prodiges, il les a en même tems confondus par des prodiges plus grands. Pharaon eût pu être trompé par ses magiciens ; mais Moïse étoit là, plus puissant que les magiciens de Pharaon. Jamais les démons n'ont eu tant de pouvoir, ni n'ont fait tant de choses surprenantes, que du tems de Jésus-Christ & des apôtres.

Cela n'empêche pas que le paganisme n'ait toujours été appelé avec justice le culte des démons. Premièrement, l'idée qu'on y prend de la Divinité, ne convient nullement au vrai Dieu, mais à ces génies réprouvés & éternellement malheureux.

Secondement, l'intention des payens n'étoit pas tant d'adorer le premier Être, la source de tous les biens, que ces êtres malfaisans dont ils craignoient la colere ou le caprice. Enfin les démons qui ont, sans contredit, le pouvoir de tenter les hommes, & de leur tendre des pièges, favorisoient, autant qu'il étoit en eux, l'erreur grossiere des payens, & leur fermoient les yeux sur des impostures visibles. De-là vient qu'on dit que le paganisme rouloit, non pas sur les prodiges, mais sur les prestiges des démons; ce qui suppose qu'en tout ce qu'ils faisoient, il n'y avoit rien de réel, ni de vrai.

Il peut être cependant que Dieu ait quelquefois permis aux démons quelques effets réels. Si cela est arrivé, Dieu avoit alors ses raisons, & elles sont toujours dignes d'un profond respect. Mais à parler

D iij

en général , la chose n'a point été ainsi : Dieu permit au diable de brûler les maisons de Job , de désoler ses pâturages , de faire mourir tous ses troupeaux , de frapper son corps de mille plaies ; mais ce n'est pas à dire que le diable soit lâché sur tous ceux à qui les mêmes malheurs arrivent. On ne songe point au diable quand il est question d'un homme malade ou ruiné. Le cas de Job est un cas particulier ; on raisonne indépendamment de cela , & nos raisonnemens généraux n'excluent jamais les exceptions que la toute-puissance de Dieu peut faire à tout.

Il paroît donc que l'opinion commune sur les Oracles ne s'accorde pas bien avec la bonté de Dieu , & qu'elle décharge le paganisme d'une bonne partie de l'extravagance , & même de l'abomination que les Saints Peres y ont toujours trouvée. Les payens devoient dire , pour se justifier , que ce n'étoit pas merveille qu'ils eussent obéi à des génies qui animoient des statues , & faisoient tous les jours cent choses extraordinaires ; & les chrétiens , pour leur ôter toute excuse , ne devoient

jamais leur accorder ce point. Si toute la religion payenne n'avoit été qu'une imposture des prêtres , le christianisme profitoit de l'excès du ridicule où elle tomboit.

Aussi y a-t-il bien de l'apparence que les disputes des chrétiens & des payens étoient en cet état , lorsque Porphire avouoit si volontiers que les Oracles étoient rendus par de mauvais démons. Ces mauvais démons lui étoient d'un double usage. Il s'en servoit , comme nous avons vu , à rendre inutiles , & même défavantageux à la religion chrétienne , les Oracles dont les chrétiens prétendoient se parer ; mais de plus il rejettoit sur ces génies cruels & artificieux , toute la folie & toute la barbarie d'une infinité de sacrifices que l'on reprochoit sans cesse aux payens.

C'est donc attaquer Porphire jusques dans ses derniers retranchemens , & c'est prendre les vrais intérêts du christianisme , que de soutenir que les démons n'ont point été les auteurs des Oracles.

C H A P I T R E VI.

Que les Démons ne sont pas suffisamment établis par le Paganisme.

DANS les premiers tems , la poésie & la philosophie étoient la même chose ; toute sagesse étoit renfermée dans les poëmes. Ce n'est pas que par cette alliance la poésie en valût mieux ; mais la philosophie en valoit beaucoup moins. Homere & Hésiode ont été les premiers philosophes Grecs ; & de-là vient que les autres philosophes ont toujours pris fort sérieusement ce qu'ils avoient dit , & ne les ont cités qu'avec honneur.

Homere confond le plus souvent les dieux & les démons ; mais Hésiode distingue quatre especes de natures raisonnables : les dieux , les démons , les demi-dieux ou héros , & les hommes. Il va plus loin , il marque la durée de la vie des démons ; car ce sont des démons que les nymphes dont il parle dans l'endroit

que nous allons citer, & Plutarque l'entend ainsi.

« Une corneille, dit *Hésiode*, vit neuf fois autant qu'un homme; un cerf quatre fois autant qu'une corneille; un corbeau trois fois autant qu'un cerf; le phénix neuf fois autant qu'un corbeau; & les nymphes enfin dix fois autant que le phénix. »

On ne prendroit volontiers tout ce calcul, que pour une pure rêverie poétique, indigne qu'un philosophe y fasse aucune réflexion, & indigne même qu'un poète l'imite; car l'agrément lui manque autant que la vérité: mais Plutarque n'est pas de cet avis. Comme il voit qu'en supposant la vie de l'homme de soixante-dix ans, ce qui en est la durée ordinaire, les démons devroient vivre six cents quatre-vingt mille quatre cents ans, & qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pu avoir l'expérience d'une si longue vie dans les démons; il aime mieux croire qu'*Hésiode*, par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année. L'interprétation n'est pas trop naturelle; mais sur ce pied-là on ne

compte pour la vie des démons que neuf mille sept cents vingt ans ; & alors Plutarque n'a plus de peine à concevoir comment on a pu expérimenter que les démons vivoient ce tems-là. De plus , il remarque dans le nombre de neuf mille sept cents vingt de certaines perfections Pythagoriciennes , qui le rendent tout-à-fait digne de marquer la durée de la vie des démons ; voilà les raisonnemens de cette antiquité si vantée.

Des poèmes d'Homere & d'Hésiode , les démons ont passé dans la philosophie de Platon. Il ne peut être trop loué de ce qu'il est celui d'entre les Grecs qui a conçu la plus haute idée de Dieu ; mais cela même l'a jetté dans de faux raisonnemens. Parce que Dieu est infiniment élevé au-dessus des hommes , il a cru qu'il devoit y avoir entre lui & nous des especes moyennes , qui fissent la communication de deux extrémités si éloignées , & par le moyen desquelles l'action de Dieu passât jusqu'à nous. Dieu , disoit-il , ressemble à un triangle qui a ses trois côtés égaux , les démons à un triangle qui n'en a que

deux égaux , & les hommes à un triangle qui les a inégaux tous trois. L'idée est assez belle ; il ne lui manque que d'être mieux fon-

Mais quoi ? ne se trouve-t-il pas après tout que Platon a raisonné juste , & ne savons-nous pas certainement par l'écriture sainte, qu'il y a des génies , ministres des volontés de Dieu , & ses messagers auprès des hommes ? n'est-il pas admirable que Platon ait découvert cette vérité par ses seules lumières naturelles ?

J'avoue que Platon a deviné une chose qui est vraie ; & cependant je lui reproche de l'avoir devinée. La révélation nous assure de l'existence des anges & des démons ; mais il n'est point permis à la raison humaine de nous en assurer. On est embarrassé de cet espace infini qui est entre Dieu & les hommes , & on le remplit de génies & de démons ; mais de quoi remplira-t-on l'espace infini qui sera entre Dieu & ces génies , ou ces démons mêmes ? Car , de Dieu à quelque créature que ce soit , la distance est infinie. Comme il faut que l'action de Dieu traverse , pour

ainsi dire , ce vide infini pour aller jusqu'aux démons , elle pourra bien aller aussi jusqu'aux hommes , puisqu'ils ne sont plus éloignés que de quelques degrés , qui n'ont nulle proportion avec ce premier éloignement. Lorsque Dieu traite avec les hommes , par le moyen des anges , ce n'est pas à dire que les anges soient nécessaires pour cette communication , ainsi que Platon le prétendoit ; Dieu les y emploie pour des raisons que la philosophie ne pénétrera jamais , & qui ne peuvent être parfaitement connues que de lui seul.

Selon l'idée que donne la comparaison des triangles , on voit que Platon avoit imaginé les démons , afin que , de créature plus parfaite en créature plus parfaite , on montât enfin jusqu'à Dieu ; de sorte que Dieu n'auroit que quelques degrés de perfection par-dessus la première des créatures. Mais il est visible que , comme elles sont toutes infiniment imparfaites à son égard , parce qu'elles sont toutes infiniment éloignées de lui , les différences de perfection qui sont entre elles disparaissent ,

roissent , dès qu'on les compare avec Dieu ; ce qui les élève les unes au-dessus des autres , ne les approche pourtant pas de lui.

Ainsi , à ne consulter que la raison humaine , on n'a besoin de démons , ni pour faire passer l'action de Dieu jusqu'aux hommes , ni pour mettre entre Dieu & nous quelque chose qui approche de lui , plus que nous ne pouvons en approcher.

Peut-être Platon lui-même n'étoit - il pas aussi sûr de l'existence de ses démons , que les Platoniciens l'ont été depuis. Ce qui me le fait soupçonner , c'est qu'il met l'amour au nombre des démons ; car il mêle souvent la galanterie avec la philosophie , & ce n'est pas la galanterie qui lui réussit le plus mal. Il dit que l'amour est fils du dieu des richesses & de la pauvreté ; qu'il tient de son pere la grandeur de courage , l'élévation des pensées , l'inclination à donner , la prodigalité , la confiance en ses propres forces , l'opinion de son mérite , l'envie d'avoir toujours la préférence ; mais qu'il tient de

E

sa mere cette indulgence qui fait qu'il demande toujours, cette importunité avec laquelle il demande, cette timidité qui l'empêche quelquefois d'oser demander, cette disposition qu'il a à la servitude, & cette crainte d'être méprisé qu'il ne peut jamais perdre : voilà, à mon sens, une des plus jolies fables qui se soient jamais faites. Il est plaisant que Platon en fît quelquefois d'aussi galantes & d'aussi agréables, qu'auroit pu faire Anacréon lui-même, & quelquefois aussi ne raisonnât pas plus solidement que n'auroit fait Anacréon. Cette origine de l'amour explique parfaitement bien toutes les bizarreries de sa nature ; mais aussi on ne fait plus ce que c'est que les démons, du moment que l'amour en est un. Il n'y a pas d'apparence que Platon ait entendu cela dans un sens naturel & philosophique, ni qu'il ait voulu dire que l'amour fût un être hors de nous, qui habitât les airs. Assurément il l'a entendu dans un sens galant ; & alors il me semble qu'il nous permet de croire que tous ses démons sont de la même espèce que l'a-

mour ; & , puisqu'il mêle de gaieté de cœur les fables dans son système , il ne se soucie pas beaucoup que le reste de son système passe pour fabuleux. Jusqu'ici nous n'avons fait que répondre aux raisons qui ont fait croire que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel : commençons présentement à attaquer cette opinion.

CHAPITRE VII.

Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point cru qu'il y eût rien de surnaturel dans les Oracles.

SI, au milieu de la Grece même, où tout retentissoit d'Oracles, nous avions soutenu que ce n'étoient que des impostures, nous n'aurions étonné personne par la hardiesse de ce paradoxe, & nous n'aurions point eu besoin de prendre des mesures pour le débiter secrètement. La philosophie s'étoit partagée sur le fait des Oracles; les platoniciens & les stoïciens tenoient leur parti: mais les cyniques, les péripatéticiens & les épicuriens s'en moquoient hautement. Ce qu'il y avoit de miraculeux dans les Oracles ne l'étoit pas tant, que la moitié des savans de la Grece ne fussent encore en liberté de n'en rien croire, & cela malgré le préjugé commun à tous les Grecs; ce qui mérite d'être compté pour quelque chose.

Eusebe (1) nous dit que six cents personnes d'entre les payens avoient écrit contre les Oracles ; mais je crois qu'un certain *Ænomaüs* , dont il nous parle , & dont il nous a conservé quelques fragmens , est un de ceux dont les ouvrages méritent le plus d'être regrettés.

Il y a plaisir à voir dans ses fragmens qui nous restent, cet *Ænomaüs*, plein de la liberté cynique , argumenter sur chaque Oracle contre le Dieu qui l'a rendu , & le prendre lui-même à partie. Voici , par exemple , comment il traite le Dieu de Delphes , sur ce qu'il avoit répondu à *Crésus*.

Crésus , en passant le fleuve Halis , renversera un grand empire.

En effet , *Crésus* , en passant le fleuve Halis , attaqua *Cyrus* , qui , comme tout le monde fait , vint fondre sur lui , & le dépouilla de tous ses états.

» Tu t'étois vanté dans un autre Oracle rendu à *Crésus* , dit *Ænomaüs* à *Apollon* , que tu favois le nombre des grains de sable ,

(1) L. 4 de la Préf. Evang.

tu t'étois bien fait valoir sur ce que tu voyois de Delphes cette tortue , que Crésus faisoit cuire, en Lydie dans le même moment. Voilà de belles connoissances pour en être si fier ! Quand on te vient consulter sur le succès qu'aura la guerre de Crésus & de Cyrus , tu demeures court. Car si tu lis dans l'avenir ce qui en arrivera , pourquoi te fers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre ? Ne fais-tu point qu'on ne les entendra pas ? Si tu le fais , tu te plais donc à te jouer de nous ; si tu ne le fais point , apprends de nous qu'il faut parler plus clairement , & qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que si tu as voulu te servir d'équivoques , le mot grec , par lequel tu exprimes que Crésus renversera un grand empire , n'est pas bien choisi , & qu'il ne peut signifier que la victoire de Crésus sur Cyrus. S'il faut nécessairement que les choses arrivent , pourquoi nous amuser avec tes ambiguïtés ? Que fais-tu à Delphes , malheureux ! occupé , comme tu es , à nous chanter des prophéties inutiles ? Pourquoi tous ces sacrifices que nous te faisons ? Quelle fureur nous possède ? »

Mais **Œnomaüs** est encore de plus mauvaise humeur sur cet Oracle que rendit Apollon aux Athéniens , lorsque Xerxès fondit sur la Grece avec toutes les forces de l'Asie. La Pythie leur donna pour réponse , que Minerve , protectrice d'Athenes , tâchoit en vain , par toutes sortes de moyens , d'apaiser la colere de Jupiter ; que cependant Jupiter , en faveur de sa fille , vouloit bien souffrir que les Athéniens se sauvassent dans des murailles de bois , & que Salamine verroit la perte de beaucoup d'enfans chers à leurs meres , soit quand Cérés seroit dispersée , soit quand elle seroit ramassée.

Sur cela **Œnomaüs** perd entièrement le respect pour le Dieu de Delphes. « Ce combat du pere & de la fille , dit-il , sied bien à des Dieux ; il est beau qu'il y ait dans le ciel des inclinations & des intérêts si contraires. Jupiter est courroucé contre Athenes ; il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Asie ; mais s'il n'a pas pu la ruiner autrement , s'il n'avoit plus de foudres , s'il a été réduit à emprunter des forces étrangères , comment a-t-il eu le pouvoir

de faire venir contre cette ville toutes les forces de l'Asie ? Après cela cependant il permet qu'on se sauve dans des murailles de bois ; sur qui donc tombera sa colère ? sur des pierres. Beau devin ! tu ne fais point à qui seront ces enfans dont Salamine verra la perte , s'ils seront Grecs ou Perses ; il faut bien qu'ils soient de l'une ou de l'autre armée ; mais ne fais-tu point du moins qu'on verra que tu ne le fais point ? Tu caches le tems de la bataille sous ces belles expressions poétiques , soit quand Cérés sera dispersée, soit quand elle sera ramassée ; tu veux nous éblouir par ce langage pompeux ; mais ne fait-on pas bien qu'une bataille navale se donne au tems des semailles ou de la moisson ? Apparemment ce ne sera pas en hiver. Quoi qu'il arrive , tu te tireras d'affaire par le moyen de ce Jupiter que Minerve tâche d'apaiser. Si les Grecs perdent la bataille, Jupiter a été inexorable ; s'ils la gagnent, Jupiter s'est enfin laissé fléchir. Tu dis, Apollon , qu'on fuie dans des murs de bois ; tu conseilles , tu ne devines pas. Moi qui ne fais point deviner , j'en eusse bien

dit autant ; j'eusse bien jugé que l'effet de la guerre seroit tombé sur Athenes , & que puisque les Athéniens avoient des vaisseaux , le meilleur pour eux étoit d'abandonner leur ville , & de se mettre tous sur la mer. »

Telle fut la vénération que de grandes sectes de philosophes avoient pour les Oracles, & pour les dieux même qu'on en croyoit auteurs. Il est assez plaisant que toute la religion payenne ne fût qu'un problème de philosophie. Les Dieux prennent-ils soin des affaires des hommes ? n'en prennent-ils pas soin ? Cela est essentiel. Il s'agit de savoir si on les adorera, ou si on les laissera là, sans aucun culte : tous les peuples ont déjà pris le parti d'adorer ; on ne voit de tous côtés que temples , que sacrifices : cependant une grande secte de philosophes soutient publiquement que ces sacrifices , ces temples , ces adorations sont autant de choses inutiles , & que les Dieux , loin de s'y plaire , n'en ont aucune connoissance. Il n'y a point de Grec qui n'aille consulter les Oracles sur ses affaires , mais cela n'empêche pas que dans trois grandes

écoles de philosophie , on ne traite hautement les Oracles d'impostures.

Qu'il me soit permis de pousser un peu plus loin cette réflexion ; elle pourra servir à faire entendre ce que c'étoit que la religion chez les payens. Les Grecs en général avoient extrêmement de l'esprit ; mais ils étoient fort légers , curieux , inquiets , incapables de se modérer sur rien ; & pour dire tout ce que j'en pense , ils avoient tant d'esprit , que leur raison en souffroit un peu. Les Romains étoient d'un autre caractère ; gens solides , sérieux , appliqués , qui savoient suivre un principe , & prévoir de loin une conséquence. Je ne serois pas surpris que les Grecs , sans songer aux suites , eussent traité étourdiment le pour & le contre de toutes choses , qu'ils eussent fait des sacrifices , en disputant si les sacrifices pouvoient toucher les dieux , & qu'ils eussent consulté les Oracles , sans être assurés que les Oracles ne fussent pas de pures illusions. Apparemment les philosophes s'intéressoient assez peu au gouvernement , pour ne se pas soucier de choquer la religion dans

leurs disputes , & peut-être le peuple n'avoit pas assez de foi aux philosophes , pour abandonner la religion , ni pour y rien changer sur leur parole ; & enfin la passion dominante des Grecs , étoit de discourir sur toutes les matieres , à quelque prix que ce pût être. Mais il est sans doute plus étonnant que les Romains , & les plus habiles d'entre les Romains , & ceux qui savoient le mieux combien la religion tiroit à conséquence pour la politique , aient osé publier des ouvrages , où non-seulement ils mettoient leur religion en question , mais même la tournoient entièrement en ridicule. Je parle de Cicéron , qui , dans ses livres de la Divination , n'a rien épargné de ce qui étoit le plus saint à Rome. Après qu'il a fait voir assez vivement , à ceux contre qui il dispute ; quelle extrême folie ç'étoit de consulter des entrailles d'animaux , il les réduit à répondre que les dieux , qui sont tout-puissans , changent les entrailles dans le moment du sacrifice , afin de marquer par elles leur volonté & l'avenir. Cette réponse étoit de Chrisippe , d'Antipater , & de

Possidonius , tous grands philosophes , & chefs du parti des Stoïciens. « Ah ! que dites-vous , reprend Cicéron , il n'y a point de vieilles si crédules que vous. Croyez-vous que le même veau ait le foie bien disposé , s'il est choisi pour le sacrifice par une certaine personne ; & mal disposé , s'il est choisi par une autre ? Cette disposition de foie peut-elle changer en un instant , pour s'accommoder à la fortune de ceux qui sacrifient ? Ne voyez - vous pas que c'est le hasard qui fait le choix des victimes ; l'expérience même ne vous l'apprend-elle pas ? Car souvent les entrailles d'une victime sont tout-à fait funestes , & celles de la victime qu'on immole immédiatement après , sont les plus heureuses du monde. Que deviennent les menaces de ces premières entrailles ? Ou comment les dieux se sont-ils apaisés si promptement ? Mais vous dites qu'un jour il ne se trouva point de cœur à un bœuf que César sacrifioit , & que , comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre sans en avoir un , il faut nécessairement qu'il se soit retiré dans le moment du sacrifice. Est il possible

possible que vous ayez assez d'esprit pour voir qu'un bœuf n'a pu vivre sans cœur, & que vous n'en ayez pas assez pour voir que ce cœur n'a pu en un moment s'envoler je ne fais où? *Et un peu après il ajoute* : Croyez-moi, vous ruinez toute la physique pour défendre l'art des Aruspices; car ce ne sera pas le cours ordinaire de la nature qui fera naître & mourir toutes choses, & il y aura quelques corps qui viendront de rien, & retourneront dans le néant. Quel physicien a jamais soutenu cette opinion? Il faut pourtant que les Aruspices la soutiennent. »

Je ne donne ce passage de Cicéron que comme un exemple de l'extrême liberté avec laquelle il insultoit à la religion qu'il suivoit lui-même; en mille autres endroits, il ne fait pas plus de grace aux poulets sacrés, au vol des oiseaux, & à tous les miracles dont les annales des pontifes étoient remplies.

Pourquoi ne lui faisoit-on pas son procès sur son impiété? Pourquoi tout le peuple ne le regardoit-il pas avec horreur? Pourquoi tous les colleges des prê-

F

tres ne s'élevoient-ils pas contre lui ? Il y a lieu de croire que chez les payens la religion n'étoit qu'une pratique , dont la spéculation étoit indifférente. Faites comme les autres , & croyez ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant ; mais le peuple , qui n'en reconnoissoit pas l'impertinence , s'en contentoit , & les gens d'esprit s'y foudettoient aisément , parce qu'il ne les gênoit guere.

Aussi voit-on que toute la religion payenne ne demandoit que des cérémonies, & nuls sentimens du cœur. Les dieux sont irrités , tous leurs foudres sont prêts à tomber ; comment les apaisera-t-on ? Faut-il se repentir des crimes qu'on a commis ? Faut-il rentrer dans les voies de la justice naturelle , qui devrait être entre tous les hommes ? Point du tout. Il faut seulement prendre un veau de telle couleur , né en tel tems , l'égorger avec un tel couteau , & cela défarmera tous les dieux ; encore vous est-il permis de vous moquer en vous-même du sacrifice , si vous voulez , il n'en ira pas plus mal.

Apparemment il en étoit de même des

Oracles ; y croyoit qui vouloit : mais on ne laissoit pas de les consulter. La coutume a sur les hommes une force, qui n'a nullement besoin d'être appuyée de la raison.

CHAPITRE ' VIII.

Que d'autres que des Philosophes ont aussi assez souvent fait peu de cas des Oracles.

LES histoires sont pleines d'Oracles ; ou méprisés par ceux qui les recevoient, ou modifiés à leur fantaisie. Paëtias Lydien (1), & sujet des Perfes, s'étant réfugié à Cumes, ville Greque, les Perfes ne manquerent pas d'envoyer demander qu'on le leur livrât. Les Cuméens firent aussi - tôt consulter l'Oracle des Branchides, pour savoir comment ils en devoient user ; l'Oracle répondit qu'ils livrassent Paëtias. Aristodicus, un des pre-

(1) Hérodote, liv. 1.

miers de Cumes , qui n'étoit pas de cet avis , obtint par son crédit qu'on envoyât une seconde fois vers l'Oracle ; & même il se fit mettre du nombre des députés. L'Oracle ne lui fit que la réponse qu'il avoit déjà faite. Aristodicus , peu satisfait , s'avisa , en se promenant autour du temple , d'en faire fortir de petits oiseaux , qui y faisoient leurs nids. Aussi-tôt il sortit du sanctuaire une voix qui lui criait : « Détéstabile mortel , qui te donne la hardiesse de chasser d'ici ceux qui sont sous ma protection ? Eh quoi ! grand dieu , *répondit bien vite Aristodicus* , vous nous ordonnez bien de chasser Pactias qui est sous la nôtre ! Oui , je vous l'ordonne , *reprit le dieu* , afin que vous , qui êtes des impies , vous périssiez plutôt , & que vous ne veniez plus importuner les Oracles sur vos affaires. »

Il paroît bien que le dieu étoit poussé à bout , puisqu'il avoit recours aux injures ; il paroît bien aussi qu'Aristodicus ne croyoit pas trop que ce fût un dieu qui rendit ces Oracles , puisqu'il cherchoit à l'attraper par la comparaison des

oiseaux ; & après qu'il l'eut attrapé en effet , apparemment il le crut moins dieu que jamais. Les Cuméens eux - mêmes n'en devoient être guere persuadés , puisqu'ils croyoient qu'une seconde députation pouvoit le faire dédire , ou que du moins il penseroit mieux à ce qu'il devoit répondre. Je remarque ici en passant, que puisque Aristodicus tendoit un piège à ce dieu , il falloit qu'il eût prévu qu'on ne lui laisseroit pas chasser les oiseaux d'un asyle si saint , sans en rien dire , & que par conséquent les prêtres étoient extrêmement jaloux de l'honneur de leurs temples.

(1) Ceux d'Egine ravageoient les côtes de l'Attique , & les Athéniens se préparoient à une expédition contre Egine , lorsqu'il leur vint de Delphes un Oracle qui les menaçoit d'une ruine entiere , s'ils faisoient la guerre aux Eginetes plus tôt que dans trente ans ; mais , ces trente ans passés, ils n'avoient qu'à bâtir un temple à Eaque , & entreprendre la guerre ,

(1) Hérodote , liv. 5.

& alors tout leur devoit réussir. Les Athéniens , qui brûloient d'envie de se venger , couperent l'Oracle par la moitié ; ils n'y déférèrent qu'en ce qui regardoit le temple d'Eaque , & ils le bâtirent sans retardement : mais pour les trente ans , ils s'en moquerent ; ils allerent aussi - tôt attaquer Egine , & eurent tout l'avantage. Ce n'est point un particulier qui a si peu d'égard pour les Oracles ; c'est tout un peuple , & un peuple très - superstitieux.

Il n'est pas trop aisé de dire comment les peuples payens regardoient leur religion. Nous avons dit qu'ils se contentoient que les philosophes se soumissent aux cérémonies ; cela n'est pas tout-à-fait vrai. Je ne sache point que Socrate refusât d'offrir de l'encens aux dieux , ni de faire son personnage comme les autres dans les fêtes publiques ; cependant le peuple lui fit son procès sur les sentimens particuliers qu'on lui imputoit en matiere de religion , & qu'il falloit presque deviner en lui , parce qu'il ne s'en étoit jamais expliqué ouvertement. Le peuple entroit donc en connoissance de ce qui se traitoit

dans les écoles de philosophie ; & comment souffroit-il qu'on y soutînt hautement tant d'opinions contraires au culte établi , & souvent à l'existence même des dieux ? Du moins il savoit parfaitement ce qui se jouoit sur les théâtres. Ces spectacles étoient faits pour lui ; & il est sûr que jamais les dieux n'ont été traités avec moins de respect que dans les comédies d'Aristophane. Mercure , dans *Plutus*, vient se plaindre de ce qu'on a rendu la vue au dieu des richesses, qui auparavant étoit aveugle ; & de ce que *Plutus*, commençant à favoriser également tout le monde , les autres dieux , à qui on ne fait plus de sacrifices pour avoir du bien , meurent tous de faim. Il pousse la chose jusqu'à demander un emploi , quel qu'il soit , dans une maison bourgeoise , pour avoir du moins de quoi manger. Les oiseaux d'Aristophane sont encore bien libres. Toute la pièce roule sur ce qu'une certaine ville des oiseaux , que l'on a dessein de bâtir dans les airs , interromploit le commerce qui est entre les dieux & les hommes , rendroit les

oiseaux maîtres de tout , & réduiroit les dieux à la dernière misère ; je vous laisse à juger si tout cela est bien dévot. Ce fut pourtant ce même Aristophane qui commença à exciter le peuple contre la prétendue impiété de Socrate. Il y a là je ne fais quoi d'inconcevable , qui se trouve si souvent dans les affaires du monde.

Il est toujours constant par ces exemples , & il le seroit encore par une infinité d'autres , s'il en étoit besoin , que le peuple étoit quelquefois d'humeur à écouter des plaisanteries sur sa religion. Il en pratiquoit les cérémonies , seulement pour se délivrer des inquiétudes qu'il eût pu avoir en ne les pratiquant pas ; mais au fond il ne paroît pas qu'il y eût trop de foi. A l'égard des Oracles , il en ufoit de même. Le plus souvent il les consultoit pour n'avoir plus à les consulter ; & , s'ils ne s'accommodoient pas à ses desseins , il ne se gênoit pas beaucoup pour leur obéir. Ainsi ce n'étoit peut-être pas une chose si constante , même parmi le peuple , que les Oracles fussent rendus par des divinités.

Après cela , il seroit fort inutile de rapporter des histoires de grands capitaines , qui ne se sont pas fait une affaire de passer par-dessus des Oracles ou des auspices. Ce qu'il y a de remarquable , c'est que cela s'est pratiqué même dans les premiers siècles de la république Romaine , dans ces tems d'une heureuse grossièreté , où l'on étoit si scrupuleusement attaché à la religion , & où , comme dit Tite-Live , dans l'endroit même que nous allons citer de lui , on ne connoissoit point encore cette philosophie qui apprend à mépriser les dieux (1). Papius faisoit la guerre aux Samnites ; & , dans les conjonctures où l'on étoit , l'armée Romaine souhaitoit avec une extrême ardeur que l'on en vînt à un combat. Il fallut auparavant consulter les poulets sacrés ; & l'envie de combattre étoit si générale , que , quoique les poulets ne mangeassent point , quand on les mit hors de la cage , ceux qui avoient soin d'observer l'auspice , ne laissèrent pas de rap-

(1) Tite-Live , liv. 10.

porter au consul qu'ils avoient fort bien mangé. Sur cela , le consul promet en même tems à ses soldats & la bataille & la victoire. Cependant il y eut contestation entre les gardes des poulets , sur cet auspice qu'on avoit rapporté à faux. Le bruit en vint jusqu'à Papius , qui dit qu'on lui avoit rapporté un auspice favorable , & qu'il s'en tenoit-là ; que , si on ne lui avoit pas dit la vérité , c'étoit l'affaire de ceux qui prenoient les auspices , & que tout le mal devoit tomber sur leur tête. Aussi-tôt il ordonna qu'on mît ces malheureux aux premiers rangs ; & , avant que l'on eût encore donné le signal de la bataille , un trait partit , sans que l'on fût de quel côté , & alla percer le garde des poulets , qui avoit rapporté l'auspice à faux. Dès que le consul fut cette nouvelle , il s'écria : « Les dieux sont ici présents , le criminel est puni ; ils ont déchargé toute leur colere sur celui qui la méritoit ; nous n'avons plus que des sujets d'espérance. » Aussi-tôt il fit donner le signal , & il remporta une victoire entière sur les Samnites.

Il y a bien de l'apparence que les dieux eurent moins de part que Papirius à la mort de ce pauvre garde de poulets , & que le général en voulut tirer un sujet de rassurer les soldats , que le faux auspice pouvoit avoir ébranlés. Les Romains savoient déjà de ces sortes de tours , dans le tems de leur plus grande simplicité.

Il faut donc avouer que nous aurions grand tort de croire les auspices ou les Oracles , plus miraculeux que les payens ne les croyoient eux-mêmes. Si nous n'en sommes pas aussi désabusés que quelques philosophes & quelques généraux d'armée , soyons-le du moins autant que le peuple l'étoit quelquefois.

Mais tous les payens méprisoient - ils les Oracles ? Non , sans doute. Eh bien ! quelques particuliers qui n'y ont point eu d'égard , suffisoient-ils pour les décréditer entièrement ? A l'autorité de ceux qui n'y croyoient pas , il ne faut qu'opposer l'autorité de ceux qui y croyoient.

Ces deux autorités ne sont pas égales. Le témoignage de ceux qui croient une chose établie , n'a point de force pour

l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas , a de la force pour la détruire. Ceux qui croient peuvent n'être pas instruits des raisons de ne point croire ; mais il ne se peut guere que ceux qui ne croient point , ne soient point instruits des raisons de croire.

C'est tout le contraire quand la chose s'établit ; le témoignage de ceux qui la croient , est de soi-même plus fort que le témoignage de ceux qui ne la croient point ; car naturellement ceux qui la croient , doivent l'avoir examinée ; & ceux qui ne la croient point , peuvent ne l'avoir pas fait.

Je ne veux pas dire que dans l'un ni dans l'autre cas , l'autorité de ceux qui croient , ou ne croient point , soit de décision ; je veux dire seulement que si on n'a point d'égard aux raisons sur lesquelles les deux partis se fondent , l'autorité des uns est tantôt plus recevable , tantôt celle des autres. Cela vient en général de ce que , pour quitter une opinion commune , ou pour en recevoir une nouvelle , il faut faire quelque usage de sa raison , bon ou mauvais ; mais
il

il n'est point besoin d'en faire aucun pour rejeter une opinion nouvelle , ou pour en prendre une qui est commune. Il faut des forces pour résister au torrent , mais il n'en faut point pour le suivre.

Et il n'importe sur le fait des Oracles , que parmi ceux qui y croyoient quelque chose de divin & de surnaturel , il se trouve des philosophes d'un grand nom , tels que les stoïciens. Quand les philosophes s'entêtent une fois d'un préjugé , ils sont plus incurables que le peuple même , parce qu'ils s'entêtent également & du préjugé , & des fausses raisons dont ils le soutiennent. Les stoïciens , en particulier , malgré le faste de leur secte , avoient des opinions qui font pitié. Comment n'eussent-ils pas cru aux Oracles ? Ils croyoient bien aux songes. Le grand Chryssippe ne retranchoit de sa créance aucun des points qui entroient dans celle de la moindre femmelette.

CHAPITRE IX.

Que les anciens Chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop cru que les Oracles fussent rendus par les démons.

QUOIQ'IL paroisse que les chrétiens savans des premiers siècles aimassent assez à dire que les Oracles étoient rendus par les démons , ils ne laissoient pas de reprocher souvent aux payens qu'ils étoient joués par leurs prêtres. Il falloit que la chose fût bien vraie , puisqu'ils la publioient aux dépens de ce système des démons , qu'ils croyoient leur être si favorable.

Voici comment parle Clément Alexandrin au troisieme livre des Tapisseries. « Vante-nous , si tu veux , ces Oracles pleins de folie & d'impertinence , ceux de Claros , d'Apollon Pythien , de Didime , d'Amphilochus. Tu peux encore y ajouter les augures , & les interpretes des songes & des prodiges. Fais-nous paroître aussi devant l'Apollon Pythien , ces gens qui de-

vinoient par la farine ou par l'orge , & ceux qui ont été si estimés , parce qu'ils parloient du ventre. Que les secrets des temples des Egyptiens , & que la nécromancie des Etrusques demeurent dans les ténèbres ; toutes ces choses ne sont certainement que des impostures extravagantes , & de pures tromperies pareilles à celles des jeux de dés. Les chevres qu'on a dressées à la divination , & les corbeaux qu'on a instruits à rendre des Oracles , ne sont , pour ainsi dire , que les associés de ces charlatans qui fourbent tous les hommes.»

Eusebe , au commencement du quatrième livre de sa préparation évangélique , propose dans toute leur étendue les meilleures raisons qui soient au monde , pour prouver que tous les Oracles ont pu n'être que des impostures , & ce n'est que sur ces mêmes raisons que je prétends m'appuyer dans la suite , quand je viendrai au détail des fourberies des Oracles.

J'avoue cependant que quoiqu'Eusebe fût si bien tout ce qui pouvoit empêcher qu'on les crût surnaturels , il n'a pas laissé de les attribuer aux démons , & il semble

G ij

que l'autorité d'un homme si bien instruit des raisons des deux partis , est d'un grand préjugé pour le parti qu'il embrasse.

Mais remarquez qu'Eusebe , après avoir bien prouvé que les Oracles ont pu n'être que des impostures des prêtres , assure sans détruire ni affoiblir ces premières preuves , qu'ils ont pourtant été le plus souvent rendus par des démons. Il falloit qu'il apportât quelque Oracle non suspect , & rendu dans de telles circonstances , que quoique beaucoup d'autres pussent être imputés à l'artifice des prêtres , celui-là n'y pût jamais être imputé ; mais c'est ce qu'Eusebe ne fait point du tout. Je vois bien que tous les Oracles peuvent n'avoir été que des fourberies , mais je ne le veux pourtant pas croire. Pourquoi ? parce que je suis bien aise d'y faire entrer les démons. Voilà une assez pitoyable espèce de raisonnement. Ce seroit autre chose si Eusebe , dans les circonstances des tems où il s'est trouvé , n'avoit osé dire ouvertement que les Oracles ne fussent pas l'ouvrage des démons ; mais qu'en faisant semblant de le soutenir , il eût insinué

le contraire , avec le plus d'adresse qu'il eût pu.

C'est à nous à croire l'un ou l'autre , selon que nous estimerons plus au moins Eusebé. Pour moi , je crois voir clairement que , dans l'endroit dont il est question , il n'y a placé les démons que par maniere d'acquit , & par un respect forcé , qu'il a eu pour l'opinion commune.

Un passage d'Origene , dans son livre septieme contre Celse , prouve assez bien qu'il n'attribuoit les Oracles aux démons , que pour s'accommoder au tems & à l'état où étoit alors cette grande dispute entre les chrétiens & les payens. « Je pourrois , dit-il , me servir de l'autorité d'Aristote & des Péripatéticiens , pour rendre la Pythie fort suspecte ; je pourrois tirer des écrits d'Epicure & de ses sectateurs une infinité de choses qui décréditeroient les Oracles , & je ferois voir aisément que les Grecs eux-mêmes n'en faisoient pas trop de cas ; mais j'accorde que ce n'étoient point des fictions ni des impostures : voyons si en ce cas-là même,

G iij

à examiner la chose de près, il feroit besoin que quelque dieu s'en fût mêlé, & s'il ne feroit pas plus raisonnable d'y faire présider de mauvais démons, & des génies ennemis du genre humain. »

Il paroît assez que naturellement Origene eût cru des Oracles ce que nous en croyons ; mais les payens qui les produisoient pour un titre de la divinité de leur religion, n'avoient garde de consentir qu'ils ne fussent qu'un artifice de leurs prêtres. Il falloit donc, pour gagner quelque chose sur les payens, leur accorder ce qu'ils soutenoient si opiniâtrément, & leur faire voir que quand même il y auroit eu du surnaturel dans les Oracles, ce n'étoit pas à dire que la vraie Divinité y eût eu part, & alors on étoit obligé de mettre les démons en jeu.

Il est vrai, qu'absolument parlant, il valoit mieux en exclure tout-à-fait les démons, & que l'on eût donné par-là une plus grande atteinte à la religion payenne ; mais tout le monde ne pénétreroit peut-être pas si avant dans cette matière, & l'on croyoit faire bien assez,

lorsque par l'hypothèse des démons , qui satisfait à tout avec deux paroles , on rendoit inutiles aux payens toutes les choses miraculeuses qu'ils pouvoient jamais alléguer en faveur de leur faux culte.

Voilà apparemment ce qui fut cause que dans les premiers siècles de l'église on embrassa si généralement ce système sur les Oracles. Nous perçons encore assez dans les ténèbres d'une antiquité si éloignée , pour y démêler que les chrétiens ne prenoient pas tant cette opinion à cause de la vérité qu'ils y trouvoient , qu'à cause de la facilité qu'elle leur donnoit à combattre le paganisme , & s'ils renaissent dans les tems où nous sommes , délivrés comme nous des raisons étrangères qui les déterminoient à ce parti , je ne doute point qu'ils ne suivissent presque tous le nôtre.

Jusqu'ici nous n'avons fait que lever les préjugés qui sont contraires à notre opinion , & que l'on tire ou du système de la religion chrétienne , ou de la philosophie , ou du sentiment général des payens , & des chrétiens même. Nous avons ré-

pondu à tout cela , non pas en nous tenant simplement sur la défensive , mais le plus souvent même en attaquant. Il faut présentement attaquer encore avec plus de force , & faire voir , par toutes les circonstances particulieres qu'on peut remarquer dans les Oracles , qu'ils n'ont jamais mérité d'être attribués à des génies,

C H A P I T R E X.*Oracles corrompus.*

ON corrompoit les Oracles avec une facilité qui faisoit bien voir qu'on avoit à faire à des hommes. *La Pythie philippise*, disoit Démosthene, lorsqu'il se plaignoit que les Oracles de Delphes étoient toujours conformes aux intérêts de Philippe.

(1) Quand Cléomene, roi de Sparte, voulut dépouiller de la royauté Démarate l'autre roi, sous prétexte qu'il n'étoit pas fils d'Ariston son prédécesseur, & qu'Ariston lui-même s'étoit plaint qu'il lui étoit né trop peu de tems après son mariage, on envoya à l'Oracle sur une question si difficile, & en effet elle étoit de la nature de celles qui ne peuvent être décidées que par les dieux. Mais Cléomene avoit pris les devans auprès de la supérieure des prêtresses de Delphes; elle déclara que Démarate n'étoit point fils

(1) Hérodote, liv. 6.

d'Arifton. La fourberie fut découverte quelque tems après , & la prêtrefle privée de fa dignité. Il fa loit bien venger l'honneur de l'Oracle , & tâcher de le réparer.

(2) Pendant qu'Hippias étoit tyran d'Athenes , quelques citoyens qu'il avoit bannis , obtinrent de la Pythie , à force d'argent , que quand il viendroit des Lacédémoniens la confulter fur quoi que ce pût être , elle leur dît toujours qu'ils euflent à délivrer Athenes de la tyrannie. Les Lacédémoniens , à qui on redifoit toujours la même chofe à tout propos , crurent enfin que les dieux ne leur pardonneroient jamais de méprifer des ordres fi fréquens , & prirent les armes contre Hippias , quoiqu'il fût leur allié.

Si les démons rendoient les Oracles , les démons ne manquoient pas de complaifance pour les princes qui étoient une fois devenus redoutables , & on peut remarquer que l'enfer avoit bien des égards pour Alexandre & pour Augufte. Quel-

(1) Hérodote , liv. 5.

ques historiens disent nettement que Alexandre voulut d'autorité absolue être fils de Jupiter Hammon , & pour l'intérêt de sa vanité , & pour l'honneur de sa mere , qui étoit soupçonnée d'avoir eu quelque amant moins considérable que Jupiter. On y a ajouté qu'avant que d'aller au temple , il fit avertir le dieu de sa volonté , & que le dieu l'exécuta de fort bonne grace. Les autres auteurs tiennent tout au moins que les prêtres imaginèrent d'eux-mêmes ce moyen de flatter Alexandre. Il n'y a que Plutarque qui fonde toute cette divinité d'Alexandre sur une méprise du prêtre d'Hammon , qui en saluant ce roi , & lui voulant dire en grec , *ô mon fils !* prononça dans ces mots une S au lieu d'une N , parce qu'étant Libien il ne savoit pas trop bien prononcer le grec , & ces mots avec ce changement , signifioient *ô fils de Jupiter !* Toute la cour ne manqua pas de relever cette faute du prêtre à l'avantage d'Alexandre , & sans doute le prêtre lui-même la fit passer pour une inspiration du dieu qui avoit conduit sa langue , & confirma par des Oracles

sa mauvaise prononciation. Cette dernière façon de conter l'histoire est peut-être la meilleure; les petites origines conviennent assez aux grandes choses.

Auguste fut si amoureux de Livie, qu'il l'enleva à son mari toute grosse qu'elle étoit, & ne se donna pas le loisir d'attendre qu'elle fût accouchée pour l'épouser. Comme l'action étoit un peu extraordinaire, (1) on en consulta l'Oracle. L'Oracle qui savoit faire sa cour, ne se contenta pas de l'approuver; il assura que jamais un mariage ne réussissoit mieux que quand on épousoit une personne déjà grosse. Voilà pourtant, ce me semble, une étrange maxime.

Il n'y avoit à Sparte que deux maisons dont on pût prendre des rois. Lisander, un des plus grands hommes que Sparte ait jamais eus, forma le dessein d'ôter cette distinction trop avantageuse à deux familles, & trop injurieuse à toutes les autres, & d'ouvrir le chemin de la royauté à tous ceux qui se sentiroient assez de

(1) Prudence.

mérite pour y prétendre. Il fit pour cela un plan si composé , & qui embrassoit tant de choses , que je m'étonne qu'un homme d'esprit en ait pu espérer quelque succès. Plutarque dit fort bien que c'étoit comme une démonstration de mathématique , à laquelle on n'arrive que par de longs circuits. Il y avoit une femme dans le Pont , qui prétendoit être grosse d'Apollon. Lisander jeta les yeux sur ce fils d'Apollon , pour s'en servir quand il seroit né. C'étoit avoir des vues bien étendues. Il fit courir le bruit que les prêtres de Delphes gardoient d'anciens Oracles, qu'il ne leur étoit pas permis de lire , parce qu'Apollon avoit réservé ce droit à quelqu'un qui seroit sorti de son sang , & qui viendrait à Delphes faire reconnoître sa naissance. Ce fils d'Apollon devoit être le petit enfant de Pont , & parmi ces Oracles si mystérieux , il y en devoit avoir qui eussent annoncé aux Spartiates , qu'il ne falloit donner la couronne qu'au mérite , sans avoir égard aux familles. Il n'étoit plus question que de composer les Oracle , de gagner le fils d'Apollon qui s'ap-

H

pelloit Sylenus , de le faire venir à Delphes , & de corrompre les prêtres. Tout cela étoit fait , ce qui me paroît fort surprenant ; car quelles machines n'avoit-il pas fallu faire jouer ? Déjà Sylenus étoit en Grece , & il se préparoit à s'aller faire reconnoître à Delphes pour fils d'Apollon ; mais malheureusement un des mînistres de Lisander fut effrayé , quoique tard , de se voir embarqué dans une affaire si délicate , & il ruina tout.

On ne peut guere voir un exemple plus remarquable de la corruption des Oracles ; mais en le rapportant , je ne veux pas dissimuler ce que mon auteur dissimule , c'est que Lisander avoit déjà essayé de corrompre beaucoup d'autres Oracles , & n'en avoit pu venir à bout. Dodone avoit résisté à son argent , Jupiter Hammon avoit été inflexible , & même les prêtres du lieu députerent à Sparte pour accuser Lisander ; mais il se tira d'affaire par son crédit. La grande prêtresse même de Delphes avoit refusé de lui vendre sa voix , & cela me fait croire qu'il y avoit à Delphes deux colleges qui n'avoient rien de commun ,

l'un de prêtres , & l'autre de prêtresses ; car Lisander qui ne put corrompre la grande prêtresse , corrompit bien les prêtres. Les prêtresses étoient les seules qui rendissent des Oracles de vive voix , & qui fissent les enragés sur le trépied ; mais apparemment les prêtres avoient un bureau de prophéties écrites , dont ils étoient les maîtres , les dispensateurs & les interprètes.

Je ne doute point que ces gens-là , pour l'honneur de leur métier , ne fissent quelquefois les difficiles avec ceux qui les vouloient gagner , sur-tout si on leur demandoit des choses dont il n'y eût pas lieu d'espérer beaucoup de succès , telle qu'étoit la nouveauté que Lisander avoit dessein d'introduire dans le gouvernement de Sparte. Peut-être même le parti d'Agésilas , qui étoit alors opposé à celui de Lisander , avoit soupçonné quelque chose de ce projet , & avoit pris les devants auprès des Oracles. Les prêtres d'Hammon eussent-ils pris la peine de venir du fond de la Libie à Sparte ,

H ij

faire un procès à un homme tel que Lifander, s'ils ne se fussent entendus avec ses ennemis, & s'ils n'y eussent été poussés par eux ?

C H A P I T R E X I.*Nouveaux établissemens d'Oracles.*

LES Oracles , qu'on établissoit quelquefois de nouveau , font autant de tort aux démons que les Oracles corrompus.

Après la mort d'Ephestion , Alexandre voulut absolument , pour se consoler , qu'Ephestion fût dieu ; tous les courtisans y consentirent sans peine. Aussi-tôt voilà des temples que l'on bâtit à Ephestion en plusieurs villes , des fêtes qu'on institue en son honneur , des sacrifices qu'on lui fait , des guérisons miraculeuses qu'on lui attribue ; & , afin qu'il n'y manquât rien , des Oracles qu'on lui fait rendre. Lucien dit qu'Alexandre , étonné d'abord de voir la divinité d'Ephestion réussir si bien , la crut enfin vraie lui-même , & se fut bon gré de n'être pas seulement dieu ; mais d'avoir encore le pouvoir de faire des dieux.

Adrien fit les mêmes folies pour le bel

H iij

Antinoüs. Il fit bâtir , en mémoire de lui , la ville d'Antinopolis , lui donna des temples & des prophètes , dit saint Jérôme ; or il n'y avoit des prophètes que dans les temples à Oracles. Nous avons encore une inscription grecque , qui porte :

A A N T I N O U S ,

LE COMPAGNON DES DIEUX D'ÉGYPTÉ , M. ULPIUS APOLLONIUS
SON PROPHÉTÉ.

Après cela , on ne fera pas surpris qu'Auguste ait aussi rendu des Oracles , ainsi que nous l'apprenons de Prudence. Assurément Auguste valoit bien Antinoüs & Ephestion , qui , selon toutes les apparences , ne durent leur divinité qu'à leur beauté. »

Sans doute ces nouveaux Oracles faisoient faire des réflexions à ceux qui étoient le moins du monde capables d'en faire. N'y avoit il pas assez de sujet de croire qu'ils étoient de la même nature que les anciens ; & , pour juger de l'o-

figine de ceux d'Amphiaraiüs , de Trophonius , d'Orphée , d'Apollon même , ne suffisoit-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs , d'Ephestion & d'Auguste ?

Nous ne voyons pourtant pas , à dire le vrai , que ces nouveaux Oracles fussent dans le même crédit que les anciens ; il s'en falloit beaucoup.

On ne faisoit rendre à ces dieux de nouvelle création , qu'autant de réponses qu'il en falloit pour en pouvoir faire sa cour aux princes ; mais du reste on ne les consultoit pas bien sérieusement ; & , quand il étoit question de quelque chose d'important , on alloit à Delphes. Les vieux trépieds étoient en possession de l'avenir depuis un tems immémorial , & la parole d'un dieu expérimenté étoit bien plus sûre , que celle de ces dieux qui n'avoient encore nulle expérience.

Les empereurs Romains , qui étoient intéressés à faire valoir la divinité de leurs prédécesseurs , puisqu'une pareille divinité les attendoit , auroient dû tâcher à rendre plus célèbres les Oracles des empereurs , déifiés comme Auguste , si ce n'eût

été que les peuples , accoutumés à leurs anciens Oracles , ne pouvoient prendre la même confiance pour les autres. Je croirois bien que , quelque penchant qu'ils eussent aux plus ridicules superstitions , ils se moquoient de ces nouveaux Oracles , & en général de toutes les nouvelles institutions de dieux. Le moyen qu'on prît l'aigle qui se lâchoit du bûcher d'un empereur Romain , pour l'ame de cet empereur qui alloit prendre sa place au ciel ?

Pourquoi donc le peuple avoit-il été trompé à la première institution des dieux & des Oracles ? En voici , je crois , la raison. Pour ce qui regarde les dieux , le paganisme n'en a eu que de deux sortes principales , ou des dieux que l'on supposoit être essentiellement de nature divine , ou des dieux qui ne l'étoient devenus qu'après avoir été de nature humaine. Les premiers avoient été annoncés par les sages , ou par les législateurs , avec beaucoup de mystère ; & le peuple , ni ne les voyoit , ni ne les avoit vus. Les seconds , quoiqu'ils eussent été hommes aux yeux de tout le monde , avoient été

érigés en dieux par un mouvement naturel des peuples touchés de leurs bienfaits. On se formoit une idée très-relevée des uns , parce qu'on ne les voyoit point , & des autres, parce qu'on les aimoit ; mais on n'en pouvoit pas faire autant pour un empereur Romain , qui étoit dieu par ordre de la cour , & non pas par l'amour du peuple , & qui , outre cela , venoit d'être homme publiquement.

Quant aux Oracles , leur premier établissement n'est pas non plus difficile à expliquer. Donnez-moi une demi-douzaine de personnes , à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour , je ne désespérerai pas que des nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée , il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque tems ; la voilà qui devient ancienne , & elle est suffisamment prouvée. Il y avoit sur le Parnasse un trou , d'où il sortoit une exhalaison , qui faisoit danser les chevres , & qui montoit à la tête. Peut-être quelqu'un qui en fut entêté se mit à parler sans savoir

ce qu'il disoit , & dit quelque vérité. Aussi-tôt , il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalaison ; elle contient la science de l'avenir : on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect ; les cérémonies se forment peu-à-peu. Ainsi naquit apparemment l'Oracle de Delphes ; & , comme il devoit son origine à une exhalaison qui entêtoit , il falloit absolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiser. Dans la plupart des autres Oracles , la fureur n'étoit pas nécessaire. Qu'il y en ait une fois un d'établi , vous jugez bien qu'il va s'en établir mille. Si les dieux parlent bien là , pourquoi ne parleront-ils point ici ? Les peuples , frappés du merveilleux de la chose , & avides de l'utilité qu'ils en esperent , ne demandent qu'à voir naître des Oracles en tous lieux ; & puis l'ancienneté survient à tous ces Oracles , qui leur fait tous les biens du monde. Les nouveaux n'avoient garde de réussir tant , c'étoient les princes qui les établissoient ; les peuples croient bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Ajoutez à tout cela , que , dans le tems de la premiere institution & des dieux & des Oracles , l'ignorance étoit beaucoup plus grande qu'elle ne le fut dans la suite. La philosophie n'étoit point encore née , & les superstitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à effuyer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle le peuple n'est jamais fort éclairé ; cependant la grossiereté dont il est toujours , reçoit encore quelques différences selon les siècles : du moins il y en a où tout le monde est peuple ; & ceux-là sont , sans comparaison , les plus favorables à l'établissement des erreurs. Ce n'est donc pas merveille si les peuples faisoient moins de cas des nouveaux Oracles que des anciens ; mais cela n'empêchoit pas que les anciens ne ressemblassent parfaitement aux nouveaux. Ou un démon alloit se loger dans un temple d'Éphesion pour y rendre des Oracles , dès qu'il avoit plu à Alexandre d'en faire élever un à Ephesion comme à un dieu ; ou s'il se rendoit des Oracles dans ce temple sans démon ,

il pouvoit bien s'en rendre de même dans le temple d'Apollon Pythien. Or , il seroit , ce me semble , fort étrange & fort surprenant qu'il n'eût fallu qu'une fantaisie d'Alexandre , pour envoyer un démon en possession d'un temple , & faire naître par-là une éternelle occasion d'erreur à tous les hommes.

CHAPITRE XII.

C H A P I T R E X I I .*Lieux où étoient les Oracles.*

Nous allons entrer présentement dans le détail des artifices que pratiquoient les prêtres ; cela renferme beaucoup de choses de l'antiquité assez agréables & assez particulières.

Les pays montagneux , & par conséquent pleins d'antres & de cavernes , étoient les plus abondans en Oracles. Telle étoit la Bécotie , qui anciennement , dit Plutarque , en avoit une très - grande quantité. Remarquez en passant que les Bécotiens étoient en réputation d'être les plus sottes gens du monde ; c'étoit-là un bon pays pour les Oracles , des sots & des cavernes.

Je ne crois point que le premier établissement des Oracles ait été une imposture méditée ; mais le peuple tomba dans quelque superstition , qui donna lieu à des gens un peu plus raffinés d'en pro-

I .

fiter. Car les sottises du peuple sont telles assez souvent , qu'elles n'ont pu être prévues ; & quelquefois ceux qui le trompent ne songeoient à rien moins , & ont été invités par lui même à le tromper. Ainsi , ma pensée est qu'on n'a point mis d'abord des Oracles dans la Béotie , parce qu'elle est montagneuse ; mais que l'Oracle de Delphes ayant une fois pris naissance dans la Béotie , de la manière que nous avons dit , les autres , que l'on fit à son imitation dans le même pays , furent mis dans des cavernes , parce que les prêtres en avoient reconnu la commodité.

Cet usage ensuite se répandit presque par-tout. Le prétexte des exhalaisons divines rendoit les cavernes nécessaires , & il semble de plus que les cavernes inspirent d'elles-mêmes je ne sais quelle horreur , qui n'est pas inutile à la superstition. Dans les choses qui ne sont faites que pour frapper l'imagination des hommes , il ne faut rien négliger ; peut-être la situation de Delphes a-t-elle bien servi à la faire regarder comme une ville sainte.

Elle étoit à moitié chemin de la montagne du Parnasse , bâtie sur un peu de terre-plain , & environnée de précipices qui la fortifioient sans le secours de l'art. La partie de la montagne , qui étoit au-dessus , avoit à-peu-près la figure d'un théâtre ; & les cris des hommes , & le son des trompettes se multiplioient dans les rochers. Croyez qu'il n'y avoit pas jusqu'à ces échos qui ne valussent leur prix.

La commodité des prêtres & la majesté des Oracles demandoient donc également des cavernes ; aussi ne voyez-vous pas un si grand nombre de temples prophétiques en plat pays : mais s'il y en avoit quelques uns , on savoit bien remédier à ce défaut de leur situation. Au lieu de cavernes naturelles , on en faisoit d'artificielles , c'est-à-dire , de ces sanctuaires qui étoient des especes d'antres , où résidoit particulièrement la divinité , & où d'autres que les prêtres n'entroient jamais.

Quand la Pythie se mettoit sur le trépied , c'étoit dans son sanctuaire , lieu obscur & éloigné d'une certaine petite

chambre (1) , où se tenoient ceux qui venoient consulter l'Oracle. L'ouverture même de ce sanctuaire étoit couverte de feuillages de laurier ; & ceux à qui on permettoit d'en approcher , n'avoient garde d'y rien voir.

D'où croyez-vous que vienne la diversité avec laquelle les anciens parlent de la forme de leurs Oracles ? C'est qu'ils ne voyoient point ce qui se passoit dans le fond de leurs temples.

Par exemple , ils ne s'accordent point les uns avec les autres sur l'Oracle de Dodone ; & cependant que devoit-il y avoir de plus connu des Grecs ? Aristote , au rapport de Suidas , dit qu'à Dodone il y a deux colonnes , sur l'une desquelles est un bassin d'airain , & sur l'autre la statue d'un enfant qui tient un fouet , dont les cordes étant aussi d'airain , font du bruit contre le bassin , lorsqu'elles y sont poussées par le vent.

Démon , selon le même Suidas , dit que l'Oracle de Jupiter Dodonéen est tout

(1) Plutarque , Dial. des Oracles qui ont cessé.

environné de bassins , qui , aussi tôt que l'un est poussé contre l'autre , se communiquent ce mouvement en rond , & font un bruit qui dure assez de tems.

D'autres disent que c'étoit un chêne résonnant , qui secouoit ses branches & ses feuilles , lorsqu'il étoit consulté , & qui déclaroit ses volontés par des prêtresses , nommées Dodonides.

Il paroît bien par tout cela qu'il n'y avoit que le bruit de constant , parce qu'on l'entendoit de dehors ; mais comme on ne voyoit point le dedans du lieu où se rendoit l'Oracle , on ne savoit que par conjectures , ou par le rapport infidèle des prêtres , ce qui causoit le bruit. Il se trouve pourtant dans l'histoire que quelques personnes ont eu le privilege d'entrer dans ces sanctuaires ; mais ce n'étoient pas des gens moins considérables qu'Alexandre & Vespasien. Strabon rapporte de Callisthene , qu'Alexandre entra seul avec le prêtre dans le sanctuaire d'Hammon , & que tous les autres n'entendirent l'Oracle que dehors.

Tacite dit aussi que Vespasien , étant à

I iij

Alexandrie , & ayant déjà des desseins sur l'Empire , voulut consulter l'Oracle de Sérapis ; mais qu'il fit auparavant sortir tout le monde du temple ; peut-être cependant n'entra - t - il pas pour cela dans le sanctuaire. A ce compte, les exemples d'un tel privilege seront très-rares ; car mon auteur avoue qu'il n'en connoît point d'autres que ces deux-là , si ce n'est peut-être qu'on y veuille ajouter ce que Tacite dit de Titus , à qui le prêtre de la Vénus de Paphos ne voulut découvrir qu'en secret beaucoup de grandes choses , qui regardoient les desseins qu'il méditoit alors : mais cet exemple prouve , encore moins que celui de Vespasien , la liberté que les prêtres accordoient aux grands d'entrer dans les sanctuaires de leurs temples. Sans doute il falloit un grand crédit pour les obliger à la confidence de leurs mysteres ; & même ils ne la faisoient qu'à des princes naturellement intéressés à leur garder le secret , & qui , dans le cas où ils se trouvoient , avoient quelque raison particulière de faire valoir les Oracles.

Dans ces sanctuaires ténébreux étoient

cachées toutes les machines des prêtres , & ils y entroient par des conduits souterrains. Rufin nous décrit le temple de Sérapis tout plein de chemins couverts ; & , pour rapporter un témoignage encore plus fort que le sien , l'écriture sainte ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvrit l'imposture des prêtres de Bélus , qui savoient bien rentrer secrètement dans son temple pour prendre les viandes qu'on y avoit offertes ? Il me semble que cette histoire seule devoit décider toute la question en notre faveur ; il s'agit-là d'un des miracles du paganisme qui étoit cru le plus universellement , de ces victimes que les dieux prenoient la peine de venir manger eux-mêmes. L'écriture attribue-t-elle ce prodige aux démons ? Point du tout , mais à des prêtres imposteurs ; & c'est là la seule fois où l'écriture s'étend un peu sur un prodige du paganisme ; & , en ne nous avertissant point que tous les autres n'étoient pas de la même nature , elle nous donne à entendre fort clairement qu'ils en étoient. Combien , après tout , devoit-il être plus aisé de persua-

der aux peuples que les dieux descendoient dans des temples pour leur parler , leur donner des instructions utiles , que de leur persuader qu'ils venoient manger des membres de chevres & de moutons ? & si les prêtres mangeoient bien en la place des dieux , à plus forte raison pouvoient-ils parler aussi en leur place.

Les voûtes des sanctuaires augmentoient la voix , & faisoient un retentissement qui imprimoit de la terreur. Aussi voyez - vous dans tous les poètes , que la Pythie pouffoit une voix plus qu'humaine ; peut-être même les trompettes qui multiplioient le son , n'étoient-elles pas alors tout-à-fait inconnues ; peut-être le chevalier Morland n'a-t-il fait que renouveler un secret que les prêtres payens avoient su avant lui , & dont ils avoient mieux aimé tirer du profit en ne le publiant pas , que de l'honneur en le publiant. Du moins le pere Kirker assure qu'Alexandre avoit une de ces trompettes , avec laquelle il se faisoit entendre de toute son armée en même tems. /

Je ne veux pas oublier une bagatelle ,

qui peut servir à marquer l'extrême application que les prêtres avoient à fourber. Du sanctuaire ou du fond des temples , il sortoit quelquefois une (1) vapeur très-agréable , qui remplissoit tout le lieu où étoient les consultants. C'étoit l'arrivée du dieu qui parfumoit tout. Jugez si des gens qui pouvoient jusqu'à ces minuties presque inutiles l'exacritude de leurs impostures , pouvoient rien négliger d'essentiel.

(1) Plut, Dial, des Oracles.

CHAPITRE XIII.*Distinctions de jours & autres Mysteres des Oracles.*

LES prêtres n'oublioient aucune sorte de précaution. Ils marquoient à leur gré de certains jours où il n'étoit point permis de consulter l'Oracle. Cela avoit un air mystérieux , ce qui est déjà beaucoup en pareilles matières ; mais la principale utilité qu'ils en tiroient , c'est qu'ils pouvoient vous renvoyer sur ce prétexte , s'ils avoient des raisons pour ne pas vouloir vous répondre , ou que pendant ce tems de silence ils prenoient leurs mesures , & faisoient leurs préparatifs.

A l'occasion de ces prétendus jours malheureux , il fut rendu à Alexandre un des plus jolis Oracles qui ait jamais été. Il étoit allé a Delphes pour consulter le Dieu ; & la prêtresse , qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger , ne vouloit point entrer dans le temple. Alexandre qui étoit brusque , la prit par le bras pour

l'y mener de force , & elle s'écria : *Ah ! mon fils , on ne peut te résister . Je n'en veux pas davantage , dit Alexandre , cez Oracle me suffit.*

Les prêtres avoient encore un secret pour gagner du tems , quand il leur plaisoit . Avant que de consulter l'Oracle , il falloit sacrifier ; & si les entrailles des victimes n'étoient pas heureuses , le Dieu n'étoit pas encore en humeur de répondre . Et qui jugeoit des entrailles des victimes ? Les prêtres . Le plus souvent même , ainsi qu'il paroît par beaucoup d'exemples , ils étoient seuls à les examiner , & tel qu'on obligeoit à recommencer le sacrifice , avoit pourtant immolé un animal , dont le cœur & le foie étoient les plus beaux du monde .

Ce qu'on appelloit les mysteres & les cérémonies secretes d'un Dieu , étoit sans doute un des meilleurs artifices que les prêtres eussent imaginé pour leur sûreté . Ils ne pouvoient si bien couvrir leur jeu , que bien des gens ne soupçonnassent la fourberie . Ils s'aviserent d'établir de certains mysteres , qui engageoient à un secret inviolable ceux qui y étoient initiés .

“

Il est vrai qu'il y avoit de ces mysteres dans des temples qui n'avoient point d'Oracles , mais il y en avoit aussi dans beaucoup de temples à Oracles , par exemple , dans celui de Delphes. Plutarque, dans ce dialogue si souvent cité , dit qu'il n'y avoit personne à Delphes , ni dans tout ce pays , qui ne fût initié aux mysteres. Ainsi tout étoit dans la dépendance des prêtres ; si quelqu'un eût osé ouvrir la bouche contre eux , on eût bien crié à l'athée & à l'impie , & on lui eût fait des affaires , dont il ne se fût jamais tiré.

Sans les mysteres , les habitans de Delphes n'eussent pas laissé d'être toujours engagés à garder le secret aux prêtres sur leurs friponneries ; car Delphes étoit une ville qui n'avoit point d'autre revenu que celui de son temple , & qui ne vivoit que d'Oracles ; mais les prêtres s'assuroient encore mieux de ces peuples , en se les attachant par le double lien de l'intérêt & de la superstition. On eût été bien reçu à parler contre les Oracles dans une telle ville !

Ceux qu'on initioit aux mysteres , don-
noient

noient des assurances de leur discrétion ; ils étoient obligés de faire aux prêtres une confession de tout ce qu'il y avoit de plus caché dans leur vie , & c'étoit après cela à ces pauvres initiés à prier les prêtres de leur garder le secret.

Ce fut sur cette confession qu'un Lacédémonien , qui s'alloit faire initier aux mysteres de Samothrace , dit brusquement aux prêtres : *Si j'ai fait des crimes , les Dieux les savent bien.*

Un autre répondit à-peu-près de la même façon. *Est-ce à toi ou au Dieu qu'il faut confesser ses crimes ? C'est au Dieu ,* dit le prêtre. *Eh bien ! retire-toi donc,* reprit le Lacédémonien , *& je les confesserai au Dieu.* Tous ces Lacédémoniens n'avoient pas extrêmement l'esprit de dévotion. Mais ne pouvoit-il pas se trouver quelque impie , qui allât avec une fausse confession se faire initier aux mysteres , & qui en découvrit ensuite toute l'extravagance , & publiât la fourberie des prêtres ?

Je crois que ce malheur a pu arriver , & je crois aussi que les prêtres le prévenoient autant qu'il leur étoit possible. Ils voyoient

bien à qui ils avoient affaire , & je vous garantis que les deux Lacédémoniens dont nous venons de parler , ne furent point reçus. De plus , on avoit déclaré les Epicuriens incapables d'être initiés aux mysteres , parce que c'étoient des gens qui faisoient profession de s'en moquer , & je ne crois pas même qu'on leur rendît d'Oracles. Ce n'étoit pas une chose difficile que de les reconnoître ; tous ceux d'entre les Grecs qui se mêloient un peu de littérature , faisoient choix d'une secte de philosophie , & le surnom qu'ils tiroient de leur secte , étoit presque ce qu'est parmi nous celui qu'on prend d'une terre. On distinguoit , par exemple , trois Démétrius , parce que l'un étoit Démétrius le cynique , l'autre , Démétrius le stoïcien , l'autre , Démétrius le péripatéticien.

La coutume d'exclure les épicuriens de tous les mysteres , étoit si générale & si nécessaire pour la sûreté des choses sacrées , qu'elle fut prise par ce grand fourbe , dont Lucien nous décrit si agréablement la vie ; cet Alexandre , qui joua si long tems les Grecs avec les serpens. Il avoit même ajouté

les chrétiens aux épicuriens , parce qu'à son égard , ils ne valoient pas mieux les uns que les autres ; & avant que de commencer ses cérémonies , il crioit : *Qu'on chasse d'ici les chrétiens* ; à quoi le peuple répondoit comme en une espece de chœur : *Qu'on chasse les épicuriens*. Il fit bien pis ; car se voyant tourmenté par ces deux sortes de gens , qui , quoique poussés par différens intérêts , conspiroient à tourner ses cérémonies en ridicules , il déclara que le Pont , où il faisoit alors sa demeure , se remplissoit d'impies , & que le Dieu dont il étoit le prophete , ne parleroit plus , si on ne l'en vouloit défaire ; & sur cela , il fit courir sus aux chrétiens & aux épicuriens.

L'Apollon de Daphné , fauxbourg d'Antioche , étoit dans la même peine , lorsque du tems de Julien l'Apostat , il répondit à ceux qui lui demandoient la cause de son silence , qu'il s'en falloit prendre à de certains morts enterrés dans le voisinage. Ces morts étoient des martyrs chrétiens , & entr'autres saint Babillas. On veut communément que ce fût la présence de ces corps bienheureux qui ôtoit aux démons le pou-

voir de parler dans l'Oracle ; mais il y a plus d'apparence que le grand concours de chrétiens qui se faisoit aux sépulcres de ces martyrs , incommodoit les prêtres d'Apollon , qui n'aimoient pas à avoir pour témoins de leurs actions des ennemis clairvoyans , & qu'ils tâcherent par ce faux Oracle d'obtenir d'un empereur payen , qu'il fît jeter hors de-là ces corps dont le Dieu se plaignoit.

Pour revenir présentement aux artifices dont les Oracles étoient pleins , & pour comprendre en une seule réflexion toutes celles qu'on peut faire là-dessus , je voudrois qu'on me dît pourquoi les démons ne pouvoient prédire l'avenir que dans des trous , dans des cavernes & dans des lieux obscurs ; & pourquoi ils ne s'avisent jamais d'animer une statue , ou de faire parler une prêtresse dans un carrefour , exposé de toutes parts aux yeux de tout le monde.

On pourra dire que les Oracles qui se rendoient sur des billets cachetés , & plus encore ceux qui se rendoient en songe , avoient absolument besoin de démons ;

mais il nous fera bien aisé de faire voir qu'ils n'avoient rien de plus miraculeux que les autres.

CHAPITRE XIV.

Des Oracles qui se rendoient sur des Billets cachetés.

LES prêtres n'étoient pas scrupuleux jusqu'au point de n'oser décacheter les billets qu'on leur apportoit ; il falloit qu'on les laissât sur l'autel , après quoi on fermoit le temple , où les prêtres savoient bien rentrer sans qu'on s'en aperçût , ou bien il falloit mettre ces billets entre les mains des prêtres , afin qu'ils dormissent dessus , & reçussent en songe la réponse qu'il y falloit faire ; & dans l'un & l'autre cas , ils avoient le loisir & la liberté de les ouvrir. Ils savoient pour cela plusieurs secrets , dont nous voyons quelques-uns mis en pratique par le faux prophete de Lucien. On peut les voir dans Lucien même , si l'on est

K iij

curieux d'apprendre comment on pouvoit décacheter les billets des anciens sans qu'il parût.

Affurément on s'étoit servi de quelqu'un de ces secrets pour ouvrir le billet que ce gouverneur de Cilicie dont parle Plutarque , avoit envoyé à l'Oracle de Mopsus qui étoit à Malle , ville de cette province. Le gouverneur ne savoit que croire des dieux ; il étoit obsédé d'épicuriens , qui lui avoient jeté beaucoup de doutes dans l'esprit. Il se résolut , comme dit agréablement Plutarque , d'envoyer un espion chez les dieux , pour apprendre ce qui en étoit. Il lui donna un billet bien cacheté pour le porter à l'Oracle de Mopsus. Cet envoyé dormit dans le temple , & vit en songe un homme fort bien fait , qui lui dit , *Noir*. Il porte cette réponse au gouverneur. Elle parut très-ridicule à tous les épicuriens de sa cour ; mais il en fut frappé d'étonnement & d'admiration , & en leur ouvrant son billet , il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits : *T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir ?* Après ce miracle , il fut toute sa vie fort dévot au dieu Mop-

fus. Nous éclaircirons ensuite ce qui regarde le songe ; il suffit présentement que le billet avoit pu être décacheté & refermé avec adresse. Il avoit toujours fallu le porter au temple , & il n'eût pas été nécessaire qu'il fût sorti des mains du gouverneur , si un démon eût dû y répondre.

Si les prêtres n'osoient se hasarder à décacheter les billets , ils tâchoient de savoir adroitement ce qui amenoit les gens à l'Oracle. D'ordinaire c'étoient des gens considérables , qui avoient dans la tête quelque dessein ou quelque passion qui n'étoit pas inconnue dans le monde. Les prêtres avoient tant de commerce avec eux , à l'occasion des sacrifices qu'il falloit faire , ou des délais qu'il falloit observer avant que l'Oracle parlât , qu'il n'étoit pas trop difficile de tirer de leur bouche , ou du moins de conjecturer quel étoit le sujet de leur voyage. On leur faisoit recommencer sacrifices sur sacrifices , jusqu'à ce qu'on se fût éclairci. On les mettoit entre les mains de certains menus officiers du temple , qui , sous prétexte de leur

en montrer les antiquités , les statues , les peintures , les offrandes , favoient l'art de les faire parler sur leurs affaires. Ces antiquaires, pareils à ceux qui vivent aujourd'hui de ce métier en Italie , se trouvoient dans tous les temples un peu considérables. Ils favoient par cœur tous les miracles qui s'y étoient faits ; ils vous faisoient bien valoir la puissance & les merveilles du dieu; ils vous contoient fort au long l'histoire de chaque présent qu'on lui avoit consacré. Sur cela Lucien dit assez plaisamment que tous ces gens-là ne vivoient & ne subsistoient que de fables , & que dans la Grece on eût été bien fâché d'apprendre des vérités dont il n'eût rien coûté. Si ceux qui venoient consulter l'Oracle , ne parloient point, leurs domestiques se taisoient-ils ? Il faut savoir que dans une ville à Oracle , il n'y avoit presque que des officiers de l'Oracle. Les uns étoient prophètes & prêtres , les autres poètes qui habilloient en vers les Oracles rendus en prose , les autres simples interpretes , les autres petits sacrificateurs qui immoloient les victimes , & en examinoient les en-

trailles , les autres vendeurs de parfums ou d'encens , ou de bêtes pour les sacrifices, les autres antiquaires, les autres enfin n'étoient que des hôtelliers , que le grand abord des étrangers enrichissoit. Tous ces gens-là étoient dans les intérêts de l'Oracle & du dieu ; & si par le moyen des domestiques des étrangers , ils découvroient quelque chose qui fût bon à savoir , vous ne devez pas douter que les prêtres n'en fussent avertis.

Le faux prophete Alexandre , qui avoit établi son Oracle dans le Pont , avoit bien jusques dans Rome des correspondans , qui lui mandoient les affaires les plus secretes de ceux qui l'alloient consulter.

Par ces moyens on pouvoit répondre même sans avoir besoin de recevoir de billets , & ces moyens n'étoient pas sans doute inconnus aux prêtres de l'Apollon de Claros , s'il est vrai qu'il suffisoit de leur dire le nom de ceux qui les consultoient. Voici comme Tacite en parle au second livre des Annales. « Germanicus alla consulter Apollon de Claros. Ce n'est point une femme qui y rend les Oracles

comme à Delphes , mais un homme qu'en choisit dans certaines familles , & qui est presque toujours de Milet. Il suffit de lui dire le nombre & les noms de ceux qui viennent le consulter , ensuite il se retire dans une grotte , & ayant pris de l'eau d'une source qui y est , il vous répond en vers à ce que vous avez dans l'esprit, quoique le plus souvent il soit très-ignorant. »

Nous pourrions remarquer ici que l'on confioit bien à une femme l'Oracle de Delphes , parce qu'il n'étoit question que d'y faire la démoniaque ; mais que , comme celui de Claros avoit plus de difficulté , on ne le donnoit qu'à un homme. Nous pourrions remarquer encore que l'ignorance du prophete , sur laquelle roule une bonne partie de ce qu'il y a de miraculeux dans l'Oracle , ne pouvoit jamais être fort bien prouvée ; qu'enfin le démon de l'Oracle , tout démon qu'il étoit , ne pouvoit se passer de savoir les noms de ceux qui le consultoient : mais nous n'en sommes pas là présentement ; c'est assez d'avoir fait voir comment on pou-

voit répondre non-seulement à des billets cachetés , mais à de simples pensées. Il est vrai qu'on ne pouvoit pas répondre aux pensées de tout le monde , & que ce que le prêtre de Claros faisoit pour Germanicus , il ne l'eût pas pu faire pour un simple bourgeois de Rome.

CH A P I T R E X V.

Des Oracles en Songes.

LE nombre est fort grand des Oracles qui se rendoient par songes. Cette maniere avoit plus de merveilleux qu'aucune autre , & avec cela elle n'étoit pas fort difficile dans la pratique. Le plus fameux de tous ces Oracles étoit celui de Trophonius dans la Béotie. Trophonius n'étoit qu'un simple héros ; mais ses Oracles se rendoient avec plus de cérémonies que ceux d'aucun dieu. Pausanias , qui avoit été lui-même le consulter , & qui avoit passé par toutes ces cérémonies , nous en a laissé une description fort ample ,

dont je crois qu'on fera bien aise de trouver ici un abrégé exact.

Avant que de descendre dans l'autre de Trophonius , il falloit passer un certain nombre de jours dans une espèce de petite chapelle, qu'on appelloit de la bonne fortune & du bon génie. Pendant ce tems, on recevoit des expiations de toutes les sortes ; on s'abstenoit d'eaux chaudes ; on se lavoit souvent dans le fleuve Hircinas ; on sacrifioit à Trophonius , & à toute sa famille , à Apollon , à Jupiter , surnommé roi , à Saturne , à Junon , à une Cérés Europe , qui avoit été nourrice de Trophonius ; & on ne vivoit que des chairs sacrifiées. Les prêtres apparemment ne vivoient aussi d'autre chose. Il falloit consulter les entrailles de toutes ces victimes , pour voir si Trophonius trouvoit bon que l'on descendît dans son autre ; mais quand elles auroient été toutes les plus heureuses du monde , ce n'étoit encore rien ; les entrailles qui décidoient étoient celles d'un certain bélier , qu'on immoloit en dernier lieu. Si elles étoient favorables , on vous menoit la nuit au fleuve Hircinas ,

nas ; là , deux jeunes enfans de douze ou treize ans vous frottoient tout le corps d'huile : ensuite , on vous conduisoit jusqu'à la source du fleuve , & on vous y faisoit boire de deux sortes d'eaux ; celles de Léthé , qui effaçoient de votre esprit toutes les idées profanes qui vous avoient occupé auparavant , & celles de Mnémosine , qui avoient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviez voir dans l'autre sacré. Après tous ces préparatifs , on vous faisoit voir la statue de Trophonius , à qui vous faisiez vos prières ; on vous équipoit d'une tunique de lin ; on vous mettoit de certaines bandelettes sacrées , & enfin vous allicz à l'Oracle.

L'Oracle étoit sur une montagne dans une enceinte faite de pierres blanches , sur laquelle s'élevoient des obélisques d'airain. Dans cette enceinte , étoit une caverne de la figure d'un four , taillée de main d'homme. Là s'ouvroit un trou assez étroit , où l'on ne descendoit point par des degrés , mais par de petites échelles ; quand on y étoit descendu , on trouvoit une autre petite caverne , dont l'entrée

L

étoit assez étroite. On se couchoit à terre ; on prenoit dans chaque main de certaines compositions de miel , qu'il falloit nécessairement porter ; on passoit les pieds dans l'ouverture de la petite caverne , & aussi-tôt on se sentoit emporté au - dedans avec beaucoup de force & de vitesse.

C'étoit-là que l'avenir se déclaroit ; mais non pas à tous d'une même manière. Les uns voyoient , les autres entendoient ; vous sortiez de l'ancre , couché par terre comme vous y étiez entré , & les pieds les premiers. Aussi-tôt on vous mettoit dans la chaise de Mnémosine , où l'on vous demandoit ce que vous aviez vu ou entendu ; de-là on vous ramenoit dans cette chapelle du bon génie , encore tout étourdi & tout hors de vous. Vous repreniez vos sens peu-à-peu , & vous recommenciez à pouvoir rire ; car jusques-là la grandeur des mystères & la divinité dont vous étiez rempli , vous en avoient bien empêché. Pour moi , il me semble qu'on n'eût pas dû attendre si tard à rire.

Pausanias nous dit qu'il n'y a jamais eu qu'un homme qui soit entré dans l'ancre

de Trophonius , & qui n'en soit pas sorti. C'étoit un certain espion que Démétrius y envoya , pour voir s'il n'y avoit pas dans ce lieu saint quelque chose qui fût bon à piller. On trouva loin de-là le corps de ce malheureux , qui n'avoit point été jetté dehors par l'ouverture sacrée de l'ancre.

Il ne nous est que trop aisé de faire nos réflexions sur tout cela. Quel loisir n'avoient pas les prêtres , pendant tous ces différens sacrifices qu'ils faisoient faire , d'examiner si on étoit propre à être envoyé dans l'ancre ? car assurément Trophonius choisissoit ses gens , & ne recevoit pas tout le monde. Combien toutes ces ablutions , & ces expiations , & ces voyages nocturnes , & ces passages dans des cavernes étroites & obscures , remplissoient-elles l'esprit de superstition , de frayeur & de crainte ? Combien de machines pouvoient jouer dans ces ténèbres ? L'histoire de l'espion de Démétrius nous apprend qu'il n'y avoit pas de sûreté dans l'ancre , pour ceux qui n'y apportotent

L ij

pas de bonnes intentions ; & de plus , qu'outre l'ouverture sacrée qui étoit connue de tout le monde , l'autre en avoit une secrète qui n'étoit connue que des prêtres. Quand on s'y sentoit entraîné par les pieds , on étoit sans doute tiré par des cordes ; & on n'avoit garde de s'en appercevoir en y portant les mains , puisqu'elles étoient embarrassées de ces compositions de miel , qu'il ne falloit pas lâcher. Ces cavernes pouvoient être pleines de parfums & d'odeurs qui troubloient le cerveau ; ces eaux de Léthé & de Mnemofine pouvoient aussi être préparées pour le même effet. Je ne dis rien des spectacles & des bruits dont on pouvoit être épouvanté ; & , quand on sortoit de-là tout hors de soi , on disoit ce qu'on avoit vu ou entendu à des gens , qui , profitant de ce désordre , le recueilloient comme il leur plaisoit , y changeoient ce qu'ils vouloient , ou enfin en étoient toujours les interpretes.

Ajoutez à tout cela que de ces Oracles qui se rendoient par songes , il y en avoit auxquels il falloit se préparer par des

jeûnes , comme celui (1) d'Amphiaräus dans l'Attique ; que , si vos songes ne pouvoient pas recevoir quelque interprétation apparente , on vous faisoit dormir dans le temple sur nouveaux frais ; que l'on ne manquoit jamais de vous remplir l'esprit d'idées propres à vous faire avoir des songes , où il entrât des dieux & des choses extraordinaires ; & qu'on vous faisoit dormir le plus souvent sur des peaux de victimes , qui pouvoient avoir été frottées de quelque drogue qui fît son effet sur le cerveau.

Quand c'étoient les prêtres , qui , en dormant sur les billets cachetés , avoient eux-mêmes les songes prophétiques , il est clair que la chose est encore plus aisée à expliquer. En vérité , il y avoit du superflu dans les soins que prenoient les prêtres payens pour cacher leurs impostures. Si on étoit assez crédule & assez stupide pour se contenter de leurs songes , & pour y ajouter foi , il n'étoit pas besoin qu'ils laissassent aux autres la liberté d'en

(1) Philostrate , liv. 2 de la vie d'Apollonius.

avoir ; ils pouvoient se réserver ce droit à eux seuls , sans qu'on y eût trouvé à redire. De la maniere dont ces peuples étoient faits , c'étoit leur faire trop d'honneur , que de les fourber avec quelque précaution & quelque adresse.

Croira-t-on bien qu'il y avoit dans l'Achaïe (1) un Oracle de Mercure qui se rendoit de cette sorte ? Après beaucoup de cérémonies , on parle au dieu à l'oreille , & on lui demande ce qu'on veut. Ensuite , on se bouche les oreilles avec les mains : on sort du temple ; & les premières paroles qu'on entend au sortir de là , c'est la réponse du dieu. Encore , afin qu'il fût plus aisé de faire entendre , sans être apperçu , telles paroles qu'on voudroit , cet Oracle ne se rendoit que le soir.

(1) Pausanias.

CHAPITRE XVI.

Ambiguïté des Oracles.

UN des plus grands secrets des Oracles , & une des choses qui marque autant que les hommes s'en méloient , c'est l'ambiguïté des réponses , & l'art qu'on avoit de les accommoder à tous les événemens qu'on pouvoit prévoir.

(1) Lorsqu'Alexandre tomba malade tout d'un coup à Babylone , quelques-uns des principaux de sa cour allèrent passer une nuit dans le temple de Sérapis , pour demander à ce dieu s'il ne seroit point à propos de lui faire apporter le roi , afin qu'il le guérît. Le dieu répondit qu'il valoit mieux pour Alexandre qu'il demeurât où il étoit. Sérapis avoit raison ; car s'il se le fût fait apporter , & qu'Alexandre fût mort en chemin , ou même dans le temple , que n'eût-on pas dit ?

(1) Arrian , liv. 7.

mais si le roi recouvroit sa santé à Babylone , quelle gloire pour l'Oracle ? S'il mourroit , c'est qu'il lui étoit avantageux de mourir , après des conquêtes qu'il ne pouvoit ni augmenter , ni conserver. Il s'en fallut tenir à cette dernière interprétation , qui ne manqua pas d'être trouvée à l'avantage de Sérapis , si-tôt qu'Alexandre fut mort.

Macrobe dit que quand Trajan eut pris le dessein d'aller attaquer les Parthes , on le pria d'en consulter l'Oracle de la ville d'Héliopolis , auquel il ne falloit qu'envoyer un billet cacheté. Trajan ne se fioit point trop aux Oracles ; il voulut auparavant éprouver celui-là. Il y envoie un billet cacheté , où il n'y avoit rien ; on lui en renvoie autant : voilà Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il y envoie une seconde fois un autre billet cacheté , par lequel il demandoit au dieu s'il retourneroit à Rome , après avoir mis fin à la guerre qu'il entreprenoit. Le dieu ordonna que l'on prit une vigne , qui étoit une des offrandes de son temple , qu'on la mît par morceaux , & qu'on la

portât à Trajan. L'événement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet Oracle ; car Trajan mourut à cette guerre , & on reporta à Rome ses os qui avoient été représentés par la vigne rompue.

Tout le monde savoit assurément que l'empereur songeoit à faire la guerre aux Parthes , & qu'il ne consultoit l'Oracle que sur cela ; & l'Oracle eut l'esprit de lui rendre une réponse allégorique , & si générale , qu'elle ne pouvoit manquer d'être vraie. Car que Trajan retournât à Rome victorieux , mais blessé , ou ayant perdu une partie de ses soldats ; qu'il fût vaincu , & que son armée fût mise en fuite ; qu'il y arrivât seulement quelque division ; qu'il en arrivât dans celles des Parthes ; qu'il en arrivât même dans Rome , en l'absence de l'empereur ; que les Parthes fussent absolument défaits ; qu'ils ne fussent défaits qu'en partie ; qu'ils fussent abandonnés de quelques-uns de leurs alliés ; la vigne rompue convenoit merveilleusement à tous ces cas différens : il y eût eu bien du malheur , s'il n'en fût arrivé aucun ; & je crois que les os de l'empereur reportés à

Rome , sur quoi l'on fit tomber l'explication de l'Oracle , étoient pourtant la seule chose à quoi l'Oracle n'avoit point pensé.

A propos de cette vigne , je ne crois pas devoir oublier une espèce d'Oracle qui s'accommodoit à tout , dont Apulée nous apprend que les prêtres de la déesse de Syrie avoient été les inventeurs. Ils avoient fait deux vers , dont le sens étoit : *Les bœufs attelés coupent la terre , afin que les campagnes produisent leurs fruits.* Avec ces deux vers , il n'y avoit rien à quoi ils ne répondissent. Si on les venoit consulter sur un mariage , c'étoit la chose même , des bœufs attelés ensemble , des campagnes fécondes. Si on les consultoit sur quelque terre que l'on vouloit acheter , voilà des bœufs pour la labourer , voilà des champs fertiles. Si on les consultoit sur un voyage , les bœufs sont attelés , & tout prêts à partir , & ces campagnes fécondes vous promettent un grand gain. Si on alloit à la guerre , ces bœufs sous le joug ne vous annoncent-ils pas que vous y mettez aussi vos ennemis ? Cette déesse de Syrie apparemment n'ai-

moit pas à parler, & elle avoit trouvé moyen de satisfaire par une seule réponse à toutes sortes de questions.

Ceux qui recevoient ces Oracles ambigus, prenoient volontiers la peine d'y ajuster l'événement, & se chargeoient eux-mêmes de les justifier. Souvent ce qui n'avoit eu qu'un sens, dans l'intention de celui qui avoit rendu l'Oracle, se trouvoit en avoir deux après l'événement, & le fourbe pouvoit se reposer sur ceux qu'il fourboit du soin de sauver son honneur. Quand le faux prophete Alexandre répondit à Rutilien, qui lui demandoit quels précepteurs il donneroit à son fils, qu'il lui donnât Pythagore & Homere, il entendit tout simplement qu'on lui fît étudier la philosophie & les belles-lettres. Le jeune homme mourut peu de jours après, & on représentoit à Rutilien que son prophete s'étoit bien mépris. Mais Rutilien trouvoit avec beaucoup de subtilité la mort de son fils annoncée dans l'Oracle, parce qu'on lui donnoit pour précepteurs Pythagore & Homere qui étoient morts.

CHAPITRE XVII.

Fourberies des Oracles manifestement découvertes.

IL n'est plus question de deviner les finesses des prêtres par des moyens , qui pourroient eux mêmes paroître trop fins ; un tems a été qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre : ce fut quand la religion chrétienne triompha hautement du paganisme sous les empereurs chrétiens.

Théodoret dit que Théophile , évêque d'Alexandrie , fit voir à ceux de cette ville les statues creuses où les prêtres entroient par des chemins cachés pour y rendre les Oracles.

Lorsque par l'ordre de Constantin on abattit le temple d'Esculape à Egès en Cilicie , on en chassa , dit Eusebe dans la vie de cet empereur , non pas un dieu ni un démon , mais le fourbe qui avoit si long-tems imposé à la crédulité des peuples. A cela il ajoute

ajoute en général que dans les simulacres des dieux abatus , on n'y trouvoit rien moins que des dieux ou des démons , non pas même quelques malheureux spectres obscurs & ténébreux , mais seulement du foin & de la paille , ou des ordures , ou des os de morts. C'est de lui que nous apprenons l'histoire de ce Théotecnus qui consacra dans la ville d'Antioche une statue de Jupiter , dieu de l'amitié , à laquelle il fit sans doute rendre des Oracles , puisque Eusebe dit que ce dieu avoit des prophetes. Théotecnus se mit par-là en si grand crédit , que Maximin le fit gouverneur de toute la province. Mais Licinius , étant venu à Antioche , & se doutant de l'imposture , il fit mettre à la question les prêtres & les prophetes de ce nouveau Jupiter. Ils avouerent tout , & furent punis du dernier supplice , eux & leurs associés , & avant eux tous , Théotecnus leur maître. Le même Eusebe nous assure encore au quatrième livre de la *Préparation Evangelique* , que de son tems les plus fameux prophetes d'entre les payens , & leurs théologiens les plus célèbres , dont quelques-

M

uns même étoient magistrats dans leurs villes , avoient été obligés , par les tourmens , d'expliquer en détail tout l'appareil de la fourberie des Oracles. S'il s'agissoit présentement de ce que les chrétiens en ont cru , tous ces passages d'Eusebe décideroient , ce me semble , la question. On plaçoit les démons dans un certain système général , qui servoit pour les disputes ; mais quand on venoit à un point de fait particulier , on ne parloit guere d'eux ; au contraire , on leur donnoit nettement l'exclusion.

Je ne crois pas qu'il puisse jamais y avoir de meilleurs témoins contre les démons , que les prêtres payens ; ainsi , après leurs dépositions , la chose me paroît terminée. J'ajouterai seulement ici un chapitre sur les sorts , non pas pour en découvrir l'imposture , car cela est compris dans ce que nous avons dit sur les Oracles ; & de plus , elle se découvre assez d'elle-même ; mais pour ne pas oublier une espèce d'Oracles très-fameux dans l'antiquité.

CHAPITRE XVIII.

Des Sorts.

LE sort est l'effet du hasard, & comme la décision ou l'Oracle de la fortune; mais les sorts sont les instrumens dont on se sert pour savoir quelle est cette décision.

Les sorts étoient le plus souvent des especes de dés, sur lesquels étoient gravés quelques caracteres, ou quelques mots, dont on alloit chercher l'explication dans des tables faites exprès. Les usages étoient différens sur les sorts; dans quelques temples, on les jettoit soi-même; dans d'autres, on les faisoit sortir d'une urne, d'où est venue cette maniere de parler si ordinaire aux Grecs, *le sort est tombé.*

Ce jeu de dés étoit toujours précédé de sacrifices & de beaucoup de cérémonies. Apparemment les prêtres savoient manier les dés; mais s'ils ne vouloient pas prendre cette peine, ils n'avoient qu'à les laisser aller, ils étoient toujours maîtres de l'explication.

M ij

Les Lacédémoniens allerent un jour consulter les forts de Dodone , sur quelque guerre qu'ils entreprenoient ; car outre les chênes parlans , & les colombes , & les bassins & l'Oracle , il y avoit encore des forts à Dodone. Après toutes les cérémonies faites , sur le point qu'on alloit jeter les forts avec beaucoup de respect & de vénération , voilà un singe du roi des Molosses , qui étant entré dans le temple , renverse les forts & l'urne. La prêtresse effrayée dit aux Lacédémoniens qu'ils ne devoient pas songer à vaincre , mais seulement à se sauver , & tous les (1) écrivains assurent que jamais Lacédémone ne reçut un présage plus funeste.

Les plus célèbres entre les forts étoient à Prénéste & à Antium , deux petites villes d'Italie. A Prénéste étoit la fortune , & à Antium les fortunes.

Les fortunes d'Antium avoient cela de remarquable , que c'étoient des statues qui se remuoient d'elles-mêmes , selon le témoignage de Macrobe , liv. 1 ,

(1) Cicéron , liv. 2 de la Divination.

chap. 23 , & dont les mouvemens différens , ou servoient de réponse , ou marquoient si l'on pouvoit consulter les sorts.

Un passage de Cicéron , au second liv. de la Divination , où il dit que l'on consultoit les sorts de Préneste , par le consentement de la fortune , peut faire croire que cette fortune favoit aussi remuer la tête , ou donner quelque autre signe de ses volontés.

Nous trouvons encore quelques statues qui avoient cette même propriété. Diodore de Sicile , & Quinte-Curce disent que Jupiter Hammon étoit porté par quatre-vingt prêtres dans une espece de gondole d'or , d'où pendoient des coupes d'argent , qu'il étoit suivi d'un grand nombre de femmes & de filles qui chantoient des hymnes en langue du pays , & que ce dieu porté par prêtres , les conduisoit en leur marquant par quelques mouvemens , où il vouloit aller.

Le dieu d'Héliopolis de Syrie , selon Macrobe , en faisoit autant. Toute la différence étoit qu'il vouloit être porté par des gens les plus qualifiés de la province ,

M iij

qui eussent long-tems auparavant vécu en continence , & qui se fussent fait raser la tête.

Lucien , dans le traité de la déesse de Syrie , dit qu'il a vu un Apollon encore plus miraculeux ; car étant porté sur les épaules de ses prêtres , il s'avisa de les laisser là , & de se promener par lesairs , & cela aux yeux d'un homme tel que Lucien , ce qui est considérable.

Je suis si las de découvrir les fourberies des prêtres payens , & je suis si persuadé aussi qu'on est las de m'en entendre parler , que je ne m'amuserai point à dire comment on pouvoit faire jouer de pareilles marionnettes.

Dans l'Orient , les sorts étoient des fleches , & aujourd'hui encore les Turcs & les Arabes s'en servent de la même maniere. Ezéchiel dit que Nabuchodonosor mêla ses fleches contre Ammon & Jérusalem , & que la fleche sortit contre Jérusalem. C'étoit-là une belle maniere de résoudre auquel de ces deux peuples il feroit la guerre.

Dans la Grece & dans l'Italie on tiroit

Souvent les sorts de quelque poëte célèbre , comme Homere ou Euripide ; ce qui se présentoit à l'ouverture du livre , étoit l'arrêt du ciel. L'histoire en fournit mille exemples.

On voit même que quelques deux cents ans après la mort de Virgile , on faisoit déjà assez de cas de ses vers pour les croire prophétiques , & pour les mettre en la place des sorts qui avoient été à Préneste. Car (1) Alexandre Severe , encore particulier , & dans le tems que l'empereur Héliogabale ne lui vouloit pas de bien , reçut pour réponse dans le temple de Préneste cet endroit de Virgile , dont le sens est : *Si tu peux surmonter les destins contraires , tu seras Marcellus.*

Ici , mon auteur se souvient que Rabelais a parlé des *sorts vigilianes* , que Panurge va consulter sur son mariage ; & il trouve cet endroit du livre aussi savant qu'il est agréable & badin. Il dit que les bagatelles & les sottises de Rabelais valent souvent mieux que les discours les

(1) Lampridius.

plus sérieux des autres. Je n'ai point voulu oublier cet éloge , parce que c'est une chose singulière de le rencontrer au milieu d'un traité des Oracles , plein de science & d'érudition. Il est certain que Rabelais avoit beaucoup d'esprit & de lecture , & un art très-particulier de débiter des choses savantes comme de pures fadaïses , & de dire de pures fadaïses le plus souvent sans ennuyer : c'est dommage qu'il n'ait vécu dans un siècle qui l'eût obligé à plus d'honnêteté & de politesse.

Les sorts passèrent jusque dans le christianisme ; on les prit dans les livres sacrés , au lieu que les payens les prenoient dans leurs poëtes. Saint Augustin , dans l'épître 119 à Januarius , paroît ne désapprouver cet usage , que sur ce qui regarde les affaires du siècle. Grégoire de Tours nous apprend lui-même quelle étoit sa pratique ; il passoit plusieurs jours dans le jeûne & dans la prière , ensuite il alloit au tombeau de S. Martin , où il ouvroit tel livre de l'écriture qu'il vouloit , & il prenoit pour la réponse de Dieu , le premier passage qui s'offroit à ses yeux.

Si ce passage ne faisoit rien au sujet , il ouvroit un autre livre de l'écriture.

D'autres prenoient pour sort divin , la premiere chose qu'ils entendoient chanter en entrant dans l'église.

Mais qui croiroit que (1) l'empereur Héraclius , délibérant en quel lieu il feroit passer l'hiver à son armée , se détermina par cette espece de sort ? Il fit purifier son armée pendant trois jours , ensuite il ouvrit le livre des évangiles , & trouva que son quartier d'hiver lui étoit marqué dans l'Albanie. Etoit-ce là une affaire dont on pût espérer de trouver la décision dans l'écriture ?

L'église est enfin venue à bout d'exterminer cette superstition ; mais il lui a fallu du tems. Du moment que l'erreur est en possession des esprits , c'est une merveille si elle ne s'y maintient toujours.

(1) Cedrenus.

S E C O N D E
DISSERTATION,

*Que les Oracles n'ont point cessé au
tems de la venue de Jésus-Christ.*

LA plus grande difficulté qui regarde les Oracles est surmontée , depuis que nous avons reconnu que les démons n'ont point dû y avoir de part. Les Oracles étant ainsi devenus indifférens à la religion chrétienne , on ne s'intéressera plus à les faire finir précisément à la venue de Jésus-Christ.

CHAPITRE PREMIER.

*Foiblesse des raisons sur lesquelles
cette opinion est fondée.*

CE qui a fait croire à la plupart des gens que les Oracles avoient cessé à la venue de Jésus-Christ, ce sont les Oracles mêmes qui ont été rendus sur le silence des Oracles ; & l'aven des payens, qui, vers le tems de Jésus - Christ, disent souvent qu'ils ont cessé.

Nous avons déjà vu la fausseté de ces prétendus Oracles, par lesquels un démon, devenu muet, disoit lui-même qu'il étoit muet. Ils ont été ou supposés par le trop de zèle des chrétiens, ou trop facilement reçus par leur crédulité.

Voici un de ceux sur lesquels Eusebe se fonde, pour soutenir que la naissance de Jésus-Christ les a fait cesser. Il est tiré de Porphyre ; & Eusebe ne manque jamais à se prévaloir autant qu'il peut du témoignage de cet ennemi.

« Je t'apprendrai la vérité sur les Oracles & de Delphes & de Claros , *disoit Apollon à son prêtre.* Autrefois , il sortit du sein de la terre une infinité d'Oracles , & des fontaines & des exhalaisons qui inspiroient des fureurs divines ; mais la terre , par les changemens continuels que le tems amene , a repris & fait rentrer en elle-même & fontaines , & exhalaisons , & Oracles. Il ne reste plus que les eaux de Micale dans les campagnes de Didime , & celles de Claros , & l'Oracle du Parnasse. » Sur cela , Eusebe conclut en général que tous les Oracles avoient cessé.

Il est certain qu'il y en a du moins trois d'exceptés , selon cet Oracle qu'il rapporte lui-même ; mais il ne songe qu'à ce commencement qui lui est favorable , & ne s'inquiete point du reste.

Mais cet Oracle de Porphire nous dit-il quand tous ces autres Oracles avoient cessé ? Point du tout. Eusebe veut l'entendre du tems de la venue de Jésus-Christ, son zele est louable ; mais sa maniere de raisonner ne l'est pas tout-à-fait.

Et quand même l'Oracle de Porphire
parleroit

parleroit du tems de Jésus-Christ, il s'enfuivroit qu'alors plusieurs Oracles cesseroient ; mais qu'il en resta pourtant encore quelques-uns.

Eusebe a peut-être cru que cette exception n'étoit rien , & qu'il suffisoit que le plus grand nombre d'Oracles eût cessé ; mais cela ne va pas ainsi. Si les Oracles ont été rendus par des démons , que la naissance de Jésus-Christ ait condamnés au silence , nul démon n'a été privilégié. Qu'il soit resté un seul Oracle après Jésus-Christ , il ne m'en faut pas davantage ; ce n'est point sa naissance qui a fait taire les Oracles. C'est ici un de ces cas où la moindre exception ruine la proposition générale.

Mais peut-être les démons , à la naissance de Jésus-Christ , ont cessé de rendre des Oracles , & les Oracles n'ont pas laissé de continuer , parce que les prêtres les ont contrefaits.

Cette supposition seroit sans aucun fondement. Je prouverai que les Oracles ont duré quatre cents ans après Jésus-Christ ; on n'a remarqué aucune diffé-

N

rence entre ces Oracles qui ont suivi la naissance de Jésus-Christ , & ceux qui l'avoient précédée. Si les prêtres ont si bien fourbé pendant quatre cents ans , pourquoi ne l'ont-ils pas toujours fait ? Un des auteurs payens , qui a le plus servi à faire croire que les Oracles avoient cessé à la venue de Jésus - Christ , c'est Plutarque. Il vivoit quelque cent ans après Jésus-Christ , & il a fait un dialogue sur les Oracles qui avoient cessé. Bien des gens , sur ce titre seul , ont formé leur opinion , & pris leur parti. Cependant Plutarque excepte positivement l'Oracle de Lébadie , c'est à-dire , de Trophonius , & celui de Delphes , où il dit qu'il falloit anciennement deux prêtresses , bien souvent trois ; mais qu'alors c'étoit assez d'une. Du reste , il avoue que les Oracles étoient taris dans la Béotie , qui en avoit été autrefois une source très-féconde.

Tout cela prouve la cessation de quelques Oracles , & la diminution de quelques autres ; mais non pas la cessation entière de tous les Oracles ; ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour le système commun.

Encore l'Oracle de Delphes n'étoit-il pas si fort déchu du tems de Plutarque ; car lui-même , dans un autre traité , nous dit que le temple de Delphes étoit plus magnifique qu'on ne l'avoit jamais vu , qu'on en avoit relevé d'anciens bâtimens que le tems commençoit à ruiner , & qu'on y en avoit ajouté d'autres tout modernes ; que même on voyoit une petite ville , qui s'étant formée peu-à peu auprès de Delphes , en tiroit sa nourriture , comme un petit arbre qui pousse au pied d'un grand , & que cette petite ville étoit parvenue à être plus considérable qu'elle n'avoit été depuis mille ans. Mais , dans ce dialogue même des Oracles qui ont cessé , Démétrius , Cilicien , l'un des interlocuteurs , dit qu'avant qu'il commençât ses voyages , les Oracles d'Amphilocus & de Mopsus , en son pays , étoient aussi florissans que jamais ; que véritablement , depuis qu'il en étoit parti , il ne savoit pas ce qui leur pouvoit être arrivé.

Voilà ce qu'on trouve dans ce traité de Plutarque , auquel je ne fais combien de gens savans vous renvoient , pour vous

N ij

prouver que les Oracles ont cessé à la venue de Jésus-Christ.

Ici mon auteur prétend qu'on est tombé aussi dans une méprise grossière, sur un passage du second livre de la divination. Cicéron se moque d'un Oracle, qu'on disoit qu'Apollon avoit rendu en latin à Pyrrhus, qui le consultoit sur la guerre qu'il alloit faire aux Romains. Cet Oracle est équivoque ; de sorte qu'on ne sait s'il veut dire que Pyrrhus vaincra les Romains, ou que les Romains vaincront Pyrrhus. L'équivoque est attachée à la construction de la phrase latine, & nous ne la saurions rendre en françois. Voici les propres termes de Cicéron sur cet Oracle.

« Premièrement, *dit-il*, Apollon n'a jamais parlé latin. Secondement, les Grecs ne connoissent point cet Oracle. Troisièmement, Apollon, du tems de Pyrrhus, avoit déjà cessé de faire des vers. Enfin, quoique les Eacides, de la famille desquels étoit Pyrrhus, ne fussent pas gens d'un esprit bien fin, ni bien pénétrant, cependant l'équivoque de l'Oracle étoit si manifeste, que Pyrrhus eût dû s'en

appercevoir..... Mais ce qui est le principal , pourquoi y a-t-il déjà long-tems qu'il ne se rend plus d'Oracles à Delphes de cette sorte , ce qui fait qu'il n'y a présentement rien de plus méprisé ? »

C'est sur ces dernières paroles que l'on s'est fondé , pour dire que du tems de Cicéron il ne se rendoit plus d'Oracles à Delphes.

Mon auteur dit qu'on se trompe , & que ces mots , *pourquoi ne se rend-il plus d'Oracles de cette sorte* , marquent bien que Cicéron ne parle que des Oracles en vers , puisqu'il étoit alors question d'un Oracle renfermé en un vers.

Je ne fais s'il faut être tout-à-fait de son avis ; car voici comme Cicéron continue immédiatement. « Ici quand on presse les défenseurs des Oracles , ils répondent que cette vertu , qui étoit dans l'exhalaison de la terre , & qui inspiroit la Pythie , s'est évaporée avec le tems. Vous diriez qu'ils parlent de quelque vin qui a perdu sa force. Quel tems peut consumer ou épuiser une vertu toute divine ? Or , qu'y a-t-il de plus divin qu'une exhalaison de la terre

N iij

qui fait un tel effet sur l'ame , qu'elle lui donne , & la connoissance de l'avenir , & le moyen de s'en expliquer en vers ? »

Il me semble que Cicéron entend que la vertu toute entiere avoit cessé , & il eût bien vu qu'il en eût toujours dû demeurer une bonne partie , quand il ne se fût plus rendu à Delphes que des Oracles en prose. N'est-ce donc rien qu'une prophétie , à moins qu'elle ne soit en vers ?

Je ne crois pas qu'on ait eu tant de tort de prendre ce passage pour une preuve de la cessation entiere de l'Oracle de Delphes ; mais on a eu tort de prétendre en tirer avantage pour attribuer cette cessation à la naissance de Jésus-Christ. L'Oracle a cessé trop tôt , puisque selon ce passage il avoit cessé long-tems avant Cicéron.

Mais il n'est pas vrai que la chose soit comme Cicéron paroît l'avoir entendue en cet endroit. Lui-même , au premier livre de la Divination , fait parler en ces termes Quintus son frere , qui soutient les Oracles. « Je m'arrête sur ce point. Jamais l'Oracle de Delphes n'eût été si célèbre , & jamais il n'eût reçu tant d'offran-

des des peuples & des rois , si de tout tems on n'eût reconnu la vérité de ses prédictions. Il n'est pas si célèbre présentement. Comme il l'est moins , parce que ses prédictions sont moins vraies , jamais , si elles n'eussent été extrêmement vraies , il n'eût été célèbre au point qu'il l'a été. »

Mais ce qui est encore plus fort , Cicéron même , à ce que dit Plutarque dans sa vie , avoit dans sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes , sur la conduite qu'il devoit tenir dans le monde , & il lui avoit été répondu qu'il suivît son génie , plutôt que de se régler sur les opinions vulgaires. S'il n'est pas vrai que Cicéron ait consulté l'Oracle de Delphes , il faut du moins que du tems de Cicéron on le consultât encore.

C H A P I T R E II.

Pourquoi les Auteurs anciens se contredisent souvent sur le tems de la cessation des Oracles.

D'OU vient donc , dira-t-on , que Lucain , au cinquieme livre de la Pharsale , parle en ces termes de l'Oracle de Delphes ? « L'Oracle de Delphes qui a gardé le silence , depuis que les grands ont redouté l'avenir , & ont défendu aux dieux de parler , est la plus considérable de toutes les faveurs du ciel que notre siecle a perdues. (Et peu après) Appius , qui vouloit savoir quelle seroit la destinée de l'Italie , eut la hardiesse d'aller interroger cette caverne depuis si long-tems muette , & d'aller remuer ce trépied oisif depuis si long-tems. »

D'où vient que Juvenal dit en un endroit , *puisque l'Oracle ne parle plus à Delphes ?*

D'où vient enfin que parmi les auteurs d'un même tems , on en trouve qui disent

que l'Oracle de Delphes ne parle plus ; d'autres qui disent qu'il parle encore ? & d'où vient que quelquefois un même auteur se contredit sur ce chapitre ?

C'est qu'assurément les Oracles n'étoient plus dans leur ancienne vogue , & qu'aussi ils n'étoient pas encore tout-à-fait ruinés. Ainsi , par rapport à ce qu'ils avoient été autrefois , ils n'étoient plus rien ; & en effet , ils ne laissoient pourtant pas d'être encore quelque chose.

Il y a plus. Il arrivoit qu'un Oracle étoit ruiné pour un tems , & qu'ensuite il se relevoit ; car les Oracles étoient sujets à diverses aventures. Il ne les faut pas croire anéantis , du moment qu'on les voit muets ; ils pourront reprendre la parole.

Plutarque dit' qu'anciennement un dragon , qui s'étoit venu loger sur le Parnasse , avoit fait déserrer l'Oracle de Delphes ; qu'on croyoit communément que c'étoit la solitude qui y avoit fait venir le dragon ; mais qu'il y avoit plus d'apparence que le dragon y avoit causé la solitude ; que depuis , la Grece s'étoit remplie de villes , &c.

Vous voyez que Plutarque vous parle d'un tems assez éloigné. Ainsi l'Oracle , depuis sa naissance , avoit déjà été abandonné une fois , ensuite il est sûr qu'il s'étoit merveilleusement bien rétabli.

Après cela le temple de Delphes essuya diverses fortunes. Il fut pillé par un brigand descendu de Phlégius , par l'armée de Xerxès , par les Phocéens , par Pyrrhus , par Néron , enfin par les chrétiens sous Constantin. Tout cela ne faisoit pas de bien à l'Oracle ; les prêtres étoient ou massacrés , ou dispersés ; on abandonnoit le lieu , les ustensiles sacrés étoient perdus ; il falloit des soins , des frais & du tems pour remettre l'Oracle sur pied.

Il se peut donc faire que Cicéron ait pendant sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes ; que pendant la guerre de César & de Pompée , & dans ce désordre général de l'univers , l'Oracle ait été muet , comme le veut Lucain ; qu'enfin , après la fin de cette guerre , lorsque Cicéron écrivoit ses livres de philosophie , il commençât à se rétablir assez pour donner lieu

à Quintus de dire qu'il étoit encore au monde , & assez peu pour donner lieu à Cicéron de supposer qu'il n'y étoit plus.

Quand Dorimaque , au rapport de Polibe , brûla les portiques du temple de Dodone , renversa de fond en comble le lieu sacré de l'Oracle , pillâ ou ruina toutes les offrandes , un auteur de ce tems-là auroit bien pu dire que l'Oracle de Dodone ne parloit plus. Cela n'empêcheroit pas que dans le siècle suivant on ne trouvât un autre auteur qui en rapporteroit quelque réponse.

CHAPITRE III.

*Histoire de la durée de l'Oracle
de Delphes & de quelques autres
Oracles.*

NOUS ne saurions mieux prouver que vers le tems de la naissance de Jésus-Christ, où l'on parle tant du silence de l'Oracle de Delphes, il n'avoit pas cessé tout-à fait, mais étoit seulement interrompu, qu'en rapportant toutes les occasions différentes, où l'on trouve depuis ce tems-là qu'il a parlé.

Suétone, dans la vie de Néron, dit que l'Oracle de Delphes l'avertit qu'il se donât de garde des soixante-treize ans; que Néron crut qu'il ne devoit mourir qu'à cet âge-là, & ne songea point au vieux Galba, qui, étant âgé de soixante-treize ans, lui ôta l'empire. Cela le persuada si bien de son bonheur, qu'ayant perdu par un naufrage des choses d'un très-grand prix, il se vanta que les poissons les lui rapporteroient.

II

Il falloit qu'il eût reçu du même Oracle de Delphes quelque réponse qui lui parût moins agréable , ou qu'il ne se contentât plus d'être destiné à vivre soixante-treize ans (1) , lorsqu'il ôta aux prêtres de Delphes les champs de Cyrthe pour les donner à des soldats ; qu'il enleva du temple plus de cinq cents statues soit d'hommes , soit de Dieux , toutes de bronze , & que pour profaner , ou pour abolir à jamais l'Oracle , il fit égorger des hommes à l'ouverture de la caverne sacrée d'où sortoit l'esprit divin.

Que l'Oracle , après une telle aventure , ait été muet jusqu'au tems de Domitien , en sorte que Juvenal ait pu dire alors que Delphes ne parloit plus , cela n'est pas merveilleux.

Cependant il ne faut pas qu'il ait été tout-à-fait muet depuis Néron jusqu'à Domitien , car voici comme parle Philostrate dans la vie d'Appollonius de Tyane , qui a vu Domitien. « Appollonius visita tous les Oracles de la Grece , & celui de Do-

(1) Dion Cassius , Pausanias.

done , & celui de Delphes , & celui d'Amphiaras , &c. » Ailleurs il parle encore ainsi. « Vous pouvez voir l'Apollon de Delphes , illustre par les Oracles qu'il rend au milieu de la Grece. Il répond à ceux qui le consultent , comme vous le savez vous-même , en peu de paroles , & sans accompagner sa réponse de prodiges , quoiqu'il lui fût fort aisé de faire trembler le Parnasse , d'arrêter la course du Céphise , & de changer les eaux de Castalie en vin. Il vous dit simplement la vérité , & ne s'amuse point à faire une montre inutile de son pouvoir. » Il est assez plaisant que Philostrate prétende faire valoir son Apollon , parce qu'il n'étoit pas grand faiseur de miracles. Il pourroit y avoir en cet endroit-là quelque venin contre les chrétiens.

Nous avons vu comment du tems de Plutarque , qui vivoit sous Trajan , cet Oracle étoit encore sur pied , quoique réduit à une seule prêtresse , après en avoir eu deux ou trois. Sous Adrien , Dion Chrysostôme dit qu'il consulta l'Oracle de Delphes , & il en rapporte une réponse qui lui parut assez embarrassée , & qui l'est effectivement.

Sous les Antonins , Lucien dit qu'un prêtre de Tyane alla demander à ce faux prophete Alexandre , si les Oracles qui se rendoient alors à Didyme , à Claros , & à Delphes , étoient véritablement des réponses d'Apollon , ou des impostures. Alexandre eut des égards pour ces Oracles qui étoient de la nature du sien , & répondit au prêtre qu'il n'étoit pas permis de savoir cela. Mais quand cet habile prêtre demanda ce qu'il seroit après sa mort , on lui répondit hardiment : *Tu seras chameau , puis cheval , puis philosophe , puis prophete aussi grand qu'Alexandre.*

Après les Antonins , trois empereurs se disputèrent l'empire , Severus Septimus , Pescennius Niger , Clodius Albinus. *On consulta Delphes* , dit Spartien , *pour savoir lequel des trois la république devoit souhaiter ; & l'Oracle répondit en un vers , le Noir est le meilleur , l'Africain est bon , le Blanc est le pire.* Par le Noir , on entendoit Pescennius Niger ; par l'Africain , Sévere qui étoit d'Afrique ; & par le Blanc , Clodius Albinus. On demanda ensuite qui demeureroit le maître de l'empire , & il fut répondu :

O ij

On versera le sang du Blanc & du Noir ; l'Africain gouvernera le monde. On demanda encore combien de tems il gouverneroit, & il fut répondu : Il montera sur la mer d'Italie avec vingt vaisseaux , si cependant un vaisseau peut traverser la mer ; par où l'on entendit que Sévere régneroit vingt ans. Il est vrai que l'Oracle se réservoir une restriction obscure pour se pouvoir sauver en cas de besoin ; mais enfin dans le tems que Delphes étoit le plus florissant , il ne s'y rendoit pas de meilleurs Oracles que ceux-là.

On trouve cependant que Clément Alexandrin, dans son exhortation aux Gentils , qu'il a composée , ou sous Sévere , ou à-peu-près en ce tems-là , dit nettement que la fontaine de Castalie qui appartenoit à l'Oracle de Delphes , & celle de Colophon , & toutes les autres fontaines prophétiques avoient enfin , quoique tard , perdu leurs vertus fabuleuses.

Peut-être en ce tems là ces Oracles tomberent - ils dans un de ces silences auxquels ils étoient devenus sujets par intervalles ; peut être , parce qu'ils n'étoient

plus guere en vogue , Clément Alexandrin aimoit-il autant dire qu'ils ne subsistoient plus du tout.

Il est toujours certain que sous Constantin , pere de Constantin , & pendant la jeunesse de Constantin , Delphes n'étoit pas encore ruiné , puisqu'Eusebe fait dire à Constantin dans sa vie , que le bruit couroit alors qu'Apollon avoit rendu un Oracle , non par la bouche d'une prêtresse , mais du fond de son obscure caverne , par lequel il disoit que les hommes justes qui étoient en terre , étoient cause qu'il ne pouvoit plus dire vrai. Voilà un plaisant aveu. De plus , il falloit que l'Oracle de Delphes fût alors bien misérable , puisqu'on en avoit retranché la dépense d'une prêtresse.

Il reçut un terrible coup sous Constantin qui commanda ou qui permit que l'on pillât Delphes. « Alors , dit Eusebe dans la vie de Constantin , on produisit aux yeux du peuple dans les places de Constantinople , ces statues dont l'erreur des hommes avoit fait si long-tems des objets de vénération & de culte. Ici l'Apollon Pythien , là

O iij

le Sminthien , les trépieds dans le cirque , & les Muses Héliconides dans le palais , furent exposés aux railleries de tout le monde. »

L'Oracle de Delphes se releva pourtant encore une fois. L'empereur Julien (1) l'envoya consulter sur l'expédition qu'il méditoit contre les Perses. Si l'Oracle de Delphes a été plus loin , du moins nous ne pouvons pas pousser plus loin son histoire. Il n'en est plus parlé dans les livres ; mais en effet , il y a bien de l'apparence que c'est là le tems où il cessa , & que ses dernières paroles s'adresserent à l'empereur Julien , qui étoit si zélé pour le paganisme. Je ne fais pas trop bien comment de grands hommes ont pu mettre Auguste en la place de Julien , & avancer hardiment que l'Oracle de Delphes avoit fini par la réponse qu'il avoit rendue à Auguste sur l'enfant Hébreu.

Quelques auteurs (2) modernes qui ont trouvé cet Oracle digne d'une fin éclatante , lui en ont fait une. Ils ont lu dans

(1) Théodoret.

(2) Mélancton, Peuceet, Boissard, Hospinon.

Sozomene & dans Théodoret , que sous Julien, le feu avoit pris au temple d'Apollon, qui étoit dans un fauxbourg d'Antioche, appelé Daphné, sans qu'on eût pu découvrir l'auteur ou la cause de cet incendie, que les payens en accusoient les chrétiens, & que les chrétiens l'attribuoient à un foudre lancé de la main de Dieu. A la vérité Théodoret dit que le tonnerre étoit tombé sur ce temple, mais Sozomene n'en parle point. Ces modernes se sont avisés de transporter cet événement au temple de Delphes qui étoit fort éloigné de là, & de dire que, par une juste vengeance de Dieu, les foudres l'avoient renversé au milieu d'un grand tremblement de terre. Ce tremblement de terre, dont ni Sozomene, ni Théodoret ne parlent dans l'incendie même de Daphné, a été mis là pour tenir compagnie aux foudres, & pour honorer l'aventure.

Ce seroit une chose ennuyeuse de faire l'histoire de la durée de tous les autres Oracles, depuis la naissance de Jésus-Christ; il suffira de marquer en quels tems on trouve que quelques-uns des principaux

ont parlé pour la dernière fois , & souvenez-vous toujours que ce n'est pas à dire qu'ils aient effectivement parlé pour la dernière fois , dans la dernière occasion où les auteurs nous apprennent qu'ils aient parlé.

Dion , qui ne finit son histoire qu'à la huitième année d'Alexandre Sévère , c'est-à-dire , l'an 230 de Jésus-Christ , dit que de son temps Amphilocheus rendoit encore des Oracles en songe. Il nous apprend aussi qu'il y avoit dans la ville d'Apollonie un Oracle , où l'avenir se déclaroit par la manière dont le feu prenoit à l'encens qu'on jetoit sur un autel. Il n'étoit permis de faire à cet Oracle des questions ni de mort ni de mariage. Ces restrictions bizarres étoient quelquefois fondées sur l'histoire particulière du Dieu qui avoit eu sujet pendant sa vie de prendre de certaines choses en aversion ; je crois aussi qu'elles pouvoient venir quelquefois du mauvais succès qu'avoient eu les réponses de l'Oracle sur de certaines matières.

(1) Sous Aurélien , vers l'an de Jésus-

(1) Zozyme.

Christ 172 , les Palmyréniens révoltés consulterent un Oracle d'Apollon Sarpédonien en Cilicie. Ils consulterent encore celui de Vénus Aphacite , dont la forme étoit assez singuliere , pour mériter d'être rapportée ici. Aphaca est un lieu entre Héliopolis & Biblos. Auprès du temple de Vénus est un lac semblable à une citerne. A de certaines assemblées que l'on y fait dans des tems réglés , on voit dans ces lieux là un feu en forme de globe ou de lampe , & ce feu , dit Zozyme , s'est vu jusqu'à notre tems , c'est-à-dire , jusques vers l'an de Jésus-Christ 400. On jette dans le lac des présens pour la déesse , il n'importe de quelle espece ils soient. Si elle les reçoit , ils vont au fond ; si elle ne les reçoit pas, ils surnagent, fût-ce de l'argent ou de l'or. L'année qui précéda la ruine des Palmyréniens , leurs présens allerent au fond ; mais l'année suivante tout surnagea.

(1) Licinius , ayant dessein de recommencer la guerre contre Constantin , consulta l'Oracle d'Apollon de Didyme , & en

(1) Sozomene.

eut pour réponse deux vers d'Homere ; dont le sens est : *Malheureux vieillard , ce n'est point à toi à combattre contre les jeunes gens ; tu n'as point de forces , & ton âge t'accable.*

(1) Un Dieu assez inconnu , nommé Befa , rendoit encore des Oracles sur des billets à Abide , dans l'extrémité de la Thébaïde , sous l'empire de Constantius ; car on envoya à cet empereur des billets qui avoient été laissés dans le temple de Befa , sur lesquels il commença à faire des informations très-rigoureuses , & jeta dans les prisons , ou envoya en exil , ou fit tourmenter cruellement un assez grand nombre de personnes. C'est que par ces billets on consultoit le Dieu sur la destinée de l'empire , ou sur la durée que devoit avoir le regne de Constantius , ou même sur le succès de quelque dessein que l'on formoit contre lui.

Enfin Macrobe , qui vivoit sous Arcadius & Honorius , fils de Théodose , parle du Dieu d'Héliopolis de Syrie , & de son

(1) Ammian Marcellin.

Oracle , & des fortunes d'Antium , en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistoit encore de son tems.

Remarquez qu'il n'importe pour notre dessein que toutes ces histoires soient vraies , ni que ces Oracles aient effectivement rendu les réponses qu'on leur attribue. On n'a pu attribuer de fausses réponses qu'à des Oracles , que l'on savoit qui subsistoient encore effectivement , & les histoires que tant d'auteurs en ont débitées prouvent du moins que l'on ne croyoit pas qu'ils eussent cessé.

C H A P I T R E I V.

Cessation générale des Oracles avec celle du Paganisme.

EN général les Oracles n'ont cessé qu'avec le paganisme , & le paganisme ne cessa pas à la venue de Jésus-Christ.

Constantin abattit peu de temples , encore n'osa-t-il les abattre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettoient. C'est ainsi qu'il fit renverser celui de Vénus (1) Aphacite , & celui d'Esculape , qui étoit à (2) Egès en Cilicie , tous deux temples à Oracles. Mais il défendit (3) que l'on sacrifât aux Dieux , & commença à rendre par cet édit les temples inutiles.

On trouve des édits de Constantius & de Julien , alors Césars , par lesquels toute divination est défendue sur peine de la vie , non-seulement celle des astrologues

(1) Zozyne.

(2) Eusebe , vic de Const.

(3) Théodoret.

& des interprètes de songes & des magiciens , mais aussi celle des augures & des aruspices , ce qui donnoit une grande atteinte à la religion des Romains. Il est vrai que les empereurs avoient un intérêt particulier à défendre toutes les divinations , parce qu'on ne faisoit autre chose que s'enquérir de leur destinée , & principalement des successeurs qu'ils devoient avoir ; & tel se révoltoit , & prétendoit à l'empire , pour avoir été flatté par un devin.

Nous avons vu qu'il restoit encore beaucoup d'Oracles , lorsque Julien se vit empereur ; mais de ceux qui étoient ruinés , il s'appliqua à en rétablir le plus qu'il put. Celui du fauxbourg de Daphné, par exemple , avoit été détruit par Adrien , qui (1) pendant qu'il étoit encore particulier , ayant trempé une feuille dans la fontaine Castalienné (car il y en avoit une de ce nom à Daphné aussi-bien qu'à Delphes) avoit trouvé sur cette feuille , en la retirant de l'eau, l'histoire de ce qui lui devoit arri-

(1) Sozomène.

ver , & des avis de songer à l'empire. Il craignoit , quand il fut empereur , que cet Oracle ne donnât le même conseil à quelque autre , & il fit jeter dans la fontaine sacrée une grande quantité de pierres , dont on la boucha. Il y avoit beaucoup d'ingratitude dans ce procédé ; mais Julien (1) r'ouvrit la fontaine ; il fit ôter d'alentour les corps qui y étoient enterrés , & purifia le lieu de la même manière , dont les Athéniens avoient autrefois purifié l'île de Delos.

Julien fit plus. Il voulut être prophète de l'Oracle de Didyme. C'étoit le moyen de remettre en honneur la prophétie , qui n'étoit plus guere estimée. Il étoit souverain pontife , puisqu'il étoit empereur ; mais les empereurs n'avoient pas coutume de faire grand usage de cette dignité sacerdotale. Pour lui , il prit la chose bien plus sérieusement ; & nous voyons dans une de ses lettres , qui sont venues jusqu'à nous , qu'en qualité de souverain pontife , il défend à un prêtre payen de faire pendant

(1) Ammian Marcellin.

trois mois aucune fonction de prêtre. La lettre qu'il écrivit à Arface , pontife de la Galatie , nous apprend de quelle maniere il se prenoit à faire refleurir le paganisme. Il se félicite d'abord des grands effets que son zele a produits en fort peu de tems. Il juge que le meilleur secret pour rétablir le paganisme , est d'y transporter les vertus du christianisme , la charité pour les étrangers , le soin d'enterrer les morts , & la sainteté de vie que les chrétiens , dit-il , feignent si bien. Il veut que ce pontife , par raison , ou par menaces , oblige les prêtres de Galatie à vivre régulièrement , à s'abstenir des spectacles & des cabarets , à quitter tous les emplois bas ou infâmes , à s'adonner uniquement avec toute leur famille au culte des Dieux , & à avoir l'œil sur les Galiléens , pour réprimer leurs impiétés & leurs profanations. Il remarque qu'il est honteux que les Juifs & les Galiléens nourrissent non-seulement leurs pauvres , mais ceux des payens ; & que les payens abandonnent les leurs , & ne se souviennent plus que l'hospitalité & la libéralité sont des vertus qui leur sont propres ,

P ij

puisque Homere fait ainsi parler Eumée :
 « Mon hôte , quand il me viendrait quel-
 qu'un moins considérable que toi , il ne
 me seroit pas permis de ne le point rece-
 voir. Tous viennent de la part de Jupiter ,
 & étrangers & pauvres. Je donne peu ,
 mais je donne avec joie. » Enfin , il dit
 quelles distributions il a ordonné que l'on
 fasse tous les ans aux pauvres de la Galatie ,
 & il commande à ce pontife de faire bâtir
 dans chaque ville plusieurs hôpitaux , où
 soient reçus non - seulement les payens ,
 mais aussi les autres. Il ne veut point que
 le pontife aille souvent voir les gouverneurs
 chez eux , mais seulement qu'il leur écri-
 ve ; ni que les prêtres aillent au-devant
 d'eux , quand ils entrent dans les villes ,
 mais seulement quand ils viennent aux
 temples ; encore ne veut-il pas qu'on les
 aille recevoir plus loin que le vestibule. Il
 défend à ces gouverneurs dans cette occa-
 sion de faire marcher devant eux des sol-
 dats , parce qu'alors ils ne sont que des
 personnes privées ; mais il permet aux sol-
 dats de les suivre , s'ils veulent.

Avec ces soins , & cette imitation du

christianisme , Julien , s'il eût vécu , eût apparemment retardé la ruine de sa religion ; mais Dieu ne lui laissa pas achever deux années de regne.

Jovien , qui lui succéda , commençoit à se porter avec zele à la destruction du paganisme ; mais en sept mois qu'il regna , il ne put pas faire de grands progrès.

Valens , qui eut l'empire d'Orient , permit à chacun d'adorer tels dieux qu'il voudroit , & prit plus à cœur de soutenir l'arianisme que le christianisme même (1). Aussi , pendant son regne , on immoloit publiquement , & on faisoit publiquement des repas de victimes immolées. Ceux qui étoient initiés aux mysteres de Bacchus , les célébroient sans crainte ; ils couroient avec des boucliers , déchiroient des chiens , & faisoient toutes les extravagances que cette dévotion demandoit.

Valentinien , son frere , qui eut l'Occident , fut plus zélé pour la gloire du christianisme ; cependant sa conduite ne fut pas aussi ferme qu'elle eût dû être.

(1) Cedrenus.

Il avoit fait une loi , par laquelle il défendoit toutes les cérémonies nocturnes. Prétextatus , proconsul de la Grece , lui représenta qu'en ôtant aux Grecs ces cérémonies , auxquelles ils étoient très-attachés , on leur rendoit la vie tout-à-fait désagréable. Valentinien se laissa toucher , & consentit que , sans avoir d'égard à sa loi , on pratiquât les anciennes coutumes. Il est vrai que c'est Zozyme , un payen , de qui nous tenons cette histoire ; on peut dire qu'il l'a supposée pour donner à croire que les empereurs considéroient encore les payens. On peut répondre aussi que Zozyme , dans l'état où étoient les affaires de sa religion , devoit être plutôt d'humeur à se plaindre du mal qu'on ne lui faisoit pas , qu'à se louer d'une grace qu'on ne lui auroit pas faite.

Ce qui est constant , c'est que l'on a des inscriptions & de Rome & d'autres villes d'Italie , par lesquelles il paroît que , sous l'empire de Valentinien , des personnes de grande considération firent les sacrifices , nommés Taurobolia & Criobolia , c'est-à-dire , aspersions de sang de taureau ,

ou de sang de bélier. Il semble même, par la quantité des inscriptions, que cette cérémonie ait été principalement à la mode du tems de Valentinien, & des deux autres empereurs du même nom.

Comme elle est une des plus bizarres & des plus singulieres du paganisme, je crois qu'on ne fera pas fâché de la connoître. Prudence, qui pouvoit l'avoir vue, nous la décrit assez au long.

On creusoit une fosse assez profonde, où celui pour qui se devoit faire la cérémonie, descendoit avec des bandelettes sacrées à la tête, avec une couronne, enfin, avec tout un équipage mystérieux. On mettoit sur la fosse un couvercle de bois, percé de quantité de trous; on amenoit sur ce couvercle un taureau couronné de fleurs, & ayant les cornes & le front orné de petites lames d'or. On l'égorgeoit avec un couteau sacré; son sang couloit par ces trous dans la fosse, & celui qui y étoit, le recevoit avec beaucoup de respect; il y présentoit son front, ses joues, ses bras, ses épaules, enfin toutes les parties de son corps, &

tâchoit à n'en laisser pas tomber une goutte ailleurs que sur lui. Ensuite il sortoit de-là hideux à voir , tout souillé de ce sang , ses cheveux , sa barbe , ses habits tout dégouttans ; mais aussi il étoit purgé de tous ses crimes , & régénéré pour l'éternité ; car il paroît positivement par les inscriptions , que ce sacrifice étoit , pour ceux qui le recevoient , une régénération mystique & éternelle.

Il falloit le renouveler tous les vingt ans ; autrement , il perdoit cette force qui s'étendoit dans tous les siècles à venir.

Les femmes recevoient cette régénération aussi-bien que les hommes. On y associoit qui l'on vouloit ; & , ce qui est encore plus remarquable , des villes entières la recevoient par députés.

Quelquefois on faisoit ce sacrifice pour le salut des empereurs. Des provinces faisoient leur cour d'envoyer un homme se barbouiller , en leur nom , de sang de taureau , pour obtenir à l'empereur une longue & heureuse vie. Tout cela est clair par les inscriptions.

Nous voici enfin sous Théodose & ses fils , à la ruine entière du paganisme.

Théodose commença par l'Égypte , où il fit fermer tous les temples ; ensuite il alla jusqu'à faire abattre celui de Sérapis , le plus fameux de toute l'Égypte.

Selon Strabon , il n'y avoit rien de plus gai dans toute la religion payenne , que les pèlerinages qui se faisoient à Sérapis. Vers le tems de certaines fêtes , dit il , on ne sauroit croire la multitude de gens qui descendent sur un canal d'Alexandrie à Canope où est ce temple. Jour & nuit ce ne sont que bateaux pleins d'hommes & de femmes , qui chantent & qui dansent avec toute la liberté imaginable. A Canope , il y a sur le canal une infinité d'hôtelleries , qui servent à retirer ces voyageurs , & à favoriser leurs divertissemens.

Aussi le sophiste Eunapius , payen , paroît avoir grand regret au temple de Serapis , & nous en décrit la fin malheureuse avec assez de bile. Il dit que des gens , qui n'avoient jamais entendu parler de la guerre , se trouverent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce temple ,

& principalement contre les riches offrandes dont il étoit plein ; que , dans ces lieux saints , on y plaça des moines , gens infâmes & inutiles , qui , pourvu qu'ils eussent un habit noir & mal-propre , prenoient une autorité tyrannique sur l'esprit des peuples ; & que ces moines , au lieu des dieux que l'on voyoit par les lumieres de la raison , donnoient à adorer des têtes de brigands , punis pour leurs crimes , qu'on avoit salés afin de les conserver. C'est ainsi que cet impie traite les moines & les reliques ; il falloit que la licence fût encore bien grande du tems qu'on écrivoit de pareilles choses sur la religion des empereurs. Rufin ne manque pas de nous marquer qu'on trouva le temple de Sérapis tout plein de chemins couverts , & de machines disposées pour les fourberies des prêtres. Il nous apprend , entre autres choses , qu'il y avoit à l'orient du temple une petite fenêtre , par où entroit , à certain jour , un rayon du soleil qui alloit donner sur la bouche de Sérapis. Dans le même tems , on apportoit un simulacre du soleil , qui étoit de

fer , & qui , étant attiré par de l'aimant caché dans la voûte , s'élevoit vers Sérapis. Alors on disoit que le soleil saluoit ce dieu ; mais quand le simulacre de fer retomboit , & que le rayon se retiroit de dessus la bouche de Sérapis , le soleil lui avoit assez fait sa cour , & il alloit à ses affaires.

Après que Théodose eut défait le rebelle Eugene , il alla à Rome , où tout le sénat tenoit encore pour le paganisme. La grande raison des payens étoit que depuis douze cents ans Rome s'étoit fort bien trouvée de ses dieux , & qu'elle en avoit reçu toutes sortes de prospérités. L'empereur harangua le sénat , & l'exhorta à embrasser le christianisme ; mais on lui répondit toujours que , par l'usage & l'expérience , on avoit reconnu le paganisme pour une bonne religion , & que , si on le quittoit pour le christianisme , on ne favoit ce qui en arriveroit. Voilà quelle étoit la théologie du sénat Romain. Quand Théodose vit qu'il ne gagnoit rien sur ces gens-là , il leur déclara que le fisc étoit trop chargé des dépenses qu'il fal-

loit faire pour les sacrifices , & qu'il avoit besoin de cet argent - là pour payer ses troupes. On eut beau lui représenter que les sacrifices n'étoient point légitimes, s'ils ne se faisoient de l'argent public , il n'eut point d'égard à cet inconvénient. Ainsi, les sacrifices & les anciennes cérémonies cessèrent ; & Zozyme ne manque pas de remarquer que , depuis ce tems-là , toutes sortes de malheurs fondirent sur l'empire Romain.

Le même auteur raconte qu'à ce voyage que Théodose fit à Rome , Séréna , femme de Stilicon , voulut entrer dans le temple de la mere des dieux pour lui insulter , & qu'elle ne fit point de difficulté de s'accommoder d'un beau collier que la déesse portoit. Une vieille vestale lui reprocha fort aigrement cette impiété , & la poursuivit jusque hors du temple , avec mille imprécations. Depuis cela , dit Zozyme , la pauvre Séréna eut souvent, soit en dormant , soit en veillant , une vision qui la menaçoit de la mort.

Les derniers efforts du paganisme furent ceux que fit Synmaque , pour obtenir des empereurs

Empereurs Valentinien , Théodose & Arcadius , le rétablissement des privilèges des vestales , & de l'autel de la victoire dans le Capitole ; mais tout le monde fait avec quelle vigueur saint Ambroise s'y opposa.

Il patoit pourtant , par les piéces mêmes de ce fameux procès , que Rome avoit encore l'air extrêmement payen ; car saint Ambroise demande à Symmaque s'il ne fuffit pas aux payens d'avoir les places publiques , les portiques , les bains remplis de leurs simulacres , & s'il faut encore que leur autel de la victoire soit placé dans le Capitole , qui est le lieu de la ville où il vient le plus de chrétiens ; « afin que ces chrétiens , dit-il , reçoivent malgré eux la fumée des sacrifices dans leurs yeux , la musique dans leurs oreilles , les cendres dans leur gosier , & l'encens dans leur nez. »

Mais lors même que Rome étoit assiégée par Alatic , sous Honorius , elle étoit encore pleine d'idoles. Zozyme dit que , comme tout devoit alors conspirer à la perte de cette malheureuse ville ; non-seulement on ôta aux dieux leurs parures ;

Q

mais que l'on fondit quelques-uns de ces dieux, qui étoient d'or ou d'argent, & que de ce nombre fut la vertu ou la force, après quoi aussi elle abandonna entièrement les Romains. Zozyne ne doutoit pas que cette belle pointe ne renfermât la véritable cause de la prise de Rome.

On ne fait si, sur la foi de cet auteur, on peut recevoir l'histoire suivante. Honorius défendit à ceux qui n'étoient pas chrétiens de paroître à la cour avec un baudrier, ni d'avoir aucun commandement. Générid, payen & même barbare, mais très-brave homme, qui commandoit les troupes de Pannonie & de Dalmatie, ne parut plus chez l'empereur, mit bas le baudrier, & ne fit plus aucunes fonctions de sa charge. Honorius lui demandant un jour pourquoi il ne venoit pas au palais en son rang, selon qu'il y étoit obligé; il lui représenta qu'il y avoit une loi qui lui ôtoit le baudrier & le commandement. L'empereur lui dit que cette loi n'étoit pas pour un homme comme lui; mais Générid répondit qu'il ne pouvoit recevoir une distinction qui le séparoit

d'avec tous ceux qui professoient le même culte. En effet, il ne reprit point les fonctions de sa charge, jusqu'à ce que l'empereur, vaincu par la nécessité, eût lui-même rétracté sa loi. Si cette histoire est vraie, on peut juger qu'Honorius ne contribua pas beaucoup à la ruine du paganisme.

Mais enfin tout l'exercice de la religion payenne fut défendu, sous peine de la vie, par une constitution des empereurs Valentinien III, & Martien, l'an 451 de Jésus-Christ. C'étoit-là le dernier coup que l'on pût porter à cette fausse religion. On trouve pourtant que les mêmes empereurs, qui étoient si zélés pour l'avancement du christianisme, ne laissoient pas de conserver quelques restes du paganisme, peut-être assez considérables. Ils prenoient, par exemple, le titre de *Souverains Pontifes*; & cela vouloit dire souverains pontifes des augures, des aruspices, enfin, de tous les colleges des prêtres payens, & chefs de toute l'ancienne idolâtrie Romaine.

Zozyme prétend que le grand Constantin

Q ij

même, & Valentinien & Valens, reçurent volontiers des pontifes payens, & ce titre & l'habit de cette dignité, qu'on leur alloit offrir, selon la coutume, à leur avènement à l'empire; mais que Gratien refusa l'équipage pontifical; & que, quand on le reporta aux pontifes, le premier d'entre eux, dit tout en colere: *Si princeps non vult appellari pontifex, admodum brevi pontifex maximus fiet.* C'est une pointe attachée aux mots latins, & fondée sur ce que Maxime se révoltoit alors contre Gratien pour le dépouiller de l'empire.

Mais un témoignage plus irréprochable sur ce chapitre-là, que celui de Zozyme, c'est celui des inscriptions. On y voit le titre de *Souverain Pontife* donné à des empereurs chrétiens, & même dans le sixième siècle, deux cents ans après que le christianisme étoit monté sur le trône; l'empereur Justin (1), parmi toutes ses autres qualités, prend celle de *Souverain Pontife*, dans une inscription qu'il avoit fait faire pour la ville de Justinopolis en

(1) Grutes.

Istrie , à laquelle il donnoit son nom.

Être un des dieux d'une fausse religion , c'est encore bien pis que d'en être le souverain pontife. Le paganisme avoit érigé les empereurs Romains en dieux ; & pourquoy non ? Il avoit bien érigé la ville de Rome en déesse. Les empereurs Théodose & Arcadius, quoique chrétiens, souffrent que Symmaque , ce grand défenseur du paganisme , les traite de *voire Divinité* ; ce qu'il ne pouvoit dire que dans le sens & selon la coutume des payens ; & nous voyons des inscriptions en l'honneur d'Arcadius & d'Honorius , qui portent : *Un tel , dévoué à leur divinité , & à leur majesté.*

Mais les empereurs chrétiens ne reçoivent pas seulement ces titres ; ils se les donnent eux-mêmes. On ne voit autre chose dans les constitutions de Théodose , de Valentinien , d'Honorius & d'Anastase. Tantôt ils nomment leurs édits des *statuts célestes* , des *Oracles divins* ; tantôt ils disent nettement , *la très-heureuse expédition de notre Divinité* , &c.

On peut dire que ce n'étoit là qu'un

Q iij

style de chancellerie ; mais c'étoit un fort mauvais style , ridicule pendant le paganisme même , & impie dans le christianisme ; & puis, n'est-il pas merveilleux que de pareilles extravagances deviennent des manières de parler familières & communes , dont on ne peut plus se passer ?

La vérité est que la flatterie des sujets pour leurs maîtres , & la foiblesse naturelle des princes pour les louanges , maintinrent l'usage de ces expressions plus longtemps qu'il n'auroit fallu. J'avoue qu'il faut supposer & cette flatterie & cette foiblesse extrêmes , chacune dans son genre ; mais aussi ces deux choses-là n'ont-elles pas de bornes ? On donne sérieusement à un homme le nom de Dieu , cela n'est presque pas concevable , & ce n'est pourtant encore rien. Cet homme le reçoit ; il le reçoit si bien , qu'il s'accoutume lui-même à se le donner , & cependant ce même homme avoit une idée saine de ce que c'est que Dieu. Ajustez-moi tout cela d'une manière qui sauve l'honneur de la nature humaine.

Quant au titre de souverain pontife , il

n'étoit pas si flatteur que la vanité des empereurs chrétiens fût intéressée à se la conserver. Peut-être croyoient - ils qu'il leur serviroit à tenir encore plus que dans le respect ce qui restoit de payens; peut-être n'eussent-ils pas été fâchés de se rendre chefs de la religion chrétienne, à la faveur de l'équivoque : en effet, on voit quelques occasions où ils en usoient assez en maîtres, & quelques-uns ont écrit que les empereurs avoient renoncé à ce titre, par l'égard qu'ils avoient eu pour les papes, qui apparemment en craignoient l'abus.

Il n'est pas si surprenant de voir passer dans le christianisme, pour quelque tems, ces restes du paganisme, que de voir ce qu'il y avoit dans le paganisme de plus extravagant & de plus barbare, & de plus opposé à la raison & à l'intérêt commun des hommes, être le dernier à finir; je veux dire les victimes humaines. Cette religion étoit étrangement bigarrée; elle avoit des choses extrêmement gaies, & d'autres très-funestes. Ici les dames vont dans un temple accorder par dévotion leurs faveurs aux premiers venus, & là par dé-

votion on égorge des hommes sur un autel. Ces détestables sacrifices se trouvent dans toutes les nations. Les Grecs les pratiquoient aussi bien que les Scythes , mais non pas à la vérité aussi fréquemment ; & les Romains , qui, dans un traité de paix , avoient exigé des Carthaginois qu'ils ne sacriferoient plus leurs enfans à Saturne , selon la coutume qu'ils en avoient reçue des Phéniciens leurs ancêtres , les Romains eux-mêmes immoloient tous les ans un homme à Jupiter Latial. Eusebe cite Porphyre , qui le rapporte comme une chose qui étoit encore en usage de son tems. Lactance & Prudence , l'un du commencement , & l'autre de la fin du quatrième siècle , nous en sont garans aussi , chacun pour le tems où il vivoit. Ces cérémonies pleines d'horreur ont duré autant que les Oracles , où il n'y avoit tout au plus que de la sottise & de la crédulité.

C H A P I T R E V,

Que quand le Paganisme n'eût pas dû être aboli , les Oracles eussent pris Fin,

Première raison particulière de leur décadence,

LE paganisme a dû nécessairement envelopper les Oracles dans sa ruine , lorsqu'il a été aboli par le christianisme. De plus , il est certain que le christianisme , avant même qu'il fût encore la religion dominante , fit extrêmement tort aux Oracles , parce que les chrétiens s'étudièrent à en désabuser les peuples , & à en découvrir l'imposture ; mais indépendamment du christianisme , les Oracles ne laissoient pas de déchoir beaucoup par d'autres causes , & à la fin ils eussent entièrement tombé.

On commence à s'appercevoir qu'ils dégénèrent dès qu'ils ne se rendent plus en vers. Plutarque a fait un traité exprès pour

rechercher la raison de ce changement ; & à la maniere des Grecs , il dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire de vrai & de faux.

D'abord , c'est que le Dieu qui agite la Pythie se proportionne à sa capacité , & ne lui fait point faire de vers , si elle n'est pas assez habile pour en pouvoir faire naturellement. La connoissance de l'avenir est d'Apollon ; mais la manière de l'exprimer est de la prêtresse. Ce n'est pas la faute du musicien , s'il ne peut pas se servir d'une lyre comme d'une flûte ; il faut qu'il s'accommode à l'instrument. Si la Pythie donnoit ses Oracles par écrit , dirions - nous qu'ils ne viendroient pas d'Apollon , parce qu'ils ne seroient pas d'une assez belle écriture ? L'ame de la Pythie , lorsqu'elle se vient joindre à Apollon , est comme une jeune fille à marier qui ne fait encore rien , & est bien éloignée de savoir faire des vers.

Mais pourquoi donc les anciennes Pythies parloient - elles toutes en vers ? n'étoient - ce pas alors des ames vierges , qui venoient se joindre à Apollon ? A cela Plutarque

répond , premièrement , que les anciennes Pythies parloient quelquefois en prose ; mais de plus , que tout le monde anciennement étoit né poëte. Dès que ces gens-là , dit-il , avoient un peu bu , ils faisoient des vers ; ils n'avoient pas sitôt vu une jolie femme , que c'étoient des vers sans fin ; ils pouffoient des sons , qui étoient naturellement des chants. Ainsi rien n'étoit plus agréable que leurs festins & leurs galanteries. Maintenant ce génie poétique s'est retiré des hommes ; il y a encore des amours aussi ardens qu'autrefois , & même aussi grands parleurs , mais ce ne sont que des amours en prose. Toute la compagnie de Socrate & de Platon , qui parloit tant d'amour , n'a jamais su faire des vers. Je trouve tout cela trop faux & trop joli pour y répondre sérieusement.

Plutarque rapporte une autre raison qui n'est pas tout-à-fait si fausse. C'est qu'anciennement il ne s'écrivoit rien qu'en vers , ni sur la religion , ni sur la morale , ni sur la physique , ni sur l'astronomie. Orphée & Hésiode que l'on connoît assez pour des poëtes , étoient aussi des philoso-

phes ; & Parménie , Xénophane , Empédocle , Eudoxe , Thalés , que l'on connoît assez pour des philosophes , étoient aussi des poètes. Il est assez surprenant que la prose n'ait fait que succéder aux vers , & qu'on ne se soit pas avisé d'écrire d'abord dans le langage le plus naturel ; mais il y a toutes les apparences du monde , que comme on n'écrivoit alors que pour donner des préceptes , on voulut les mettre dans un discours mesuré , afin de les faire retenir plus aisément. Aussi les loix & la morale étoient-elles en vers. Sur ce pied-là , l'origine de la poésie est bien plus sérieuse que l'on ne croit d'ordinaire , & les muses sont bien sorties de leur première gravité. Qui croiroit que naturellement le code dût être en vers , & les contes de la Fontaine en prose ? Il falloit donc bien , dit Plutarque , que les Oracles fussent autrefois en vers , puisqu'on y mettoit toutes les choses importantes. Apollon voulut bien en cela s'accommoder à la mode. Quand la prose commença d'y être , Apollon parla en prose.

Je crois bien que dans les commence-
mens

mens on rendoit les Oracles en vers , & afin qu'ils fussent plus aisés à retenir , & pour suivre l'usage qui avoit condamné la prose à ne servir qu'aux discours ordinaires.

Mais les vers furent chassés de l'histoire & de la philosophie qu'ils embarrassoient sans nécessité , à peu près sous le regne de Cytus ; Thalés qui vivoit en ce tems-là , fut des derniers philosophes poëtes , & Apollon ne cessa de parler en vers , que peu de tems avant Pyrrhus , comme nous l'apprenons de Cicéron , c'est-à-dire , quelques 230 ans après Cytus. Il paroît par-là qu'on retint les vers à Delphes le plus long-tems qu'on put , parce qu'on avoit reconnu qu'ils convenoient à la dignité des Oracles ; mais qu'enfin on fut obligé de se réduire à la simple prose.

Plutarque se moque quand il dit que les Oracles se rendirent en prose , parce qu'on y demanda plus de clarté , & qu'on se désabusa du galimathias mystérieux des vers. Soit que les dieux mêmes parlassent , soit que ce ne fussent que les prêtres , je voudrois bien savoir si l'on pouvoit obli-

R

ger les uns ou les autres à parler plus clairement.

Il prétend avec plus d'apparence que les vers prophétiques se décriraient par l'usage qu'en faisoient de certains charlatans, que le menu peuple consultoit le plus souvent dans les carrefours. Les prêtres des temples ne voulurent avoir rien de commun avec eux, parce qu'ils étoient des charlatans plus nobles & plus sérieux; ce qui fait une grande différence dans ce métier-là.

Enfin, Plutarque se résout à nous apporter la véritable raison. C'est qu'autrefois on ne venoit consulter Delphes que sur des choses de la dernière importance, sur des guerres, sur des fondations de villes, sur les intérêts des rois & des républiques. Présentement, dit-il, ce sont des particuliers qui viennent demander à l'Oracle s'ils se marieront, s'ils acheteront un esclave, s'ils réussiront dans le trafic; & lorsque des villes y envoient, c'est pour savoir si leurs terres seront fertiles, ou si leurs troupeaux multiplieront. Ces demandes - là ne valent pas la peine

qu'on y réponde en vers , & si le dieu s'amusoit à en faire , il faudroit qu'il ressembât à ces sophistes qui font parade de leur savoir , lorsqu'il n'en est nullement question.

Voilà effectivement ce qui servit le plus à ruiner les Oracles. Les Romains devinrent maîtres de toute la Grece , & des empires fondés par les successeurs d'Alexandre. Dès que les Grecs furent sous la domination des Romains , dont ils n'espérèrent pas de pouvoir sortir , la Grece cessa d'être agitée par les divisions continuelles qui regnoient entre tous ces petits Etats , dont les intérêts étoient si brouillés. Les maîtres communs calmerent tout , & l'esclavage produisit la paix. Il me semble que les Grecs n'ont jamais été si heureux qu'ils le furent alors. Ils vivoient dans une profonde tranquillité , & dans une oisiveté entiere ; ils passoient les journées dans leurs parcs des exercices , à leurs théâtres , dans leurs écoles de philosophie. Ils avoient des jeux , des comédies , des disputes & des harangues : que leur falloit-il de plus selon leur génie ? mais tout cela fournis-

R ij

soit peu de matiere aux Oracles, & l'on n'étoit pas obligé d'importuner souvent Delphes. Il étoit assez naturel que les prêtres ne se donnassent plus la peine de répondre en vers, quand ils virent que leur métier n'étoit plus si bon qu'il l'avoit été.

Si les Romains nuisirent beaucoup aux Oracles par la paix qu'ils établirent dans la Grece, ils leur nuisirent encore plus par le peu d'estime qu'ils en faisoient. Ce n'étoit point là leur folie. Ils ne s'attachoient qu'à leurs livres sibyllins, & à leurs divinations étrusques, c'est-à-dire, aux aruspices & aux augures. Les maximes & les sentimens d'un peuple qui domine, passent aisément dans les autres peuples, & il n'est pas surprenant que les Oracles, étant une invention greque, aient suivi la destinée de la Grece, qu'ils aient été florissans avec elle, & qu'ils aient perdu avec elle leur premier éclat.

Il faut pourtant convenir qu'il y avoit des Oracles dans l'Italie. Tibere, dit Suétone, alla à l'Oracle de Gérion auprès de Padoue; là étoit une certaine fontaine d'Apon, qui, si l'on en veut croire Clau-

dien , rendoit la parole aux muets , & guériffoit toutes fortes de maladies. Suétone dit encore que Tiber vouloit ruiner les Oracles qui étoient proche de Rome ; mais qu'il en fut détourné par le miracle des sorts de Préneste , qui ne se trouverent point dans un coffre bien fermé & bien scellé , où il les avoit fait apporter de Préneste à Rome , & qui se retrouvèrent dans ce même coffre , dès qu'on les eût reportés à Préneste.

A ces sorts de Préneste , & à ceux d'Antium , il y faut ajouter les sorts du temple (1) d'Hercule qui étoit à Tibur.

Pline le jeune décrit ainsi l'Oracle de Clitonne, dieu d'un fleuve d'Ombrie. «Le temple est ancien & fort respecté. Clitonne est là habillé à la Romaine. Les sorts marquent la présence & le pouvoir de la divinité. Il y a à l'entour plusieurs petites chapelles , dont quelques-unes ont des fontaines & des sources ; car Clitonne est comme le pere de plusieurs autres petits fleuves qui viennent se joindre à lui. Il y a

(1) Stacc.

un pont qui fait la séparation de la partie sacrée de ses eaux d'avec la profane. Au-dessus de ce pont on ne peut qu'aller en bateau ; au-dessous il est permis de se baigner. » Je ne crois point connoître d'autre fleuve que celui-là qui rende des Oracles ; ce n'étoit guere leur coutume.

Mais dans Rome même il y avoit des Oracles. Esculape n'en rendoit il pas dans son temple de l'isle du Tibre ? On a trouvé à Rome un morceau d'une table de marbre, où sont en grec les histojres des trois miracles d'Esculape : en voici le plus considérable , traduit mot à mot sur l'inscription. « En ce même tems il rendit un Oracle à un aveugle nommé Caius ; il lui dit qu'il allât au saint autel , qu'il s'y mît à genoux & y adorât , qu'ensuite il allât du côté droit au côté gauche , qu'il mît les cinq doigts sur l'autel , & enfin qu'il portât sa main sur ses yeux. Après tout cela l'aveugle vit , le peuple en fut témoin , & marqua la joie qu'il avoit de voir arriver de si grandes merveilles sous notre empereur Antonin. » Les deux autres guérisons sont moins surprenantes ; ce n'étoit qu'une

pleurésie , & une perte de sang , désespérées l'une & l'autre à la vérité ; mais le dieu avoit ordonné à ses malades des pommes de pin avec du miel , & du vin avec de certaines cendres , qui sont des choses que les incrédules peuvent prendre pour de vrais remèdes.

Ces inscriptions , pour être grecques , n'en ont pas été moins faites à Rome. La forme des lettres , & l'orthographe ne paroissent pas être de la main d'un sculpteur Grec. De plus , quoiqu'il soit vrai que les Romains faisoient leurs inscriptions en latin , ils ne laissoient pas d'en faire quelques-unes en grec , principalement lorsqu'il y avoit pour cela quelque raison particulière. Or , il est assez vraisemblable qu'on ne se servit que de la langue grecque dans le temple d'Esculape , parce que c'étoit un dieu Grec , & qu'on avoit fait venir de Grece pendant cette grande peste , dont tout le monde fait l'histoire.

Cela même nous fait voir que cet Oracle d'Esculape n'étoit pas d'institution romaine , & je crois qu'on trouveroit aussi à la plupart des Oracles d'Italie une origine

greque , si l'on vouloit se donner la peine de la chercher.

Quoi qu'il en soit, le petit nombre d'Oracles qui étoient en Italie, & même à Rome, ne fait qu'une exception très-peu considérable à ce que nous avons avancé. Esculape ne se mêloit que de la médecine, & n'avoit nulle part au gouvernement. Quoiqu'il fût rendre la vue aux aveugles, le sénat ne se fût pas fié à lui de la moindre affaire. Parmi les Romains, les particuliers pouvoient avoir foi aux Oracles, s'ils vouloient, mais l'Etat n'y en avoit point. C'étoient les sibylles & les entrailles des animaux qui gouvernoient, & une infinité de dieux tomberent dans le mépris, lorsqu'on vit que les maîtres de la terre ne daignoient pas les consulter.

C H A P I T R E V I.

Seconde cause particuliere de la décadence des Oracles,

IL y a ici une difficulté que je ne dissimulerai pas. Dès le tems de Pyrrhus, Apollon étoit réduit à la prose, c'est-à-dire, que les Oracles commençoient à déchoir, & cependant les Romains ne furent maîtres de la Grece que long-tems après Pyrrhus; & depuis Pyrrhus jusqu'à l'établissement de la domination Romaine dans la Grece, il y eut en tout ce pays-là autant de guerres & de mouvemens que jamais, & autant de sujets importans d'aller à Delphes.

Cela est très-vrai. Mais aussi du tems d'Alexandre, & un peu avant Pyrrhus, il se forma dans la Grece de grandes sectes de philosophes qui se moquoient des Oracles, les cyniques, les péripatéticiens, les épicuriens. Les épicuriens sur-tout ne faisoient que plaifanter des méchans vers

qui venoient de Delphes ; car les prêtres les faisoient comme ils pouvoient, souvent même péchoient-ils contre les regles de la mesure , & ces philosophes railleurs trouvoient fort mauvais qu'Apollon , le dieu de la poésie , fût infiniment au-dessous d'Homere , qui n'avoit été qu'un simple mortel , inspiré par Apollon même.

On avoit beau leur répondre , que la méchanceté même des vers marquoit qu'ils parloient d'un dieu , qui avoit un noble mépris pour les regles , ou pour la beauté du style. Les philosophes ne se payoient point de cela , & pour tourner cette reponse en ridicule , ils rapportoient l'exemple de ce peintre , à qui on avoit demandé un tableau d'un cheval qui se rouloit à terre sur le dos, Il peignit un cheval qui couroit , & quand on lui dit que ce n'étoit pas là ce qu'on lui avoit demandé , il renversa le tableau , & dit : *Ne voilà-t-il pas le cheval qui se roule sur le dos ?* C'est ainsi que ces philosophes se moquoient de ceux qui , par un certain raisonnement qui se renversoit , eussent conclu également que les vers étoient d'un Dieu , soit qu'ils eussent été bons , soit qu'ils eussent été méchans.

Il fallut enfin que les prêtres de Delphes , accablés des plaisanteries de tous ces gens-là , renouçassent aux vers ; du moins pour ce qui se prononçoit sur le trépied ; car hors de-là il y avoit dans le temple des poètes , qui , de sang-froid , mettoient en vers ce que la fureur divine n'avoit inspiré qu'en prose à la Pythie. N'est-il pas plaisant qu'on ne se contentât point de l'Oracle , tel qu'il étoit sorti de la bouche du Dieu ? Mais apparemment des gens qui venoient de loin , eussent été honteux de ne reporter chez eux qu'un Oracle en prose.

Comme on conservoit l'usage des vers le plus qu'il étoit possible , les dieux ne dédaignoient point de se servir quelquefois de quelques vers d'Homere , dont la versification étoit assurément meilleure que la leur. On en trouve assez d'exemples ; mais , & ces vers empruntés , & les poètes gagés des temples , doivent passer pour autant de marques que l'ancienne poésie naturelle des Oracles s'étoit fort décriée.

Ces grandes sectes philosophiques contraires aux Oracles , durent leur faire un tort plus essentiel , que celui de les réduire

à la prose. Il n'est pas possible qu'ils n'ouvrissent les yeux à une partie des gens raisonnables , & qu'à l'égard du peuple même ils ne rendissent la chose un peu moins certaine qu'elle n'étoit auparavant. Quand les Oracles avoient commencé à paroître dans le monde , heureusement pour eux la philosophie n'y avoit point encore paru.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VII.

Derniere cause particuliere de la décadence des Oracles.

LA fourberie des Oracles étoit trop grossiere , pour n'être pas enfin découverte par mille différentes aventures.

Je conçois qu'on reçut d'abord les Oracles avec avidité & avec joie , parce qu'il n'étoit rien plus commode que d'avoir des dieux toujours prêts à répondre sur tout ce qui caufoit de l'inquiétude ou de la curiosité ; je conçois qu'on ne dut renoncer à cette commodité qu'avec beaucoup de peine , & que les Oracles étoient de nature à ne devoir jamais finir dans le paganisme , s'ils n'eussent pas été la plus impertinente chose du monde ; mais enfin à force d'expériences il fallut bien s'en défabufer.

Les prêtres y aiderent beaucoup par l'extrême hardiesse avec laquelle ils abusoient de leur faux ministère. Ils croyoient avoir mis les choses au point de n'avoir besoin d'aucuns ménagemens.

S

Je ne parle point des Oracles de plaisanteries qu'ils rendoient quelquefois. Par exemple , à un homme qui venoit demander au dieu ce qu'il devoit faire pour devenir riche , ils lui répondoient agréablement : *Qu'il n'avoit qu'à posséder tout ce qui est entre les villes de Sicione & de Corinthe* (1). Aussi badinoit-on quelquefois avec eux. Polémon dormant dans le temple d'Esculape , pour apprendre de lui les moyens de se guérir de la goutte , le dieu lui apparut , & lui dit , *qu'il s'abstint de boire froid*. Polémon lui répondit , *que ferois-tu donc , mon bel ami , si tu avois à guérir un bœuf ?* Mais ce ne sont là que des gentilleses de prêtres qui s'égayoient quelquefois , & avec qui on s'égayoit aussi.

Ce qui est plus essentiel , c'est que les dieux ne manquoient jamais de devenir amoureux des belles femmes ; il falloit qu'on les envoyât passer des nuits dans les temples , parees de la main même de leurs maris , & chargées de présens pour payer le dieu de ses peines. A la vérité on fermoit bien les temples à la vue de

(1) Athenée.

tout le monde , mais on ne garantissoit point aux maris les chemins souterrains.

Pour moi , j'ai peine à concevoir que de pareilles choses aient pu être pratiquées seulement une fois. Cependant Hérodote nous assure qu'au huitieme & dernier étage de cette superbe tour du temple de Bélus à Babylone , étoit un lit magnifique où couchoit , toutes les nuits , une femme choisie par le dieu. Il s'en faisoit autant à Thèbes en Egypte. Et quand la prêtresse de l'Oracle de Patare en Licie devoit prophétiser , il falloit auparavant qu'elle couchât seule dans le temple où Apollon venoit l'inspirer.

Tout cela s'étoit pratiqué dans les plus épaisses ténèbres du paganisme , & dans un tems où les cérémonies payennes n'étoient pas sujettes à être contredites ; mais à la vue des chrétiens , le Saturne d'Alexandrie ne laissoit pas de faire venir les nuits dans son temple , telle femme qu'il lui plaisoit de nommer par la bouche de Tyrannus son prêtre. Beaucoup de femmes avoient reçu cet honneur avec grand respect , & on ne se plaignoit point de

S ij

Saturne , quoiqu'il soit le plus âgé & le moins galant des dieux. Il s'en trouva une à la fin , qui , ayant couché dans le temple , fit réflexion qu'il ne s'y étoit rien passé que de fort humain , & dont Tyrannus n'eût été assez capable. Elle en avertit son mari , qui fit faire le procès à Tyrannus. Le malheureux avoua tout , & Dieu fait quel scandale dans Alexandrie.

Le crime des prêtres , leur insolence , divers événemens qui avoient fait paroître au jour leurs fourberies , l'obscurité , l'incertitude & la fausseté de leurs réponses auroient donc enfin décrédité les Oracles , & en auroient causé la ruine entière , quand même le paganisme n'auroit pas dû finir.

Mais il s'est joint à cela des causes étrangères. D'abord de grandes sectes de philosophes Grecs qui se sont moqués des Oracles , ensuite les Romains qui n'en faisoient point d'usage , enfin les chrétiens qui les détestoient , & qui les ont abolis avec le paganisme.

F I N.

T A B L E
DES CHAPITRES

de l'Histoire des Oracles.

PREMIERE DISSERTATION.

- Q**UE les Oracles n'ont point été rendus par les Démons. page 5
- CHAPITRE I. *Premiere raison, pourquoi les Anciens Chrétiens ont cru que les Oracles étoient rendus par les Démons. Les Histoires surprenantes qui couroient sur le fait des Oracles & des Génies.* 7
- CHAP. II. *Seconde raison des Anciens Chrétiens pour croire les Oracles furnaturels. Convenance de cette opinion avec le système du Christianisme.* 13
- CHAP. III. *Troisieme raison des anciens Chrétiens. Convenance de leur*

- opinion avec la Philosophie de Platon.* 15
- CHAP. IV. *Que les Histoires surprenantes qu'on débite sur les Oracles, doivent être fort suspectes.* 21
- CHAP. V. *Que l'opinion commune sur les Oracles, ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la Religion.* 37
- CHAP. VI. *Que les Démons ne sont pas suffisamment établis par le Paganisme.* 44
- CHAP. VII. *Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point cru qu'il y eût rien de surnaturel dans les Oracles.* 52
- CHAP. VIII. *Que d'autres que des Philosophes ont aussi assez souvent fait peu de cas des Oracles.* 63
- CHAP. IX. *Que les anciens Chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop cru que les Oracles fussent rendus par les démons.* 74
- CHAP. X. *Oracles corrompus.* 81

T A B L E. 211

CHAP. XI. <i>Nouveaux établissemens d'Oracles.</i>	89
CHAP. XII. <i>Lieux où étoient les Ora- cles.</i>	97
CHAP. XIII. <i>Distinctions de jours & autres Mysteres des Oracles.</i>	106
CHAP. XIV. <i>Des Oracles qui se ren- doient sur des Billets cachetés.</i>	113
CHAP. XV. <i>Des Oracles en Songes.</i>	119
CHAP. XVI. <i>Ambiguité des Ora- cles.</i>	127
CHAP. XVII. <i>Fourberies des Oracles manifestement découvertes.</i>	132
CHAP. XVIII. <i>Des Sorts.</i>	135

SECONDE DISSERTATION.

QUE les Oracles n'ont point cessé
au tems de la venue de Jésus - Christ.

142

CHAP. I. *Foiblesse des raisons sur
lesquelles cette opinion est fondée.*

143

- CHAP. II. *Pourquoi les Auteurs anciens se contredisent souvent sur le tems de la cessation des Oracles.* 152
- CHAP. III. *Histoire de la durée de l'Oracle de Delphes & de quelques autres Oracles.* 156
- CHAP. IV. *Cessation générale des Oracles avec celle du Paganisme.* 168
- CHAP. V. *Que quand le Paganisme n'eût pas dû être aboli, les Oracles eussent pris fin. Première raison particulière de leur décadence.* 189
- CHAP. VI. *Seconde cause particulière de la décadence des Oracles.* 201
- CHAP. VII. *Dernières causes particulières de la décadence des Oracles.* 205

Fin de la Table.

P O É S I E S
P A S T O R A L E S.

P O É S I E S

P A S T O R A L E S.

A L C A N D R È.

P R E M I È R E É G L O G U E.

Q U A N D je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de châteaux forcés, de géans pourfendus,
De chevaliers occis, d'enchanteurs confondus,
Je n'ai point de regret que ce soient-là des fables.
Mais quand je lis l'Astrée, où dans un doux repos
L'amour occupe seul de plus charmans hétéos,
Où l'amour seul de leurs destins décide,
Où la sageffe même a l'air si peu rigide,
Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan
Jusques dans Adamas, le souverain Druide,
Dieux! que je suis fâché que ce soit un roman!
J'irois vous habiter, agréables contrées,
Où je croirois que les esprits
Et de Céladon & d'Astrée
Iroient encore errans des mêmes feux épris :
Où le charme secret, produit par leur présence,
Feroit sentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs,
Et les plaisirs de l'innocence.

O rives de Lignon! ô plaines de Forez!
Lieux consacrés aux amours les plus tendres;

A ij

4 *Poésies pastorales.*

Montbrison , Marcelli , noms toujours pleins
d'attraits ;
Que n'êtes-vous peuplés d'Hilas & de Silvandres !
Mais pour nous consoler de ne les trouver pas ,
 Ces Silvandres & ces Hilas ,
Remplissons nos esprits de ces douces chimères ;
Faisons-nous des bergers propres à nous charmer ;
Et puisque dans ces champs nous voudrions aimer ,
 Faisons-nous aussi des bergeres .

Souvent en s'attachant à des fantômes vains ,
Notre raison séduite avec plaisir s'égare ;
Elle-même jouit des plaisirs qu'elle a feints ;
Et cette illusion pour quelque tems répare
Le défaut des vrais biens que la nature avare
 N'a pas accordés aux humains .

Ami , dans ce dessein je t'offre cet ouvrage :
Nous avons eu du ciel l'un & l'autre en partage
 Le même goût pour les bergers .
Nous n'imiterons pas du héros de Cervantes
 Dans de ridicules dangers
 Les prouesses extravagantes :
Sans doute nos esprits ne seront point blessés
Du fol entêtement de la chevalerie ;
Jamais par nous des torts ne seront redressés ;
Mais pour cette puissante & douce rêverie ,
Qui fit errer Lisés dans les plaines de Brie ,
Avec quelques moutons à peine ramassés ,
 Rétablissant la bergerie
 Dans l'éclat des siècles passés ,

Poésies pastorales.

5

Cher ami , sans plaisanterie ,
N'en sommes-nous point menacés ?

Les bergers d'un hameau célébroient une fête ;
Chacun d'eux plus paré méditoit sa conquête ,
Ne respiroit qu'amour , & n'étoit appliqué
Qu'au soin de voir, de plaire, & d'être remarqué.
Ce soin, mais plus secret, occupoit les bergères ;
On avoit pris conseil des ondes les plus claires ;
On avoit dérobé des fleurs aux prés naissans :
Rien n'étoit oublié des secours innocens
Qu'en ces lieux la nature & si simple & si belle ,
Peut recevoir d'un art presque aussi simple qu'elle.
Ici, sous des rameaux exprès entrelacés ,
Où jouoient les rayons dont ils étoient percés,
On formoit tour-à-tour des danses différentes,
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs
amantes !

Là, dans une campagne on disutoit un prix ;
L'amour plus que la gloire anime les esprits :
Les belles aux bergers inspirent de l'adresse ;
Heureux qui met le prix aux pieds de sa maî-
tresse !

Tout l'air retentissoit du bruit confus & doux
Des flûtes , des hautbois, & des oiseaux jaloux.
Il naissoit mille amours , ce tems les favorise ;
Ils étoient moins craintifs , ce tems les autorise ;
De toutes parts enfin , par mille jeux divers ,
A la joie , au plaisir les cœurs étoient ouverts.
Alcandre, Alcandre seul n'en étoit point capable ;
A peine il reconnut un jour si remarquable :

A ij

6 *Poésies pastorales.*

En voyant ce spectacle , il s'en trouva surpris :
Triste , mais tendre effet de l'absence d'Iris.
Il se dérobe , il fuit une importune foule ;
Par des chemins couverts en secret il se coule.
Aussitôt qu'il arrive au milieu d'un coteau ,
D'où les yeux aisément découvrent le hameau ,
Il y voit l'alégresse en tous lieux répandue ,
Pbur un amant qui souffre , insupportable vue.
Il s'arrête ; & , pressé de ses vives douleurs ,
Tout rit , tout est en joie ; & moi , dit-il , je
meurs.

Deux fois du sein des eaux la lumière est sortie ;
Depuis que du hameau ma bergere est partie ;
Je faisois de la voir le plus doux de mes soins ;
Si je ne la voyois , je la cherchois du moins ;
L'amour me conduisoit , & je ne manquois guere
A découvrir les lieux qui cachotent la bergere ;
Mais maintenant , hélas ! j'erre en ces mêmes
lieux ,
Plein d'elle , & sans espoir qu'elle s'offre à mes
yeux.

Ciel ! que le soleil marche à pas lents sur nos têtes !
Quels jours ! quelle tristesse ! & l'on songe à des
fêtes !

On danse en ce hameau ! que je me tiens heureux
D'être ici solitaire , éloigné de ces jeux !
Et qu'y ferois-je ? Quoi ! je pourrois voir Doride
De louanges toujours & de douceurs avide ,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas ,
Et stelle qui jamais n'a loué ses appas ,
Y briller en sa place , y triompher de joie !
Goûtez bien le bonheur que le ciel vous envoie !

Poésies pastorales. 7.

Bergeres, jouissez de mille vœux offerts ;
Dans l'absence d'Iris les momens vous sont chers.
Qu'elle eût orné les jeux ! que d'yeux tournés
sur elle !

Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle !
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé ,
Chef-d'œuvre de ces doigts qu'on n'a point égalé.
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée ,
Il sembloit de mon chant qu'elle fût moins touchée.

Il est vrai cependant que pour mieux m'écouter ,
La belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds sa longue chevelure ;
La jonquille à ces nœuds eût servi de parure :
Elle est jaune , Iris brune , & sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardoit que moi.
Peut-être dans les jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard mystérieux & tendre ,
Qu'avec un air timide elle m'eût adressé ,
Et de tous mes tourmens j'étois récompensé.
Peut-être qu'à l'écart si je l'eusse trouvée ,
D'une troupe jalouse un peu moins observée ,
Elle m'eût en fuyant dit quelque mot tout bas ,
Avec sa douce voix & son doux embarras :
Elle l'a déjà fait aux noces de Sylvie ;
Ce plaisir imprévu pensa m'ôter la vie ;
Mon cœur se trouble encoré à ce seul souvenir.
Quel moment, ah, grands Dieux ! s'ils pouvoient
revenir !

Alexandre, que dis-tu ? La bergere est absente ,
Peut-être pour long-tems, peut-être peu constante ,
Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir ?
Tu serois trop heureux seulement de la voir.

S I L V A N I R E
E T D E L P H I R E.
S E C O N D E É G L O G U E.

A T I S , L I C I D A S .

A T I S .

OÙ vas-tu, Licidas ?

L I C I D A S .

Je traverse la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.

A T I S .

La course est assez longue.

L I C I D A S .

Ah ! s'il étoit besoin,
Pour le fujet qui me mene,
J'irois encor plus loin.

A T I S .

Il est aisé de t'entendre ;
Toujours de l'amour !

L I C I D A S .

Toujours,
Que faire sans les amours ?

Poésies pastorales.

9

Qui viendrait me les défendre ,
Je finirois là mes jours.
Au hameau d'où je suis, tout le monde s'engage §
En aucun autre lieu l'amour n'est mieux servi :
Bergeres & bergers nous lui rendons hommage §
Il n'est point parmi nous d'usage
Plus ancien ni mieux suivi.

A T I S.

Et n'est-ce pas chez nous la même chose ?
Un berger rougiroit de n'être pas amant ;
Au doux péril d'aimer , de soi-même on s'expose.
Qu'il arrive un événement ,
Il n'en faut pas chercher bien loin la cause ;
C'est l'amour , c'est lui sûrement.
Par nos Iris & nos Sylvies ,
Tous nos destins sont décidés ;
Les troupeaux , s'il est vrai, sont assez mal gardés §
Mais les belles sont bien servies.

L I C I D A S.

Dans tout notre hameau nous ne pouvons
compter
Qu'une jeune beauté qui fût indifférente :
Maintenant c'en est fait , Silvanire est amante ;
L'Amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.

A T I S.

Dis-moi, berger, par quelle voie
Il l'a soumise à son pouvoir ?
Je suis curieux de savoir
Les divers moyens qu'il emploie.
Aussi bien je suivrai la route que tu tiens.

10 *Poésies pastorales.*

Pendant un assez long espace ,
Dans de semblables entretiens ,
Tu fais comme le tenis le passe.

L I C I D A S.

Mais, berger, tu me conteras
De ton hameau quelque histoire pareille ?

A R I S.

J'y consens ; ce seroit une grande merveille
S'il ne nous en fournissoit pas.

L I C I D A S.

Silvanire vivoit sans avoir de tendresse ;
Elle perdoit le tems d'une aimable jeunesse ;
Et ce qui méritoit de plus grands châtimens ,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois amans.
Souvent contre l'Amour, même contre sa mere,
Contre l'aimable troupe adorée en Cythere ,
Elle tint des discours offensans & hardis ;
Je serois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle ,
Non sur de nouveaux soins qu'un amant eut pour
elle ;

L'amour n'en fit pas tant, & la réduisit bien ;
Toute cette fierté cessa presque sur rien.
Un jour elle épia Mirene avec Zélide ;
Tandis que le soleil brûloit la terre aride ,
Sous un ombrage épais ces amans retirés ,
Du reste des mortels se croyoient délivrés.
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire ,
D'un entretien d'amans elle eut dessein de rire ,
Plaisir qui lui devoit sans doute être interdit.

Poésies pastorales. I E

Dieux ! quels discours charmans Silvanire enten-
dit !

Devine-les , Atis , toi qui fais comme on aime ?
C'étoient de ces discours dictés par l'amour
même ,

Que les indifférens ne peuvent imiter ,
Qu'un amant hors delà ne sauroit répéter.
Ils étoient quelquefois suivis par un silence ;
Au défaut de la voix , les yeux , d'intelligence ,
Confondoient des regards vifs , quoique languif-
sans ,

Etraintifs & flatteurs , doux ensemble & perçans ,
Zélide en rougissoit , & cette onde aimable
Exprimoit mieux encore un amour véritable ;
Et Mirene charmé lisoit dans sa rougeur ,
Des secrets qu'à demi cachoit encor son cœur . --
Tantôt de leurs amours l'histoire est retracée ;
La rencontre où d'abord leur ame fut blessée ,
Le lieu , même l'habit que Zélide avoit pris ,
Rien n'est indifférent à des cœurs bien épris.
Les premières rigueurs qu'eut à souffrir Mirene ,
Dont la bergere alors ne convenoit qu'à peine ,
Mille riens amoureux pour eux seuls importans ,
Quels sujets d'entretiens à des amans contents !
Ils s'occupent tantôt d'un simple badinage ,
Qui des tendres amours est le charmant partage ,
Que le respect pourtant accompagne toujours ,
Doux respect , qui lui-même aide aux tendres
amours.

Mais pour les amuser , ce qui pouvoit suffire ,
Par quel art , cher Atis , se pourroit-il décrire ?
Quelque débat entr'eux survenu pour un chant ,

Poésies pastorales. 13

Viens m'en redemander le détail dans vingt ans ,
Et tu verras si j'ai bonne mémoire.

Je pourrois bien les soirs oublier quelquefois -
Combien on a mené de mes moutons au bois ;
J'oublirai bien des secrets qu'on m'enseigne
Pour guérir un troupeau qui périt chaque jour ;
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une histoire d'amour.

L I C I D A S.

Puisque ta mémoire est si bonne ,
Acquitte-toi , berger , de ce que tu me dois.

A T I S.

Tu ne perdras rien de tes droits ;
Vois si je fais payer les plaisirs qu'on me donne.
Trois jours s'étoient passés , trois jours qu'avoient
perdus
Et Delphire & Damon, qui ne s'étoient point vus.
Leurs troupeaux , jusqu'alors confondus dans la
plaine ,
Tristement séparés , ne passoient qu'avec peine,
Tandis que le berger ne songeoit qu'à choisir
Les lieux, les sombres lieux où l'on rêve à loisir.
La bergere affectoit de paroître suivie
Des plus jeunes bergers dont elle fut servie ;
Mais elle étoit distraite , & des soupirs secrets
Alloient après Damon jusqu'au fond des forêts.
Vois de quelle rigueur étoit cette bergere !
Damon lui déroba quelque faveur légère ;
Delphire le bannit dans un premier courroux ;
Peut-être un peu plus tard l'ordre eût été plus
doux.

Un soir que les troupeaux , sortant du pâturage ,

B

14 *Poésies pastorales.*

D'un pas tardif & lent marchoient vers le village,
 Et que tous les bergers chantoient à leur retour
 Les douceurs du repos qui suit la fin du jour,
 Delphire, qui, malgré l'ombre déjà naissante,
 Vit Damon d'aussi loin que peut voir une amante,
 S'arrêta sur sa route, & prit soin d'y chercher
 L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher.
 Rêveur, plein d'une triste & sombre non-
 chalance,
 Tel qu'on peut souhaiter un amant dans
 l'absence,
 Il laissoit ses brebis errer en liberté,
 Et son hautbois oisif pendoit à son côté.
 Delphire en fut touchée, & put être aperçue,
 Elle fit quelque bruit, il détourna la vue;
 Et quand vers la bergere il adressa ses pas,
 Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
 Que ne lui dit-il point? Les nymphes du bocage
 N'entendirent jamais de plus tendre langage;
 L'écho, qui des bergers connoît tous les amours,
 Ne répéta jamais de plus tendres discours.
 Tantôt il condamnoit lui-même son audace,
 D'un ton de suppliant il demandoit sa grace;
 Et tantôt moins soumis, il trouvoit trop cruel,
 Qu'un léger attentat l'eût rendu criminel.
 Par quels soins assidus & par quelle confiance
 Avoit-il prévenu cette amoureuse offense?
 Et combien voyoit-on d'amans moins empressés,
 Moins ardens qu'il n'étoit, & mieux ré-
 compensés?
 A la fin cependant il revenoit à dire,
 Qu'il étoit trop content, puisqu'il aimoit
 Delphire;

Poésies pastorales. 15

Et que , sans ses faveurs , sans cet heureux
secours ,
Il conserveroit bien d'éternelles amours.
Plein de sa passion , alors Damon lui jure
Que la simple amitié ne seroit pas plus pure :
Il semble que ses yeux le jurent à leur tour ;
L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens
d'amour ;
Et dans le même instant , qu'avec tant de
rendresse ,
Il tâche à réparer son trop de hardiesse ,
Au milieu des sermens de ne prétendre rien ,
Pouffé par un transport qu'il ne connoît pas
bien ,
Troublé par des regards dont la douceur l'attire ,
Il s'approche , il avance , il embrasse Delphire.
On dit que le berger , lorsqu'on l'avoit banni ,
Pour un moindre sujet avoit été puni ;
Et sans savoir pourquoi , Delphire , moins
féroce ,
Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

L I C I D A S .

Je te l'avoue , Atis , tu t'es bien acquitté.
J'aime Delphire & sa fierté.

A T I S .

Ton goût est raisonnable ,
Berger , & je ne doute pas ,
Que l'on ne te prépare une fierté semblable
Aux lieux où tu tournes tes pas.
Mais je t'y laisse aller , il faut que je te quitte.
Adieu.

B ij

16 *Poésies pastorales.*

L I C I D A S.

Je vois d'ici ce que ton cœur médite ;
Ton voyage , berger , ressemble assez au mien.

A T I S.

A dire vrai , cela se pourroit bien.
Va , puisses-tu jamais ne trouver de cruelles !

L I C I D A S.

Les cruelles ne me font rien :
Je ne crains que les infidelles.

D É L I E.

TROISIEME ÉGLOGUE.

QUITTONS, mes chers moutons, le cours
de la riviere,
L'herbe fera meilleure aux lieux que j'apperçoi ;
Vous m'allez désormais occuper toute entiere :
Mystile, qui m'aimoit, ne songe plus à moi.

Hélas ! j'allois l'aimer, je n'en suis que trop
fûre ;
Déjà je prononçois son nom avec plaisir ;
Déjà je pensois moins à vous qu'à ma pature ;
Déjà pour vous garder je manquois de loisir,

Moi, qui fus toujours rigoureuse,
Je ne l'étois presque plus que par art,
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse :
Puisqu'il m'a dû quitter, ciel ! que je suis
heureuse
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard !

Encore quelques soins, il n'étoit plus possible
Que mon cœur ne se rendît pas :
J'en eusse été touchée, & maintenant, hélas !
Ce cœur regretteroit d'avoir été sensible ;
J'éprouverois mille chagrins jaloux :

B iij

18 *Poésies pastorales.*

Quel péril j'ai couru ! cependant abusée
Par des commencemens trop doux ,
Je ne soupçonnois pas que j'y fusse exposée.

Je tremble encore en songeant aujourd'hui
Que j'ai pensé dire à Myrtille
La chanson que je fis pour lui ,
Quoiqu'à faire des vers je ne sois pas habile.
La crainte que j'avois qu'elle ne fût pas bien ,
Peut-être encore une autre honte ,
Empêcha que ma langue alors ne fût trop
prompte ,
Et par bonheur je ne dis rien.
J'en mourrois si je l'avois dite.
Quoi donc ! il la fauroit , & pour mieux
m'insulter ;
Celle pour qui l'ingrat me quitte ,
Corine , oseroit la chanter ?

Je connois maintenant ce que l'amour prépare
Aux foibles cœurs dont il s'empare ;
Je connois ce que c'est qu'un tendre engage-
ment :
Mais lorsque mon printemps à peine encor
commence ,
Faut-il avoir acquis , par mon premier amant ,
Une si triste expérience ?

Profitions-en pourtant ; évitons les pasteurs ,
Leurs danses , leurs chansons , leurs fêtes dan-
gereuses ,
Mais sur-tout leurs discours flatteurs ,

Poésies pastorales. 19

Fuyons aussi les bergeres heureuses :
Si d'un pareil bonheur je formois le souhait ,
Mon cœur en deviendrait plus facile à sur-
prendre.

Et ne dois-je pas bien comprendre
Que ce n'est pas pour moi qu'un sort si doux
est fait ?

Inutile & vaine jeunesse ,
Toi qui devois m'amener de beaux jours ,
Qu'ai-je affaire de toi pour sentir la tristesse
De vivre loin des jeux, des plaisirs, des amours ?
Hâte, précipite ton cours ;
Tu ne faurois voler avec trop de vitesse.

Venez remplir ces jours dont je crains le danger ;
Soins de ma bergerie , amusemens utiles ,
Vous n'êtes pas touchans , 'mais vous êtes
tranquilles :

Ah ! ne me laissez pas le loisir de songer
Que l'on puisse avoir un berger.
Fontaines , fleurs , oiseaux , charmes pleins
d'innocence ,
Aidez à m'occuper , j'aurai recours à vous ;
Sauvez-moi de l'amour : hélas ! pour ma défense
Sera-ce assez que vous conspiriez tous ?

D'où vient que je suis effrayée
Des efforts qu'il me va coûter ?
N'en ferai-je pas bien payée ,
Et le repos peut-il trop s'acheter ?
Les plus tendres bergers , & Myrtille lui-même ,

20 *Poésies pastorales:*

N'ébranleroient pas mon dessein.
Non, Myrtille à mes pieds l'entreprendroit en
vain :
Quand on a le cœur tendre, il ne faut pas qu'on
aime,

Ainsi parla Délie ; alors du dieu du jour
Le char penchoit un peu vers la fin de son tour ;
Mais le char de la nuit n'avoit pas pris sa place,
Que Délie à Myrtille avoit déjà fait grace.
Il n'étoit point volage ; il avoit seulement
Éprouvé sa bergere, & feint un changement ;
Crime qu'avec plaisir on pardonne au coupable,
Après que d'un plus grand on l'a jugé capable.
Myrtille en peu de tems se vit assez aimé,
Pour savoir le dessein que l'on avoit formé :
Il ne demeura pas tout-à-fait inutile ;
Quelquefois il fit rire & Délie & Myrtille.

Ce présent pastoral doit-il être pour vous ?
Hélas ! je ne vous trouve aucun trait de bergere ;
Vous n'avez point ce tendre caractère,
Des belles de nos bois l'agrément le plus doux ;
Mais vous avez, en récompense,
Dans l'air, dans le visage assez de majesté,
Dans l'humeur assez de fierté,
Et peut-être un peu d'inconstance ;
Enfin vous êtes nymphe, à ce que font juger
Vos appas, vos défauts, trop bizarre mélange,
Et trop capable encor de plaire & d'engager :
Vous êtes nymphe, & moi, qui sous vos loix
me range,

Poésies pastorales. 21

Je ne suis qu'un simple berger.
Tendresse qui jamais n'étale ses services,
Délicateffe sans caprices,
Soins plus amoureux que brillans,
Timidité flatteuse, ardeurs toujours égales,
Transports qui sont ensemble & doux & violens,
Respect, constance, enfin les vertus pastorales,
Voilà quels sont tous mes talens.
Mais toute nymphe que vous êtes,
Que vous faut-il de plus que des flammes parfaites ?
Un berger fidele a de quoi
Payer le cœur des nymphes même ;
Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
Ne voit rien au-dessus de soi.
Je ne crois pas qu'on vous irrite
En vous tenant ce superbe discours ;
Chacun, autant qu'il peut, fait valoir son
mérite :
Les bergers ne sauroient vanter que leurs amours.

D A P H N É.

QUATRIEME EGLOGUE.

ARCAS, PALEMON, TIMANTE.

ARCAS & Palémon, tous deux d'un âge égal,
L'un pour l'autre, tous deux concurrens redou-
rables,

Se répondant tous deux par des chansons sem-
blables,

Formoient un combat pastoral.

Ce n'étoit point la méprisable gloire,
Ou du chant, ou des vers, qui piquoit leurs
esprits;

Ils disputoient un plus illustre prix:

Chacun prétendoit la victoire

Pour la beauté dont il étoit épris.

Timante les jugeoit; Timante,
Qui dans ses jeunes ans enflamma tant de cœurs,
Qu'une expérience savante
Rendoit, en fait d'amour, l'oracle des pasteurs,
Et dont la vicieuse galante
Souvent par ses avis se plaisoit à former
Quelque beauté simple & naissante,
Qui n'eût su qu'être aimable, & non se faire
aimer.

Le berger qui des deux auroit le moins su plaire,
Ne devoit point payer deux chevreaux & leur
mère

Poésies pastorales. 23

A son rival victorieux ,
Dans des tems plus grossiers , peine assez ordinaire :
Il falloit , ô loi plus sévère !
Et que n'eût-il pas aimé mieux ?
Que du berger vainqueur il chantât la bergère .

Aussi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins ?
Quels efforts des deux parts ! O toi , Muse rustique ,
Qui , laissant à tes soeurs la trompette héroïque ,
N'enflas que des pipeaux assemblés par tes mains !
Toi , qui du superbe Parnasse
Négligeant les lauriers sacrés ,
Te couronnes le front avec autant de grace
Des simples fleurs qui naissent dans les prés ,
Redis-moi le combat ardent , quoique paisible ,
Que se livrerent les bergers .
Tu n'as jamais connu de combat plus terrible ;
Tes héros n'ont jamais couru d'autres dangers .

A R C A S .

Au parti de Philis tu dois la préférence ,
Amour , elle n'a point de mépris pour tes loix .

P A L É M O N .

Si Daphné n'aime pas , tu fais , en récompense ,
Amour , combien Daphné fait aimer dans ces
bois .

A R C A S .

De Vénus quelquefois avez-vous vu l'image ?
Elle a les cheveux blonds , & ma bergère aussi .

P A L É M O N .

Avec ses cheveux noirs Daphné plaît davantage ;
Pardonne-moi , Vénus , mon cœur en juge ainsi .

24 *Poésies pastorales.*

A R C A S.

Quand Philis a mêlé des fleurs dans sa coëffure,
Quel charme pour les yeux, quel péril pour les
cœurs !

P A L É M O N.

Quand Daphné se fait voir sans aucune parure,
Elle fait mieux charmer qu'une autre avec des
fleurs.

A R C A S.

L'enjoûment de Philis la rend encor plus belle,
Et de jeux & de ris une troupe la suit.

P A L É M O N.

Daphné dans sa langueur a les Graces pour elle,
Et les Graces toujours ne font pas tant de bruit.

A R C A S.

D'une foule d'amans Philis est entourée,
Et je vois que mon choix s'est trop fait approuver.

P A L É M O N.

Daphné fuit ses amans, elle vit retirée :
Heureux qui lui pourroit fournir de quoi rêver !

A R C A S.

Pour gagner tous les cœurs le ciel fit ma bergere ;
Sa beauté, sa douceur, tout plaît au même
instant.

P A L É M O N.

Lorsque l'on voit Daphné douce ensemble &
sévère,

On n'oseroit l'aimer ; mais on l'aime pourtant.

A R C A S.

Poésies pastorales. 25

A R C A S.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent,
S'il vient en ce hameau des pasteurs étrangers ?

P A L É M O N.

Oui, pendant leur séjour autour d'elle ils s'empressent :
Daphné n'est pas si propre aux amans passagers.

A R C A S.

Dans le crystal des eaux souvent Philis se mire,
Et là, contre mon cœur, elle apprête des traits.
Ruisseaux, peignez - lui bien la beauté qui
m'attire ;

Philis en croira mieux les sermens que je fais.

P A L É M O N.

Daphné ne cherche point le crystal des fontaines ;
Le soin de sa beauté ne l'inquiete pas.
Soupirs que j'ai poussés, doux tourmens, tendres
peines,
Vous seuls vous instruisez Daphné de ses appas.

A R C A S.

Souviens-toi de quel air Philis entre en la danse ;
D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumés :
Il brille sur son front une aimable assurance ;
Elle sait que les cœurs vont tous être charmés.

P A L É M O N.

Daphné danse encor mieux, & n'en est pas si
sûre :
Soudain elle rougit ; sa rougeur lui sied bien :

C

26 *Poésies pastorales.*

De louanges en vain elle entend un mutinuré ;
Tous les cœurs sont charmés, seule elle n'en fait
rien.

A R C A S.

Aux soupirs d'Alcidon Philis étoit sensible :
Mais quel est mon bonheur, de voir que chaque
jour

Je détruis auprès d'elle un rival si terrible !
J'y perdrois, si Philis n'avoit point eu d'amour.

P A L É M O N.

Je n'ai point le plaisir de rendre méprisable
Un rival pour qui seul on avoit eu des yeux :
Daphné n'aima jamais, elle en est plus aimable ;
Je puis même espérer qu'elle en aimera mieux.

A R C A S.

Alcidon l'autre jour, au milieu d'une foule,
Prit la main de Philis, qu'il serroit tendrement :
Soudain, sans qu'il me vît, près d'elle je me
coule ;

Elle me donna l'autre, & sourit finement.

P A L É M O N.

En ma faveur Daphné ne s'est point déclarée ;
J'espère cependant avoir un jour sa foi ;
Non pas que j'en jurasse encor par Cythérée :
Mon cœur me le promet, c'est mon cœur que
j'en croi.

A R C A S.

Ma Philis fait des vers d'un tendre caractère ;
Elle en fera pour moi, je l'ai trop mérité :
C'est toujours le berger qui chante la bergère :
Quel plaisir que lui-même en soit aussi chanté !

Poésies pastorales. 27

P A L É M O N.

De la voix de Daphné que le doux son me touche !
Je ne puis plus souffrir les hôtes de ces bois :
On sent aller au cœur ce qui sort de sa bouche,
O Dieu ! & j'entendrois , j'aime , de cette voix !

A R C A S.

Tu dois bien t'offenser , Philis ; on te compare,
Philis, c'est à Daphné : quel étrange rapport !
Se peut-il jusque-là que Palémon s'égare ?
Moi qui prends ton parti , ne t'ai-je point fait
tort ?

P A L É M O N.

Daphné, quoiqu'en ces lieux nulle autre ne
l'égale ,
Ne viendrait pas plutôt à savoir nos débats ,
Qu'elle voudrait céder le prix à sa rivale ;
Mais Timante , je crois , ne le permettrait pas.

A R C A S.

Punis de Palémon l'insupportable audace ;
A t'aimer sans espoir fais qu'il soit condamné ;
Philis , je te connois des regards pleins de grace ,
Qui détruiroient soudain l'empire de Daphné.

P A L É M O N.

Daphné, n'entreprends pas une telle vengeance ;
Laisse Arcas comme il est , & mes vœux sont
remplis.
Sa Philis lui fera sentir son inconstance :
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de
Philis.

C ij

28 *Poésies pastorales.*

T I M A N T E.

Bergers, c'en est assez ; je vois que votre zèle
Poufferoit trop loin la querelle ;
Vous ne parleriez bientôt plus
Du mérite de l'une & de l'autre bergere ;
Vous perdriez le tems en discours superflus :
Conclusion trop ordinaire.
Ecoutez-moi , bergers ; voici mon jugement.
Phillis est la plus agréable.

P A L É M O N.

Ah ! Timante !

T I M A N T E.

Ecoutez , bergers , tranquillement.
Mais je crois Daphné plus aimable.

A R C A S.

Et c'est ainsi...

T I M A N T E.

Bergers , je me fers de mes droits ,
Et mon autorité doit être ici suivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques
mois ,
Et Daphné pour toute sa vie.
Vous , Arcas , préparez quelque chant pour
Daphné.
Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage ,
Je veux que de la main du berger qu'elle engage ,
A Philis , sa rivale , un bouquet soit donné.
L'air sera tendre & doux , les fleurs seront
nouvelles ;
Les fleurs valent leur prix , mais elle valent moins
Qu'un air qui veut du tems , de la peine & des
soins.
Ce partage convient assez juste aux deux belles.

É R A S T E.

CINQUIÈME ÉGLOGUE.

LE berger qui jadis hérita le hautbois
Du grand pasteur de Syracuse,
Et dont même aujourd'hui la Muse
De l'aimable Mantoue enorgueillit les bois,
Vouloit que des forêts la demeure sauvage,
D'un consul quelquefois fût un digne séjour.
J'entreprends un plus grand ouvrage,
Moi qui voudrois rendre digne d'un sage
Des forêts où regne l'amour.

Pourquoi non cependant ? Ces sages de la Grèce,
Ces Thalés, ces Bias, grands & superbes noms,
L'emportent-ils pour la sagesse
Sur nos Tyrfis & nos Damons ?
J'en doute. Dans nos champs la vertu toute pure
Agit sans dessein d'éclater :
Tout l'art de la raison ne sauroit imiter
De nos bergers l'innocente droiture ;
Ils ne se laissent point flatter
Aux plaisirs remplis d'imposture,
Que, sans l'aveu de la nature,
L'opinion ose inventer.
Ce n'est point chez eux qu'on achète
Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien ;

C ij

30 *Poésies pastorales.*

Mais pour la sagesse parfaite,
Il leur manque des mots, un sévère maintien ;
Et par malheur ils ont une houlette.

Encore un grand défaut : ils sont toujours amans
De, je ne fais quels feux qui leur semblent
charmans ;

Leur ame est sans cesse remplie.

Mais quoi ! tous les humains sont fous par quelque
endroit !

Et l'amour n'est-il pas la plus sage folie
Dont on puisse payer le tribut que l'on doit ?

Vous donc que la sagesse admet dans ses mystères,
Qui, simple spectateur des passions vulgaires,
De leurs ressorts en nous considérez le jeu ,

Prenez des yeux qui ne soient pas austères

Pour un berger qui vous ressemble peu.

Ne riez pas de voir sa raison égarée

Par tant d'états divers passer en un seul jour.

Un amant est chose sacrée ,

Et qui, par un vrai sage, est toujours révérée ;

Le sage tant qu'il vit est en prise à l'amour.

Les oiseaux, qui du jour annoncent la naissance,
Laissoient encor les champs dans un profond
silence ,

Lorsqu'Éraclé s'éveille, & croit qu'à son réveil

Déjà Thétis s'apprête à rendre le soleil.

Il court de sa cabane ouvrir une fenêtre ;

Il regarde le ciel ; mais il ne voit paroître ,

Ni les vives couleurs que l'aurore produit ,

Ni ce douteux éclat qui se joint à la nuit.
La mere des Amours, à peine renaissante,
Commençoit à jeter sa lumière perçante,
Dont tous les autres feux n'ont point le doux
brillans ;

Erasle entre en courroux contre le jour trop lent.
Iris lui vouloit bien parler dans un bocage,
Quand le soir renverroit le troupeaux au village ;
Et pour cet entretien Erasle est éveillé
Avant que sur les monts le soleil ait brillé.
Quelques momens après il appelle Tityre :
Depuis que le berger pour son Iris soupire,
Tityre a pris le soin des troupeaux du berger ;
Ils alloient tous périr sans ce maître étranger.
Erasle ose lui faire un injuste reproche :
Vous dormez, lui dit il, lorsque le jour approche !
Les troupeaux devroient être aux plaines
d'alentour.

Partez. En le hâtant, il croit hâter le jour.
Le jour est loin encote aux yeux d'Erasle même ;
Il ne découvre rien : quelle lenteur extrême !
Quel siecle jusq'au soir ! Il mesure des yeux
Le tour que le soleil doit faire dans les cieux ;
Il faut que sur ces monts ce grand astre renaisse,
S'éleve lentement, & lentement s'abaisse,
Et se perde à la fin derriere ces grands bois :
Il mesure ce tour, & frémit mille fois.
Le jour si souhaité, le jour enfin arrive ;
Mais son inquiétude en est encor plus vive ;
Ses desirs, ses transports, ses divers mouvemens,
Lui font de tout ce jour sentir tous les momens.
Souvent pour modérer cette ardeur empressée,

32 *Poésies pastorales.*

Il voudroit éloigner Iris de sa pensée ;
Tantôt de ses troupeaux tâchant à s'occuper ,
Tantôt dans les vergers s'amufant à couper
D'un arbre trop chargé l'inutile branchage ,
Tantôt de joncs tiffus commençant quelque
ouvrage

En vain ; toujours Iris, toujours cet heuteux soir
L'agitent malgré lui par un trop doux espoir.
Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur
s'abandonne ;

Il prend ce doux hautbois qui fans cefle réfonne
De l'excès de sa flamme & des beautés d'Iris ;
Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont puis ;
Il repaffe des airs qu'il a faits pour la belle ;
Imprudence d'amant ! Il se remplit trop d'elle ,
Le jour en est plus long, il en souffre : mais quoi !
Peut-il en l'attendant fe faire un autre emploi ?
A peine le foleil commençoit à defcendre ,
Au bocage déjà le berger va fe rendre :
Il fe flatte qu'Iris , conduite par l'amour ,
Y pourra bien venir avant la fin du jour ;
Et quelquefois il craint que trop indifférente ,
Iris, la même Iris ne trompe fon attente.
Elle vient à la fin, il n'étoit point trop tard ;
Son air marque à demi qu'elle vient par hafard :
Elle vient ; mille Amours arrivent avec elle ,
Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle ,
D'un defir curieux avoient été touchés ;
Les uns près des amans , fous un buiffon cachés,
Prêtent à leurs discours une oreille attentive ;
D'autres, à qui de loin la voix à peine arrive ,
Sur des arbres touffus montés de toutes parts ,

Poésies pastorales. 33.

Pour savoir ce qu'on dit, observent les regards.
Dans le bocage alors Erasme & la bergere
Respirent cet air qu'on respire à Cythere,
Et par les doux transports dont ils furent atteints,
Sentirent les amours dont ces lieux étoient pleins.
Combien en se voyant, dieux ! combien ils
s'aimèrent !
Ils s'aimoient encor plus quand ils se séparèrent ;
Mais Iris , appliquée à déguiser son feu ,
Croyoit avoir trop dit , & le berger trop peu.

L I G D A M I S.
S I X I E M E E G L O G U E.

A D R A S T E , H I L A S .

A D R A S T E .

TU connois Ligdamis?

H I L A S .

Qui ne le connoît pas?
C'est lui qui de Climene adore les appas.

A D R A S T E .

Lui-même.

H I L A S .

Quel berger ! Il est du caractère
Dont un amant m'eût plu , si j'eusse été bergère ;
Il ne connoît nul art en aimant , que d'aimer ;
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'en-
flammer.

Il aime , mais forcé par les yeux d'une belle,
Et son amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'être aimé n'est pour lui qu'un
bonheur ;
Il en feroit le plaisir , & renonce à l'honneur ;
Il n'en prend point le droit d'augmenter son
audace :

Les faveurs qu'on lui fait sont toujours une grâce,

Poésies pastorales. 35

A D R A S T E.

As-tu vu de ses vers ?

H I L A S.

Je les fais presque tous.

O ciel ! qu'il en chantoit de tendres & de doux ,
Quand Climene à la ville alloit faire un voyage !
Je n'en fais point de lui que j'aime davantage.

A D R A S T E.

Moi , je ne les fais point ; j'étois alors absent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoissant ,
Si tu prenois la peine , Hilas , de me les dire !

H I L A S.

Je t'obéis : écoute un amant qui soupire.

Vous allez donc quitter pour la première fois
De ces hameaux la demeure tranquille ?
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climene , vous partez , vous allez à la ville ;
Climene , il vous fera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos bois.

Là , d'illustres amans vous rendront leurs hom-
mages ,
Leur rang , ou leur adresse à vous faire la cour ,
Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.
Que deviendrai-je , hélas ! au fond de nos
bocages ,
Moi qui n'ai , pour tous avantages ,
Qu'une musette & mon amour ?

Ils vous mettront , sans doute , au-dessus de leurs
belles ;

36 *Poésies pastorales*

Ils vous prodiguent un encens dangereux ?
Leurs éloges sont doux, mais souvent infidèles ?
Cependant vous viendrez à mépriser pour eux
Ces louanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit,
Climene ;
Mais ils vous le diront d'un air plus assuré ,
Avec un art flatteur des bergers ignoré :
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec
peine ,
D'une voix craintive, incertaine ;
Je l'ai dit, & j'ai soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaisir,
Les manières qu'on prend dans nos petits
hameaux ;
Rapportez-moi cette rougeur sincère,
Ce timide embarras ; enfin tous ces défauts
D'une jeune & simple bergère ;
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévère
Que vous avez pour moi comme pour mes
rivaux.
Vous verrez à la ville un exemple contraire ;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire ,
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vu la même ville où vous allez paroître ;
Pour la belle Climene elle a vu mes languereux :
Parmi tous les plaisirs qui flattoient tant de cœurs,
J'y regrettois notre séjour champêtre ,
Et votre vue, & même vos rigueurs.

Non,

Poésies pastorales. 37

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux ;
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux ,
Dites , & ne craignez jamais de vous méprendre ,
Et dites , s'il se peut , d'une manière tendre :
C'est ici que l'on aime mieux
S'occuper de moi , que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

A D R A S T E .

O Pan ! ou si c'est toi qu'il faut que l'on implore,
Phébus , ou toi plutôt que l'un & l'autre adore ,
Amour , donne à mes vers cet air doux , naturel ,
Et je vais de mes dons enrichir ton autel.

H I L A S .

Il'en peut coûter moins , & Ligdamis lui-même
N'offre rien aux autels de l'Amour , mais il aime ;
Il aime , & fait ces vers que tu trouves charmans.

A D R A S T E .

Ce charme ne suit pas tous les vers des amans.
Ligdamis même en fit au retour de Climene ,
Qui cedent à ceux-ci , quoiqu'ils cedent à peine.
Peut-être on chante mieux un départ qu'un re-
tour ,
Peut-être un air content ne sied pas à l'amour.

H I L A S .

Et ces vers-là , berger , tu les fais ?

A D R A S T E .

Oui , sans doute.

H I L A S .

Tu peux donc me payer ceux que j'ai dits ?

D

38 *Poésies pastorales.*

A D R A S T E.

Ecoute.

Ma bergère revient ; c'est demain que ces lieux
S'embeillissent par sa présence ;
J'irai , j'irai m'offrir le premier à ses yeux,
Ah , ciel ! si de quelque distance
Elle me reconnoît à mon impatience ,
Que mon sort sera glorieux !

Oui , je serai le seul dont la joie éclatante,
Par d'assez vifs transports , marquera ce beau
jour :
J'aurai seul une ardeur digne de son retour ;
Elle ne pourra plus paroître indifférente :
Je lui prépare trop d'amour.

Que dis-je ? Cette ardeur est-elle donc nouvelle ?
N'ai-je encor rien senti d'aussi vif en aimant ?
Quand j'étois une heure , un moment ,
Un moment seul , éloigné de la belle ,
Pour me retrouver auprès d'elle ,
N'avois-je pas le même empressement ?

Vous n'avez que mes soins , mes transports or-
dinaires ;
Mais maintenant , Clémène , ils devoient vous
charmer :
Vos yeux depuis long-temps n'ont vu d'amans sin-
cères ;
Et pourroient-ils jamais s'en désaccoutumer ?
Ceux qu'à la ville ils viennent d'enflammer ,

Poésies pastorales. 39

Par leurs foibles ardeurs , par leurs amours lé-
geres ,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer,

La ville est pleine de contrainte ,
De faux sermens & de vœux indiscrets ;
Que ne l'avez-vous eu exprès ,
Pour savoir de quel prix est cet amour sans feinte
Qui se trouve dans nos forêts ?
De quel prix sont nos bois pour s'y parler sans
crainte ,
Et ma voix pour chanter une amoureuse plainte ,
Et mon cœur pour sentir vos traits ?

Revenez plus bergere encore
Que vous n'étiez en nous quittant ;
Songez qu'il est au monde un cœur qui vous
adore.
Une belle au milieu des soupirs qu'elle entend ,
Au milieu d'une cour dont sa fierté s'honore ,
N'en peut pas toujours dire autant.

H I L A S .

Araсте , j'avoûrai que ma surprise est grande ;
Que contre de tels chants Climene se défende.

A D R A S T E ,

Et pourquoi le crois-tu ? Les vers par leurs attraits
Ont soumis les lions , entraîné les forêts ;
Après cela je crois , le moins qu'ils puissent faire ,
C'est d'adoucir le cœur d'une jeune bergere.
L'amour les a fait naître , & les vers , à leur tour ,
Ne manquent jamais à bien servir l'amour.

D ij

40 *Poésies pastorales.*

H I L A S.

Mais Climene , dit-on , est fiere , inexorable.

A D R A S T E.

Mais , bergere , Ligdamis est amoureux , aimable.

H I L A S.

N'a-t-on jamais poussé des soupirs superflus ?

A D R A S T E.

Eh bien , je te dirai quelque chose de plus.
Nous étions l'autre jour , sous l'orme de Silene ,
Une assez grosse troupe où se trouva Climene ;
On loua Ligdamis , chacun en dit du bien :
Prends bien garde , berger , seule elle n'en dit rien ;

Mais dès les premiers mots jetés à l'aventure ,
Elle se détourna rajustant sa coiffure ,
Où je ne voyois rien qui fût à rajuster ;
Et feignit cependant de ne pas écouter.

H I L A S.

Je me rends.

A D R A S T E.

Je remporte une grande victoire :
Une belle est sensible , & tu veux bien le croire.

L A S T A T U E
D E L ' A M O U R.
S E P T I E M E É G L O G U E.

DANS le fond d'un bocage impénétrable au
jour,
Est un petit temple rustique,
Où le dieu des bergers reçoit un culte antique ;
Ce dieu n'est point Pan ; c'est l'Amour.
D'un simple bois on y voit sa figure ;
Elle n'a point ces traits hardis & délicats
Qu'auroit sous son ciseau fait naître Phidias ;
On reconnoît pourtant le roi de la nature ;
L'ouvrier champêtre était plein
De ce dieu qu'exprimoit sa main,
L'autel suffit à peine aux festons, aux guirlandes *
Qu'y portent d'innocens mortels ;
Il est de plus riches autels ;
Mais ils sont moins chargés d'offrandes.
Là parut un berger, qui, d'un secret fouci,
Portoit dans l'ame une profonde atteinte.
Profanes cœurs, n'écoutez point sa plainte ;
Au dieu d'Amour il s'exprimoit ainsi ;
Toi, qu'avec nos bergers Jupiter même adore,

42 *Poésies pastorales.*

Amour , tu le veux donc , tu veux que j'aime
encore ;

Tu n'avois fait sur moi qu'un essai de tes coups ,
Le dernier de tes traits est le plus fort de tous.

Je ne murmure point de ton ordre suprême ;

On doit avec excès aimer celle que j'aime ;

Et si de foibles vœux s'offroient à tant d'appas ,

Ou même si mon cœur ne les adoroit pas ,

S'il leur manquoit un cœur si tendre & si fidele ,

On te reprocheroit d'être injuste envers elle.

Mais quand je me soumets au devoir de l'aimer ,

Pourquoi ne suis-je pas plus propre à l'enflammer ?

Je ne suis qu'un berger , elle égale Diane ;

Mes vœux sont trop hardis , sa beauté les com-
damne :

J'espère quelquefois en mes soins assidus ;

Mais je la vois paroître , & je n'espère plus.

A force d'être aimable elle devient terrible :

Dieux ! pour oser l'aimer qu'il faut être sensible !

Cependant elle daigne écouter ces chansons ,

Où je ne fais , Amour , que te prêter des sons ;

Où ce que tu répands de tendresse & de flamme ,

Satisfait quelquefois aux transports de mon ame.

Mais c'est là ce qui fait mon plus cruel tourment ,

Ma musette est pour elle un simple amusement ;

Elle écoute un berger de qui la voix l'attire ,

Et ne s'apperçoit pas de l'amant qui soupire :

Sans songer au sujet , elle goûte mes chants ;

Ils ne la touchent point , & lui semblent tou-

chans.

Je n'ai que mon amour ; mais enfin je présume

Qu'il doit être flatteur pour celle qui l'allume :

Poésies pastorales. 43

Vif & soumis, plus fort que son propre intérêt,
Il lui fait bien sentir tout le prix dont elle est.
Aussi n'a-t-elle pas, grand Dieu! je t'en rends
grace,
De toute sa fierté terrassé mon audace.
J'aimois, & j'ai parlé: mes hommages, mes
soins,
Paroissent plaire assez; mais moi je lui plais moins.
Ce n'est qu'à mon amour qu'il est permis de
plaire.
Sûre de son repos, elle en est moins sévère:
Sa tranquille bonté regarde sans danger
Un trouble qu'elle cause & ne peut partager.
On fléchit les rigueurs, on désarme la haine:
Mais comment surmonter sa douceur inhumaine,
Sa funeste douceur, qui m'ôte enfin l'espoir
Qu'elle-même d'abord m'avoit fait concevoir?
Quel sera mon destin? Tu peux seul me l'ap-
prendre:
Ne me reste-t-il plus, Amour, rien à prétendre?
A mon plus grand bonheur suis-je donc arrivé?
Est-ce là tout le prix que tu m'as réservé?

En achevant ces mots, il attachoit sa vue
Sur le Dieu qu'imploroit sa voix;
Il vit, ou les amans se trompent quelquefois,
Il vit sourire la statue.
Ce prodige douteux flatta pourtant son cœur à
Mais enfin qu'auroit voulu dire
Le plus incontestable & le plus vrai sourire?
C'étoit peut-être un sourire moqueur?

T H A M I R E.
HUITIÈME ÉGLOGUE.

A M A R I L I S , F L O R I S E , S I L V I E .

A M A R I L L I S .

L E S bergers tous les jours font entr'eux des
combats

Et de chansons & de musettes ;

Lorsque vous vous trouvez seules , comme vous
êtes ,

Pourquoi ne les imiter pas ?

Quoi ! les graces du chant sont-elles nécessaires

A des bergers plutôt qu'à vous ?

F L O R I S E .

Et quel sujet chanterions-nous ?

A M A R I L L I S .

Jen'encannois qu'un seul pour de jeunes bergères

S I L V I E .

Nos amours ?

A M A R I L L I S .

Eh ! quoi donc ?

F L O R I S E .

Prenons garde en ces lieux

Que quelques bergers curieux

N'écoutent des récits peut-être trop sincères.

Poésies pastorales. 45

SILVIE.

Ne craignez point ces dangers
Dans des lieux si solitaires.

FLORISE.

Je crains par-tout les bergers.

AMARILLIS.

Chantez, sans tarder davantage :
Voyons qui de vous deux fait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage :
Mon expérience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.
Que sans feinte avec moi votre cœur se déclare
Entre belles je fais que la franchise est rare ;
Mais elle doit ici régner dans vos discours.
Par un combat tel que le vôtre ,
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos amours.
Quand on y destine sa vie ,
On ne s'y peut trop exercer.
Allons , agréable Silvie ,
Je le vois bien , vous voulez commencer.

SILVIE.

Licas brûle pour moi de l'amour le plus tendre :
Que faire , Amarillis ? quel parti puis-je prendre ?
Je n'y fais que d'aimer Licas.

FLORISE.

Il n'est fidele amant que mon amant n'efface ;
J'aime, mais j'en voudrois voir quelqu'autre en
ma place ,
Elle ne s'en sauroit pas.

SILVIE.

Aimer est un plaisir , mais il ne peut suffire ;

46 *Poésies pastorales.*

Il y faut joindre encor le plaisir de le dire;
J'aime Licas, Licas le fait.

F L O R I S E.

Ce plaisir est bien doux, mais je me le refuse.
Je fais trop qu'il n'est point de berger qui n'abuse
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

S I L V I E.

Je suis simple & naïve, & de feindre incapable;
Et je crois ma franchise encor plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

F L O R I S E.

Je pourrois, comme vous, être simple & naïve;
Mais ce n'est pas ainsi qu'un amant se captive,
Et mon amant m'est précieux.

S I L V I E.

Si l'on cache le feu dont on se sent éprise,
Ce n'est pas à l'amant du moins qu'on le déguise;
Qui le cause, s'en aperçoit.

F L O R I S E.

Je consens qu'avec soin un amant m'examine;
Mais il est plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'est de celui qu'il voit.

S I L V I E.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour ose se
peindre;
Mes yeux, vous dites tout, mais je ne puis m'en
plaindre;
On vous répond trop tendrement.

F L O R I S E.

Quand mon berger paroît trop vif & trop sensible,

Poésies pastorales. . 47

Détournez-vous de lui, mes yeux, s'il est possible,

Détournez-vous pour un moment.

S I L V E.

Je feignis quelque tems, moins par art que par honte ;

Mais je trouvai Licas si tendre un certain jour ,
Un jour qu'on célébroit la reine d'Amathonte.

Que je découvris mon amour.

F L O R I S E.

Je dissimulois moins hier qu'à l'ordinaire ;
Si l'on ne fût venu troubler notre entretien ,
Je ne fais plus comment Thamire avoit su faire ,
Mon secret ne tenoit à rien.

S I L V I E.

Pour faire à mon berger l'aveu de ma tendresse ,
La fête de Vénus étoit un tems heureux ;
Je m'en suis aperçue, & , grace à la déesse ,
Il n'en est que plus amoureux.

F L O R I S E.

Je fais bien , dans mon cœur, que je suis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompie ;
Du péril où j'étois je me vis dégagée ;
J'en eus cependant du dépit.

S I L V I E.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous
rouche ,
Et mon berger & moi ; l'amour juge entre nous ;
Et je dis en moi-même, à prendre un air farouche ,
J'y perdrois des combats si doux.

48 *Poésies pastorales.*

F L O R I S E.

Lorsqu'avec des regards attentifs, pleins de
flamme,
Thamire cherche en moi ce qu'ont produit ses
foins,
Je triomphe, & je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

S I L V I E.

J'imaginé toujours quelques faveurs nouvelles,
Des présens que l'amour a soin d'affaïsonner;
Licas aura bientôt jusqu'à mes tourterelles,
Je ne fais plus que lui donner.

F L O R I S E.

J'évite de n'avoir qu'une même conduite :
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal.
Je le prends à danser deux ou trois fois de suite;
Mais après je prends son rival.

S I L V I E.

Voyez jusqu'à quel point va ma douceur
extrême !
Un jour Licas & moi nous caressions mon chien ;
Nous le baisions ensemble, il me baïsa moi-
même ;
Je feignis de n'en sentir rien.

F L O R I S E.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire :
Il tomba l'autre jour un œillet de mon sein ;
Il y fut replacé de la main de Thamire,
Quoiqu'il conduisît mal sa main.

Silvie alloit encor reprendre après Florise,
Quand l'une & l'autre fut surprise
D'entendre

Poésies pastorales. 49

D'entendre un buisson qui trembla.
Que des amans l'instinct fidele
Les conduit sûrement sur les pas d'une belle !
Licas & Thamire étoient là.

L'agréable combat que celui des bergeres,
Pour les témoins cachés qui vinrent l'écouter,
Pour Thamire sur-tout, que par de longs
mylteres

On avoit voulu tourmenter !
Florise fut confuse, & d'une prompte course
Hors de ces lieux précipita ses pas ;
Derniere, mais foible ressource
Dans de semblables embarras.

Thamire la suivit ; que pouvoit-elle faire ?
Refuser de le voir, marquer de la colere
Qu'il surprît un secret si long-tems renfermé :
Encor quelle colere, & quelle foible cause
D'accuser un amant aimé !

Elle le fit, & ce fut peu de chose.
Bientôt son cœur se fût rendu.
Thamire, qu'animoit sa fortune présente,
Fayoit, par les transports d'une âme contenté,
Tout ce qu'il avoit entendu.

Mais Amarillis que fit-elle ?
Personne ne prit garde à ce qu'elle devint ;
Sans doute Amarillis se tint
Peu nécessaire à vider la querelle.

I S M E N E.

NEUVIEME ÉGLOGUE.

A MADEMOISELLE...

Vous qui par vos treize ans à peine encor
fournis,
Par un éclat naissant de charmes infinis,
Par la simplicité, compagne de votre âge,
D'un rustique hautbois vous attirez l'hommage;
Vous dont les yeux déjà causeroient dans nos
champs
Mille innocens combats & de vers & de chants;
Pour des Muses sans art convenable héroïne,
Écoutez ce qu'ici la mienne vous destine.
Voyez comment un cœur va plus loin qu'il ne
croit,
Comment il est mené par un amant adroit;
Quels pièges tend l'amour à ce qui nous
ressemble:
Ce n'est pas mon dessein que votre cœur en
tremble,
Ni qu'à vos jeunes ans ces pièges présentés,
Avec un triste soin soient toujours évités.
Ce n'est pas mon dessein, non plus de vous les
peindre

Poésies pastorales. 51

si charmans , que jamais vous ne les puissiez
craindre ;

Ils ont quelque péril , je ne déguise rien.

Et que prétends-je donc ? Je ne le fais pas bien.

Dans des vers sans objets , sous des histoires
feintes ,

Vous parler de desirs , de tendresse , de plaintes.

Ces mots plairoient toujours , n'eussent-ils que
le son.

Du reste , point d'avis , moins encor de leçon.

Aimer ou n'aimer pas , est une grande affaire :

Que sur ces deux partis votre cœur délibère.

On les peut l'un & l'autre & louer & blâmer :

Quand tout est dit pourtant , on prend celui
d'aimer.

Sur la fin d'un beau jour , aux bords d'une
fontaine ,

Corilas sans témoins entretenoit Ismene ;

Elle aimoit en secret , & souvent Corilas

Se plaignoit de rigueurs qu'on ne lui marquoit
pas.

Soyez content de moi , lui disoit la bergère ;

Tout ce qui vient de vous est en droit de me
plaire.

J'entends avec transport les airs que vous
chantez ;

J'aime à garder les fleurs que vous me présentez.

Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre ,

Aux traits de votre main j'aime à vous
reconnoître :

E ij

52 *Poésies pastorales,*

Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire
hemeux ?

Mais n'ayons point d'amour, il est trop dan-
gereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus
tendre

Que ne seroit l'amour que vous pourriez pré-
tendre :

Nous passerons les jours dans nos doux entretiens;
Vos troupeaux me feront aussi chers que les
miens.

Si de vos fruits pour moi vous cueillez les
prémices ;

Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices ;
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux :

Mais n'ayons point d'amour, il est trop dan-
gereux.

Dieux ! disoit le berger, quelle est ma ré-
compense !

Vous ne me marquerez aucune préférence :
Avec cette amitié dont vous flattez mes maux,
Vous vous plairez encore au chant de mes
rivaux.

Je ne connois que trop votre humeur com-
plaisante ;

Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchanté,
Et ces vifs agrémens, & ces sots flatteurs,
Que devoient ignorer tous les autres pasteurs.
Ah ! plutôt mille fois... Non, non, répondoit-
elle,

Poésies pastorales. 53

Ismene à vos yeux seuls voudra paroître belle.
Ces légers agrémens que vous m'avez trouvés,
Ces obligeans souris vous seront réservés:
Je n'écouterai point, sans contrainte & sans
peine ;
Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins
d'Ismene ,
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux.
Mais n'ayons point d'amour , il est trop dan-
gereux.

Eh bien, reprenoit-il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes rivaux quelque foible avantage :
Vous savez que leurs cœurs vous sont moins
assurés ,
Moins acquis que le mien ; & vous me préférez !
Toute autre l'auroit fait ; mais enfin dans
l'absence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience :
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut-
être ,
Dit-elle tendrement , de ne me pas connoître :
Croyez-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regretter si peu ce qui flattoit mon cœur.
Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite :
Ah ! qui ne s'apperçut que j'étois inquiète ?
La jalouse Doris, pour me le reprocher ,
Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contr'elle une vive colere !
On vous l'a raconté, n'en faites point mystere :

54 *Poésies pastorales,*

Je fais combien l'absence est un tems rigoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dan-
gereux,

Qu'auroit dit davantage une bergère amante ?
Le mot d'amour manquoit, Ismene étoit
contente.

A peine le berger en espéroit-il tant ;
Mais sans le mot d'amour il n'étoit point
content.

Enfin, pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse.
Il faut vous obéir, Ismene, & dès ce jour,
Dit-il, en soupirant, ne parler plus d'amour.
Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se réduire ;
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
Si j'étois son amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois : Corilas, quitte
Ismene ;

Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'amène.
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient
vainement ;

J'aimois Ismene alors comme un fidele amant.
Maintenant cet amour que votre cœur rejette,
Ces soins trop empressés, cette ardeur inquiète,
Je les porte à Doris, & je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien ? Ismene à ce langage
Demeuroit interdite, & changeoit de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile, ou de sa main ;

Poésies pastorales. 55

Elle n'empêcha pas son trouble de paroître :
Eh ! quels charmes alors le berger vit-il naître ?
Corilas , lui dit-elle , en détournant les yeux ,
Nous devons fuir l'amour , & c'eût été le mieux .
Mais puisque l'amitié vous paroît trop paisible ,
Qu'à moins que d'être amant vous êtes in-
sensible ,
Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix ,
Je m'expose à l'amour , & n'aimez point Doris .

TYRSIS ET IRIS.
DIXIEME ÉGLOGUE.

DANS le fond d'un vallon est un lieu solitaire,
 Ptoche cependant d'un hameau,
 Rarement un berger y mena son troupeau ;
 Mais un berger souvent y suivit sa bergere.
 D'arbres épais il est environné ;
 Il s'y conserve une ombre , il y regne un silence
 Qui s'attirent la confiance
 D'un cœur tendre & passionné.

Un clair ruisseau tombant d'une colline ,
 Y roule entre les fleurs qu'il y vient abreuver ;
 Et quoi qu'il soit encor près de son origine,
 Déjà ses petits flots savent faire rêver.
 La beauté de ces lieux , toute inculte &
 champêtre,
 Ne permet point que l'art ose y paroître ;
 L'art même leur nuiroit s'il les vouloit parer :
 Telle en est l'aimable imposture ,
 Que quand on vient s'y retirer ,
 On se croit seul dans toute la nature.

Là , sortant du hameau prochain ,
 Par différens chemins deux amans se rendirent ;
 Sans en être d'accord, l'un & l'autre comprirent

Poésies pastorales. 57

Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
Quand ils se virent seuls, une joie amoureuse,
Mieux que dans leurs discours, éclata dans leurs
yeux :

Seulement la bergere en fut un peu honteuse,
Mais sans songer à sortir de ces lieux.

Ils s'affirent tous deux sur une douce pente

Que revêtoit l'herbe tendre & naissante,

Iris un peu plus haut, Tyrfis un peu plus bas ;

L'amour aux pieds d'Iris marquoit toujours sa
place ;

Et voici leurs discours, dont le charme & la
grace

Aux cœurs indifférens ne se montrera pas.

TYR SIS, IRIS.

TYR SIS.

On aime en ces hameaux, on songe assez à plaire ;

Cependant cherchez-y quelque berger sincère,

Et je veux bien, Iris, vous rendre votre foi,

Si vous en trouvez un sincère comme moi.

IRIS.

Il est quelques beautés qu'on trompe, ou que
l'on quitte ;

Mais il en est plus d'une aussi qui le mérite.

Eh quoi ! voulez-vous donc qu'avec fidélité

On aime Cléonice & son air affecté ?

Voulez-vous que l'on soit fidele pour Madonte,

Qui toujours sur ses ans nous impose sans honte ;

Mais Climene, mais Lise ont de vrais agrémens,

Et je répondrois bien, berger, de leurs amans.

58 *Poésies pastorales.*

T Y R S I S.

Ne vous y trompez pas : pour être jeune & belle,
 On n'en a pas toujours un amant plus fidele.
 Vous parlez de Climene ? Il n'est pas d'air plus
 doux ,
 Et même elle a , dit-on , quelque chose de vous.
 Mais si je vous disois que Climene est trahie ?
 Ménalque , qui devoit l'aimer plus que sa vie ,
 Qui souvent la voit seule près d'un certain
 buisson ,
 Ménalque pour une autre a fait une chanson.
 Et Life , à votre avis , est-elle plus heureuse ?
 Elle que les beaux yeux rendent si dédaigneuse ,
 Elle osa l'autre jour , devant d'autres pasteurs ,
 Choisir son Licidas pour lui donner des fleurs :
 A l'amour du berger elle les crut bien dues ;
 Hélas ! le lendemain il les avoit perdues.

I R I S.

Tyrfis, je vous entends, vous n'aimez pas ainsi ;
 Mais ne me puis-je pas faire valoir aussi ?
 Croyez-vous que pour être & fidele & sincere,
 On en trouve toujours autant dans sa bergere ?
 Damon y gageroit : nous sommes tous témoins
 Combien à Timarete il a plu par ses soins.
 L'autre jour cependant elle vint par derriere
 Au fier & beau Thamiere ôter sa pannetiere ;
 Damon étoit présent, elle ne lui dit rien :
 Pour moi , de leurs amours je n'augurai pas
 bien ;
 Ces tours-là ne se font qu'au berger que l'on
 aime ;
 Vous vous plaindriez bien si j'en ufois de même.

Poésies pastorales. 59

On croit que Lisidor a lieu d'être content :
J'ai vu pourtant Alphise , elle qui l'aime tant ,
A qui Daphnis mettoit ses longs cheveux en
tresse ;

La belle avoit un air de langueur , de paresse.
Au contraire , Daphnis , d'un air vif , animé ,
S'acquittoit d'un emploi dont il étoit charmé.
Alphise en ce moment rougit d'être surprise ,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

T Y R S I S.

Iris , qu'avez-vous dit ? On se fût figuré
Que le fidele amour , des villes ignoré ,
S'étoit fait dans nos bois des retraites tranquilles ;
Mais on l'ignore ici , comme on fait dans les
villes.

Ah ! qui pourroit souffrir Ménalque & Licidas ?
Charmé de leurs chansons , je suivois tous leurs pas.
Maintenant que je fais qu'ils sont tous deux
coupables ,

Je les fais ; leurs chansons ne sont plus agréables.

I R I S.

Alphise & Timarete ont l'entretien charmant ;
Je les cherchois toujours avec empressement ;
Mais depuis que je fais qu'Alphise & Timarete
N'ont point pour leurs amans la foi la plus
parfaite ,

J'évite de les voir ; & les jours les plus longs ,
J'aime mieux les passer seule avec mes moutons.

T Y R S I S.

Puisque dans ce hameaux les amours dégèrent ,
Car tous nos vieux bergers , on sait comme ils
aimèrent !

60 *Poésies pastorales.*

Abandonnons ces lieux , Iris , retirons-nous ;
On y verra du ciel éclater le courroux.

I R I S .

Nous , vivons en des lieux où je serai charmée ,
Parmi tant de beautés , d'être la plus aimée ;
Où par mes tendres soins Tyrfis sera nommé ,
Parmi tant de pasteurs , l'autant le plus aimé.
Qu'il ne soit point ici des feux tels que les
nôtres ;
Jouissons du plaisir d'aimer plus que les autres ,
Et voyons en pitié tant de foibles amours ,
Qui souffrent le partage & changent tous les
jours.

T Y R S I S .

Si je change jamais , si mon cœur se partage ,
Puisse-je en aucuns jeux n'obtenir l'avantage ?
Puisse déplaire à tous mon plus doux chalumeau ,
Et ma voix faire fuir les belles du hameau !

I R I S .

Ruisseaux qui murmurez , bois chargés de
verdure ,
Ecoutez mon berger , écoutez ce qu'il jure.
S'il trouve en son Iris un amour moins coustant ,
Je veux que tous mes traits changent au même
instant ,
Et que , sans ressentir une secrète peine ,
Je ne puisse jamais rencontrer de fontaine.

T Y R S I S .

O vous , Dieu des pasteurs , Déesse des amans ,
Ecoutez ma bergère , écoutez ses sermens !

I R I S .

Poésies pastorales. 61

I R I S.

Bergers , qu'en ces hameaux on trouve redou-
tables ,
Vous tâchez en vain de me paroître aimables ;
Ne songez pas qu'Iris voye encore le jour ;
Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul
amour.

T Y R S I S.

Bergeres , qui causez tant de soupirs , de larmes ,
Ne comptez plus sur moi pour admirer vos
charmes ;
Ne comptez plus sur moi pour ressentir vos
traits ;
Mes yeux à vos appas sont fermés pour jamais.
Aiors de mille voix ensemble confondues ,
Et dans ce lieu tout-à-coup répandues ,
Des deux amans l'entretien fut suivi :
Les Nymphes , les Sylvains , dans leurs grottes
obscuras ,
Témoins de ces ardeurs si fidelles , si pures ,
Leur applaudissoient à l'envi.





H É R O I D È S.

D I B U T A D I S ,

A P O L É M O N.

U N E nouvelle joie , & que je veux t'écrire,
 Tient mon esprit tout occupé.
 Mon pere m'a fait voir un marbre qui respire,
 Du moins si l'œil n'est pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait su prendre
 La mollesse même des chairs ,
 Et ce je ne fais quoi de vivant & de tendre
 Qui forme les traits & les airs ?

Tu fais quelles raisons me font aimer la vue
 D'un marbre si bien travaillé.
 D'une si douce joie on n'a point l'ame émue,
 Sans que l'amour y soit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre est à mes yeux offert
 L'image de cet heureux soir ,
 Qui répara si bien une légère perte
 Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon pere ;
Il fait, il approuve nos feux ;
Mais un pere est toujours un témoin trop sévère
Pour les amours & pour les jeux.

Quelques mots au hasard jettés par complaisance,
Composoient tout notre entretien ;
Et nous interrompions notre triste silence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une lampe prôtoit une lumière sombre
Qui m'aidoit encore à rêver.
Je voyois sur un mur se dépeindre ton ombre,
Et m'appliquois à l'observer.

Car tout plaît, Polémon, pour peu qu'il
représente
L'objet de notre attachement.
C'est assez pour flatter les langueurs d'une
amante
Que l'ombre seule d'un amant.

Mais je pouffai plus loin cette douce chimere ;
Je voulus fixer en ces lieux,
Attacher à ce mur une ombre passagere,
Pour la conserver à mes yeux.

Alors, en la suivant du bout d'une baguette
Je trace une image de toi ;
Une image, il est vrai, peu distincte, imparfaite,
Mais enfin charmante pour moi.

Dibutate, attentif à ce qu'amour invente,
Conçoit aussitôt le dessein

F ij

De tailler cette pierre en figure vivante ,
Selon l'ébauche de ma main.

Ainsi , cher Polémon , commence la sculpture ,
Graces à ces heureux hafards.

L'amour qui fut jadis débrouiller la nature ,
Aujourd'hui fait naître les arts.

Je sens un doux espoir à qui mon cœur se livre ;
Tout l'avenir s'offre à mes vœux.
Puisqu'on peut vivre en marbre , on y voudra
revivre ,
Pour se montrer à nos neveux.

Les héros par cet art étendront leur mémoire
Bien loin au-delà de leurs jours ;
Et le soin qu'ils auront d'éterniser leur gloire ,
Eternisera nos amours.

Combien de demi-Dieux , dont les hommes
peut-être
Eussent oublié jusqu'au nom !
Que d'exemples puissans que l'on n'eût pu
connoître ,
Si je n'eusse aimé Polémon !

Mais si tu ressemblois à tant d'amans volages ,
Si tu changeois à mon égard ,
Oferois-tu jeter les yeux sur les ouvrages
Que va produire un si bel art ?

Ta noire trahison auroit toujours contr'elle
La voix de ces témoins muets ,

Qui te reprocheroient cet amour si fidelle
Dont ils font tous autant d'effets.

Je t'offense, & je fais qu'il s'éleve en ton ame
Un vif, mais doux ressentiment.
Viens, je réparerai ces soupçons de ma flamme,
Que je condamne en les formant.

Quoi ! de tels changemens seroient-ils donc
possibles ?
Quoi ! cet amour toujours vainqueur
Animeroit par moi des marbres insensibles,
Et n'animeroit plus ton cœur ?

F L O R A ,

A P O M P É E .

PRÊTE à voir arriver la mort que je desire,
 Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs.
 Ma main encor n'a la force d'écrire
 Que pour exprimer mes douleurs.

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre :
 Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux.
 Et croiroit-on que Rome me fit peindre
 Pour orner les temples des Dieux ?

En vain sur ces portraits les étrangers me
 vantent ;
 Qu'on les ôte, Pompée, ils me font trop
 d'honneur.
 Non, ce n'est plus Flora qu'ils représentent,
 Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te souvient-il du tems où ta flamme inquiète
 Craignoit si tendrement des rivaux malheureux ?
 Ah ! disois-tu, dans quel trouble me jette
 L'offre qu'ils te font de leurs vœux ?

Pourras-tu, ma Flora, résister à leurs larmes ?
 Pourrai-je dans ton cœur tenir seul contr'eux
 tous ?

Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux !

Je te disois alors, je mettois en usage
Tout ce qui te pouvoit guérir de ce souci.
Ciel ! quelle erreur ! étoit-ce mon partage
Que de te rassurer ainsi ?

C'étoit toi qui devois jurer à ta maîtresse
Que tu ne serois point touché par tes rivaux ;
Que tu pourrois jouir de sa tendresse,
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu ? J'étois trop insensible
Aux soupirs qu'on pouvoit pour ébranler ma foi ;
De tendres soins me trouvoient invincible ,
Lorsqu'ils ne parloient pas de toi.

Voilà , Dieux immortels, voilà ce qui l'irrite ;
Vous écoutez ici les plaintes d'un amant.
Eh ! qu'est-ce donc désormais qui mérite
Un éternel attachement ?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive
âme
Il falloit d'un ami préférer le repos ;
Ne prétends point nous déguiser ton ame
Sous de vains discours de héros.

On sait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
Jusqu'où doit nous pousser un si cher intérêt ;
D'autres héros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'amour parle , tout se tait.

Ton changement n'a point une cause plus belle
Que ceux qui font gémir tant de cœurs
amoureux ;

Tu n'es au fond qu'un amant infidèle,
Et non un ami généreux.

Pourquoi, lorsqu'il voyoit sa flamme rebutée,
Ton rival t'a-t-il pu toucher par ses ennuis ?

Et moi qui perds tout ce qui m'a flatté,
Et moi qui meurs, je ne le puis !

J'attendris ton ami par ma douleur extrême,
Comment de tes présens jouiroit-il jamais ?

Il se reproche, il condamne lui-même,
La cruauté de tes bienfaits.

Il veut te rappeler, je le retiens sans cesse ;
Car quand tu reviendrois, quel sort seroit le
mien ?

Je devrois tout à sa seule tendresse,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cédant à lui, tu t'es rendu justice ;
Il n'est pas comme toi barbare & sans amour.

Je n'aurois pas à craindre un sacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, hélas ! rien ne t'efface ?
Quel charme malheureux a su me prévenir ?

Que je voudrois l'adorer en ta place,
Pour te plaire, ou pour te punir !

Alors mes soins pour lui, tendres, ardens,
durables,
Passeroient tous les soins que pour toi j'ai perdus,
Et je rendrois encor plus desirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illusion, & trop tôt dissipée !
Quoi ! d'un fatal amour je pourrois me guérir ?
Quoi ! j'aimerois une autre que Pompée ?
Non, je ne saurai que mourir.

A R I S B E,
A U J E U N E M A R I U S.

D E P U I S que je me suis privée
De tout ce qui flattoit mes plus tendres desirs,
Dans votre souvenir me suis-je conservée ?
Songez-vous à mes déplaisirs ?

Il n'est point de fin pour mes peines ;
Rien ne fauroit rejoindre Arisbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir brisé vos chaînes ;
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien , avant votre sortie ,
Un demi-jour m'eût-il duré sans vous parler ?
Et maintenant les mois , & les ans , & ma vie ,
Tout sans vous , tout va s'écouler.

Seule , & mortellement blessée ,
Je parcours ce palais de l'un à l'autre bout ;
Et ne saurois bannir l'espérance insensée
Que j'ai de vous trouver par-tout.

Qui le croiroit ? je revois , j'aime
Les lieux où par le Roi vous étiez resserré,
Et je vous redemande à cette prison même
D'où mon amour vous a tiré.

J'attends avec Impatience
Que l'ombre de la nuit se répande sur nous ;
Ma tristesse redouble en ce vaste silence ,
Et ce tems m'en paroît plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore ,
Lorsqu'en mes yeux lassés le sommeil est entré ;
En songe quelquefois (ce bien me reste encore)
Je crois vous avoir recouvré.

Mais vous avouïrai-je une crainte
Qui passe tous les maux de mon cœur agité ?
Je crains que votre amour n'ait été qu'une feinte
Pour obtenir la liberté.

Je me représente sans cesse
Combien vous me pressiez d'ouvrir votre prison ;
Je ne me souviens point d'aucun trait de
tendresse ;
Vous donniez tout à la raison.

Vous me parliez toujours d'un pere
Dont il falloit servir la haine & le courroux ;
Jamais la liberté ne vous en fut moins chere ,
Quoiqu'elle m'arrachât à vous.

Hélas ! d'où vient que ma mémoire
Repasse les discours & les soins d'un amant ?
Pour ne le voir jamais , est-il b. soin de croire
Qu'il m'aimât sans déguïsement ?

Oui , d'une absence si cruelle
Il faut que cette idée adoucisse l'ennui.

J'ai besoin de penser , Marius est fidèle ,
Et je n'ai pas trop fait pour lui.

Triste plaisir ! douceur trompeuse !
Mes maux , si vous m'aimez , doivent s'en
augmenter ;
Votre perte à mon cœur en est plus douloureuse ;
Cependant je veux m'en flatter.

Peut-être la fierté romaine
S'oppose aux sentimens que vous auriez pour moi ;
Je suis une Numide , & votre ame hautaine
Dédaigne d'être sous ma loi.

Se peut-il qu'un climat devienne ,
Pour l'empire d'amour un climat étranger ?
La beauté qui n'a pas le droit de citoyenne ,
A toujours celui d'engager.

D'ailleurs je ne suis plus Numide ;
De son propre intérêt mon amour est vainqueur ;
La naissance n'est rien où la vertu décide ;
Je suis Romaine par le cœur.

N'admirez plus tant la mémoire
Des plus fameux héros que Rome ait mis au jour ;
J'ai plus fait par l'effort , quoique moins pour la
gloire ,
J'ai sacrifié mon amour.

Grands Dieux ! vous vîtes seuls mes peines ,
Del'excès de mes maux vous fûtes seuls témoins ,
Lorsqu'enfin arriva la nuit où , de ses chaînes ,
Marius sortit par mes soins.

Tandis

Tandis qu'une troupe choisie
Conduisoit ce dessein sur mes ordres secrets ;
Tandis , pour dire mieux , qu'on m'attachoit la
vie
En exécutant mes projets.

Par une tendresse contrainte
Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roi.
Dans l'état où j'étois , quelle cruelle feinte !
Quel supplice qu'un tel emploi !

Avec combien d'inquiétude
Je sentois s'écouler & comptois les instans ?
Ciel ! disois-je tout bas dans cette incertitude,
Sait-on bien se servir du tems ?

Prend-on bien toutes les mesures ?
Amour , dans ces périls tu m'as fait embarquer ;
Amour , veille pour nous , veille en ces conjonc-
tures !
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant , ajoutois-je ensuite ,
Des gardes du palais on a trompé les yeux.
On vient à Marius ; il sort , il prend la fuite ;
Il est déjà hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon esprit à tel point se laissoit occuper ,
Que cet air inquiet , dépeint sur mon visage ,
Commençoit à se dissiper.

Enfin , quand le Roi m'eût quittée ,
Las de me voir distraite , & peut-être offensé ,
Je courus , & de crainte & d'espoir agitée ,
Savoir ce qui s'étoit passé.

On m'apprit une heureuse issue ;
La nouvelle flattoit tous les vœux de mon cœur :
Je brûlois de l'apprendre , & quand je l'eus reçue ,
J'en pensai mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse
Moi-même j'employai mes soins & mes efforts ;
Je ne fais quel plaisir d'un ame généreuse
Me soutenir par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage
Est après son effet prompte à se démentir !
Dès que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage ,
Je commençai de les sentir.

Tel fut , ou mon injustice ,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu ,
Que j'osai reprocher cet important service
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur , à lui-même contraire ,
De cet heureux succès jouit en gémissant.
Je n'en rougirai point : ce qu'Arise a su faire ,
Excuse assez ce qu'elle sent.

Que je crains qu'aucune foiblesse
N'aide de votre part à me justifier !
Libre , regrettez-vous les marques de tendresse
Que vous reçûtes prisonnier ?

Vous dîtes vers Arisbe absente,
En sortant de ces lieux, envoyer un soupir;
Vous méritâtes peu les bienfaits d'une amante,
S'ils vous firent trop de plaisir.

Un autre amant eût fui moins vîte,
Pour tourner mille fois les yeux vers ce palais :
C'est là que je la laisse, eût-il dit; je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que fais-je ? un autre amant peut-être,
En rompant ses liens, eût rendu des combats.
Ah ! si dans votre cœur ce sentiment put naître,
De quoi ne me payat-il pas ?

Mais, Dieux ! quel bonheur j'envifage !
C'est un prix assez grand que mon amour reçoit :
Si près d'une rivale on ne fait pas usage
De la liberté qu'on me dois.

CLÉOPATRE,
A AUGUSTE.

JE crois devoir, Seigneur, vous épargner ma
vue ;

En l'état où je suis j'évite tous les yeux ;
Je fuis le soleil même, & je suis descendue
Dans les tombeaux de mes aïeux.

Ce funeste séjour conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs, & nourrit mes douleurs :
Ces morts m'offrent en vain leurs fortunes pas-
sées ;
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, Seigneur, que Cléopâtre y
compte
La gloire dont le ciel se plaît à vous charger ;
Dans l'univers entier elle auroit trop de honte
D'être seule à s'en affliger.

Reine sans diadème, & n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses états conquis Cléopâtre ne pleure
Que la perte de son amant.

Quand cet amant & moi, par ses desirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,

Nous n'avions point conçu l'ambitieufe idée
De vous disputer l'univers.

Eh ! ne voyions-nous pas que toujours vers l'Empire

Le destin vous faisoit quelque nouveau degré !
Je me rendis à lui sur les mers de l'Épire ,
Avant qu'il se fût déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor notre disgrâce ;
J'en voulus en fuyant prévenir les arrêts ;
Et depuis , vous savez si l'Égypte eut l'audace
De s'opposer à vos progrès.

Non, non, sans jalousie , & d'un esprit tranquille,
De vos heureux succès nous retardons le cours :
Nous voulions seulement assurer un asyle
A de malheureuses amours.

Marc-Antoine passoit pour le second de Rome ;
Parmille heureux exploits ce nom fut confirmé :
Ses manieres , son air , tout étoit d'un grand
homme ,
L'ame encor plus , & je l'aimai.

Je fais que son esprit violent , téméraire ,
Toujours aux passions se laissoit prévenir ;
Et je craignois pour lui la fortune prospere
Qu'il ne favoit pas soutenir.

Je l'aimai cependant : c'est une loi fatale
Que l'amour doit causer tous mes événemens.
Je m'attache aux héros , je suis tendre , & j'écale
Leurs vertus par mes sentimens ,

Ah ! Seigneur, à vos yeux lorsque j'irai paroître,
 Prenez d'un ennemi le visage irrité ;
 Traitez-moi, s'il se peut, comme un superbe
 maître ;

Je craindrois trop votre bonté.

Je m'apprete à me voir en esclave trainée
 Dans ces murs, orgueilleux des fers de tant de Rois,
 La maison des Césars, telle est ma destinée,
 Doit triompher de moi deux fois.

César, dont les vertus ont été consacrées,
 Par mille aimables soins triompha de mon cœur ;
 Et vous triompherez de moi, de ces contrées,
 Aussi juste, & plus grand vainqueur.

Il préféra pourtant la plus douce victoire,
 Dieux ! quels soupirs pouffoit le maître des hu-
 mains !
 Que d'amour dans une ame où régnoit tant de
 gloire,
 Que remplissoient tant de desseins !

Combien me jura-t-il qu'au sortir de la guerre,
 Si le ciel en ces lieux n'eût pas tourné ses pas,
 Il eût manqué toujours au vainqueur de la terre
 D'adorer mes foibles appas !

Combien me jura-t-il qu'il eût changé sans peine
 Tant d'honneurs, de respects & d'applaudisse-
 mens,
 Contre un des tendres soins dont j'étois toujours
 pleine,
 Contre mes doux empressements !

Aussi pour être heureux , s'il peut jamais suffire
De posséder un cœur , d'en avoir tous les vœux ,
De se voir prévenir dans tout ce qu'on desiré ,
César sans doute étoit heureux.

Je le sens bien , Seigneur , je me suis égarée ;
J'ai trop dit que César a vécu sous mes loix :
Bientôt vous me verrez pâle & défigurée ,
Et vous condamnerez son choix.

Mais si le grand César souhaja de me plaire ,
Mes jours couloient alors dans la prospérité.
Le sort , vous le savez , favorable ou contraire ,
Décide aussi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revois l'image ;
Si mes larmes touchoient le ciel où l'Empereur ,
Peut-être . . Mais , hélas ! quel retour j'envisage !
D'où me vient cette douce erreur ?

En me la pardonnant , imitez la clémence
De qui , pour vos vertus , voulut vous adopter ;
Vous feriez par le sang , par l'aveugle naissance ,
Moins obligé de l'imiter.



POÉSIES DIVERSES.

P O R T R A I T D E C L A R I C E.

J'ESPÈRE que Vénus ne s'en fâchera pas,
 Assez peu de beautés m'ont paru redoutables ;
 Je ne suis pas des plus aimables,
 Mais je suis des plus délicats.
 J'étois dans l'âge où regne la tendresse,
 Et mon cœur n'étoit point touché.
 Quelle honte ! il falloit justifier sans cesse
 Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage
 Par la simple nature uniquement paré,
 Dont la douceur soit vive, & dont l'air vif soit
 sage,
 Qui ne promette rien, & qui pourtant engage ;
 Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,
 Ce seroit un esprit qui pensât finement,
 Et qui crût être un esprit ordinaire,

Poésies diverses. 81

Timide sans sujet , & par-là plus charmant ,
Qui ne pût se montrer , ni se cacher sans plaire ;
Qu'on me le trouve , & je deviens amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former ;
Comme en aimant je prétends estimer ,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droi-
ture ,
Vertueux sans rien réprimer ,
Qui n'eût pas besoin de s'aimer
D'une sagesse austère & dure ,
Et qui , de l'ardeur la plus pure ,
Se pût une fois enflammer ;
Qu'on me le trouve , & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde ;
Chacun me promettoit une paix si profonde,
Que j'en ferois moi même embarrassé.
Je ne voyois point de bergere ,
Qui , d'un air un peu courroucé ,
Ne m'envoyât à ma chimere.

Je ne fais cependant comment l'Amour a fait ;
Il faut qu'il ait long-tems médité son projet ;
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice ,
Semblable à mon idée , ayant les mêmes traits :
Je crois , pour moi , qu'il me l'a faite exprès.
Oh ! que l'Amour a de malice !

L E S J E U X
O L Y M P I Q U E S ,

Sur une passion qui avoit déjà duré
cinq ans.

JADIS de cent ans en cent ans
La magnifique Rome , à tous ses habitans ,
Donnoit une superbe fête ,
Et les hérauts crioient : *Citoyens , accourez ,*
Vous n'avez jamais vu , jamais vous ne verrez
Le spectacle qu'on vous apprête !

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur ,
On n'eût bien pu trouver quelque tête chenue
D'une opiniâtre vigueur ,
Par qui la fête eût été déjà vue.
Mais quoi ! dans la condition
Où les Dieux ont réduit la triste vie humaine ,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fit une exception.

Telle est chez les Amours la coutume établie ;
La même chose s'y publie
A des jeux solennels qu'ils célèbrent entr'eux.
Mais ce qui doit causer une douleur amère ,
C'est que tous les quatre ans on célèbre ces jeux :

Poésies diverses. 83

Cependant pour ces malheureux
C'est une fête séculaire ;
Jamais un Amour n'en voit deux.

Avoir vécu deux ans , la carrière est jolie ;
Trois , c'est le bout du monde , on ne les peut
passer :
Mais aller jusqu'à quatre , oh ! ce seroit folie ,
Si seulement ils osoient y penser.
Ils n'avoient pas jadis les mêmes destinées ;
Un amour fournissoit sa quinzaine d'années ,
Sa vaingtaine , pour faire un compte encor plus
rond.
Hélas ! bien moins de tems aujourd'hui les em-
porte ;
Et s'il faut que toujours ils baissent de la sorte ,
Dieu sache ce qu'ils deviendront.

Quel fut l'étonnement de la troupe légère ,
Lorsqu'à ces derniers jeux , & dans un grand
concours ,
S'avança le doyen de Cypre & de Cythere ,
Le Mathusalem des Amours ,
Un Amour de cinq ans , & qui , de ce spectacle ,
Leur eût fait par avance un fidele rapport !
Le petit peuple ailé , dans un commun transport ,
Battit des mains , cria miracle.

Mais , grands Dieux ! que ne fût-ce pas
Quand il vint dans la lice , & , malgré ce grand âge
Sur de jeunes rivaux remporta l'avantage
En mille différens combats ?

SONNET,

Car ces jeux te semblent à ceux que vit l'Élide,
 Jeux guerriers, où venoient s'exercer les Amours;
 Tantôt à déclarer une flamme timide,
 Qui veut parler, & qui se tait toujours;
 Tantôt à placer bien ces douces bagatelles,
 Ces petits soins qui touchent tant;
 Tantôt à se plaindre des belles
 Avec respect, & même en s'emportant.
 Que fais-je enfin ? sous cette fautive image
 Ils préudent ensembler à leurs charmans emplois.
 Rien n'aide tant à leurs exploits
 Que ce solide apprentissage.

D'une foule d'Amours le vainqueur fut suivi.
 De toutes parts l'algèbre s'exprime ;
 L'un admire à cinq ans quelle force l'anime,
 L'autre veut savoir le régime
 Dont jusqu'alors il s'est servi.
 Mais lui, ce ne font pas ici, comme l'espère,
 Dit-il, les derniers jeux où je me trouverais ;
 Il n'est pas encor tems que je sois admiré ;
 Et qu'il soit dit, sans vous délaier,
 Tous tant que vous voilà, je vous enterrerais.
 Mon destin sera tel, que des Amours antiques,
 Chez les Amours futurs, moi seul je ferai foi ;
 On me consultera sur de vieilles pratiques,
 Dont la mémoire auroit péri sans moi.
 Mais puisque vous voulez savoir ce qui me
 donne

Cette longue fante dont vous êtes surpris,
 Je vis de ce beau feu qui sort des yeux d'Iris,
 Et, comme on voit, la nourriture est bonne.

S 4
Poésies diverses.

S O N N E T.

JE suis (croit jadis Apollon à Daphné ,
Lorsque tout hors d'haleine il courait après elle ,
Et lui contoit pourtant la longue kyrielle
Des rares qualités dont il étoit orné.)

Je suis le dieu des vers , je suis bel esprit né ;
Mais des vers n'étoient point le charme de la belle.
Je fais jouer du luth. Arrêtez ! Bagatelle ;
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine ;
Je suis par mon savoir dieu de la médecine.
Daphné fuyoit encor plus vite que jamais.

Mais s'il eût dit : Voyez quelle est votre con-
quête ;
Je suis un jeune dieu , toujours beau , toujours
frais ;
Daphné , sur ma parole , auroit tourné la tête.

L' H O R O S C O P E.

JE n'avois garde, Iris, de ne vous aimer pas ;
 Je ne m'étonne plus de mon amour extrême :

Le ciel, dès ma naissance même,
 Promit mon cœur à vos appas.

Un **A**strologue, expert dans les choses futures,
 Voulut en ce moment prévoir mes aventures ;

Des planetes alors les aspects étoient doux,
 Et les conjonctions heureuses ;

Mon berceau fut le rendez-vous
 Des influences amoureuses.

Vénus & Jupiter y versoit tour-à-tour

Tant de quintessence d'amour,

Que même un œil mortel eût pu la voir des-
 cendre.

De leur trop de vertu, qui pouvoit me défendre!

Hélas ! je ne faisois que de venir au jour.

Qu'ils prennent bien leur tems pour nous faire un
 cœur tendre !

Quand de mon avenir fatal

L'**A**strologue d'abord fit le plan général,

Il le trouva des moins considérables :

Je ne devois ni forcer bastions,

Ni décider procès, ni gagner millions ;

Mais aimer des objets aimables,

Offrir des vœux, quelquefois bien reçus,

Eprouver les amours coquets ou véritables ;

Donner mon cœur, le reprendre, & rien plus.

Alors l'Astrologue s'écrie :

Le joli garçon que voilà !

La charmante petite vie

Que le ciel lui destine-là !

Mais quand dans le détail il entra davantage ,

Il vit qu'encore enfant je savois de ma foi

A deux beaux yeux faire un si prompt hommage,

Que mon premier amour & moi

Nous étions presque de même âge.

D'autres amours après s'emparoiént de mon
cœur ;

La force , la durée en étoit inégale ,

Et l'on ne distinguoit , par aucun intervalle ,

Un amour & son successeur.

Ce n'étoient jusque-là que des préliminaires ;

Le ciel avoit paru d'abord ,

Par un essai de passions légères ,

Jouer seulement sur mon sort.

Mais quel amour , ô dieux ! quel amour prend la
place

De ceux qui l'avoient précédé !

Fuyez , foibles amours dont j'étois possédé ,

Fuyez , & dans mon cœur ne laissez point de
trace !

Celui qui se rendoit maître de mon destin ,

Du reste de ma vie occupoit l'étendue ;

L'Astrologue avoit beau porter au loin sa vue ,

Il n'en découvroit point la fin.

Quoi ! disoit-il , presque en versant des larmes ,

Ce pauvre enfant que je croyois heureux ,

Des volages amours va-t-il perdre les charmes ?

Quoi ! pour toujours va-t-il être amoureux ?

Hij

88 *Poésies diverses.*

Non , non , il faut que je m'applique
A voir encor l'affaire de plus près.
Alors il met sur nouveaux frais
Toutes ses regles en pratique :
D'un œil plus attentif il observe le cours
Et des fixes & des planetes ,
Dans tous les coins du ciel promene ses lunettes,
Retrace des calculs qui n'étoient pas trop courts ;
Et puis , quand il eût fait cent choses déjà faites ,
Il vit que j'aimois pour toujours.

LE TEMS ET L'AMOUR ,

F A B L E .

ILS sont deux dieux , portant ailes aux dos ,
Les plus méchans qu'ait Jupin à sa table ;
L'un est le Tems , mangeur infatiable ,
Vieillard chenu , mais , hélas ! trop dispos ;
Et l'autre , qui ? c'est l'enfant de Paphos.
Quand cet enfant a pris beaucoup de peine
Chez son beau-pere à forger une chaîne ,
Qui de deux cœurs doit unir le destin ,
Vient le barbon qu'on ne peut trop maudire ,
Qui vous la ronge & vous l'use à la fin ;
Adieu la chaîne , & le vieillard malin
S'envole ailleurs , riant d'un vilain rire.
Fût-il jamais sous sa cruelle dent
Liens si forts qu'ils fissent résistance ?
Ces jours passés je le vis cependant

Avec l'Amour en bonne intelligence ;
Tous deux , tous deux , l'enfant & le vieillard ,
Ils composoient une chaîne durable ;
Le Temps lui-même en serroit avec art
Tous les chaînons. N'est-ce point une fable ?
Non , je l'ai vu , vu de mes propres yeux ,
Ou je le sens pour vous dire encor mieux.

C A P R I C E .

J E ne dors ni nuit , ni jour :
Le diable emporte l'Amour ,
Ses petits freres , sa mere ,
Tous ses parens , Jeux & Ris ,
Toute l'Isle de Cythere ,
Et , qui plus est , mon Iris.

SUR UNE PETITE VÉROLE.

SUR le sujet de la gente femelle ,
Qui rend mon cœur aussi tendre qu'il est ,
Grace & Beauté sont ensemble en querelle ;
Car Beauté dit : C'est par moi qu'elle est belle.
Grace répond : C'est par moi qu'elle plaît.
Dame Beauté , toujours fiere & hautaine ,
D'esprit quinteux , & qui veut qu'on apprenne
Combien ses dons doivent être chéris ,
Vous prétend congé du visage d'Iris.
Mais d'autre part sa gentille rivale ,
Pour la confondre & lui clore le bec ,
Grace demeure , & tous nos cœurs avec ;
D'enfans ailés , troupe toujours égale ,
Aux pieds d'Iris se rend avec respect.
Dame beauté mainte couleuvre avale ;
Si qu'à la fin voyant que son courroux
N'avance rien , & ne sert de deux cloux ,
Elle revient sans mot dire au plus vite ,
Heureuse encor qu'on la reçoive au gîte.

M A D R I G A L.

JE veux chanter en vers la beauté qui m'engage ;
J'y pense , j'y repense , & le tout sans effet :
 Mon cœur s'occupe du sujet ,
 Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

SUR UNE PASSION CONSTANTE,
SANS ÊTRE MALHEUREUSE.

UN jour aux pieds d'Iris l'Amour alla se rendre,
Respectueux, timide, & n'en osant attendre
 Que des rigueurs & du dédain.
 Iris se trouva moins sévère,
 Et l'enfant retourna soudain
 A son naturel téméraire.
 Cependant par tous les degrés
 Il fut conduire son audace.
Enfin, je prévois bien que vous en douterez,
Siècles futurs ; enfin Iris même l'embrasse.
 Mais dans l'instant qu'entre ses bras
Il goûtoit, éperdu, des douceurs si nouvelles,
Iris en trahison lui coupoit les deux ailes,
 Et l'Amour ne le sentit pas.

Ce tour-là fut, sur ma parole,
 Le mieux pensé que j'aie encor connu ;
 Car l'Amour bien traité d'ordinaire s'envole
 Plus vite qu'il n'étoit venu.

L'ANNIVERSAIRE.

DANS un lieu sombre & ténébreux,
 Le dixième Janvier, s'assemblerent les sages,
 Censeurs du monde, & presque anthropophages,
 Gens sans amour & rêvant toujours creux.
 De longs habits de deuil la troupe étoit couverte,
 De deuil étoit tendu le funeste séjour.
 L'an précé tent, à pareil jour,
 D'un de leurs compagnons ils avoient fait la perte.
 Il avoit deserté ; quand un sage deserte,
 Ne le cherchez que chez l'Amour.
 Dans des chants où régnoit une tristesse extrême,
 De celui qui manquoit ils déploroient le sort.
 Hélas ! disoit avec transport
 Un orateur à face maigre & blême,
 C'étoit pour notre corps un sujet excellent.
 Quel paresseux ! quel indolent !
 Quel ennemi du soin & de la veille !
 Qu'il eût pour ne rien faire un merveilleux talent !
 Qu'il dormoit bien sur l'une & l'autre oreille !
 A peine quelquefois paroïssoit-il galant :
 Je fais qu'il faisoit mal d'en faire le semblant ;
 Mais que cette apparence étoit peu criminelle,

Auprès de cet amour sincère & violent
Qui nous en a fait un rebelle !
Le discoureur en étoit là ,
Quand le sage défunt parut & le troubla ,
Comme un spectre sorti du ténébreux rivage.
Messieurs , leur dit-il , me voilà ,
Et voilà celle qui m'engage.
Critiquez ce portrait , vous savez critiquer ;
Et comme un peu de tems vous sera nécessaire ,
Je ne veux pas vous en laisser manquer ;
Je reviens dans un an , à l'autre anniversaire.
En attendant , je vous déclare à tous
Que j'aime , que l'on m'aime , & que vous êtes
fous.

SUR DES DISTRACTIONS
DANS L'ÉTUDE DE LA GÉOMÉTRIE.

LORSQUE je tiens les horribles écrits
Des successeurs d'Euclide & d'Archimède ,
Contre la joie infailible remède ,
Rude supplice aux plus tristes esprits ,
Je vois l'Amour , & je suis tout surpris
Qu'il me vient là faire une parenthèse.
Pense un moment , dit-il , à ton Iris ,
Tu penseras un peu plus à ton aise.
Très-volontiers , lui dis-je , mon mignon ;
Je fais trop bien qu'on ne lui dit pas non.

94 *Poésies diverses.*

J'accomplis l'ordre , & d'assez bonne grace.
 Puis je reprends mes savans ; & l'Ennui,
 Priant l'Amour de leur céder la place ,
 La compagnie est mauvaise pour lui.
 S'en va-t-il ? Non. Parenthèse nouvelle.
 Encore Iris. Encore une fois , soit.
 Deux , s'il le faut. On peut faire pour elle ,
 Sans faire trop , un peu plus qu'on ne doit.
 Mais à la fin , lorsque je m'en crois quitte ,
 Que mon devoir est fait , & par de-là ,
 Mon enragé , mon traître est encor là ,
 Et son Iris. En vain je me dépîte ;
 Au diable soit le lutin obstiné !
 C'est encor pis , j'en suis mieux lutiné.
 Je n'y fais plus que prendre patience ;
 Et puisqu'il faut que je pense & repense
 A cette Iris , & la nuit & le jour ,
 Pensons-y donc. Adieu vous dis , science ,
 Je veux avoir la paix avec l'amour ,

L'AMOUR ET L'HONNEUR,

F A B L E.

DANS l'âge d'or que l'on nous vante tant ;
Où l'on aimoit sans loix & sans contrainte ,
On croit qu'Amour eut un regne éclatant :
C'est une erreur ; il fut si peu content ,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte :
J'ai des sujets , mais ils sont trop soumis ,
Dit-il ; je regne , & je n'ai point de gloire.
J'aimerois mieux dompter des ennemis ;
Je ne veux plus d'empire sans victoire.
A ce discours , Jupin rêve , & produit
L'austere Honneur , épouvantail des belles ,
Rival d'Amour , & chef de ses rebelles ,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'enfant mutin le considère en face ,
De près , de loin ; & puis faisant un saut :
Pere des Dieux , dit-il , je te rends grace ;
Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut.

E N V O I.

Jeune beauté , vous que rien ne surmonte ,
Je ne dis pas , vous m'aimerez un jour ;
Mais après tout , ceci n'est point un conte ,
L'Honneur fut fait pour l'honneur de l'Amour.

SUR UNE BRUNE.

BRUNETTE fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renversa cette forte cervelle,
Où la sagesse avoit pris le timon.
Qui dit Brunette, il dit spirituelle,
Et vive au moins comme un petit démon ;
Et, s'il vous plaît, tous ces jolis visages,
Qui de la Grèce affolèrent les sages,
Qui, comme oisons, les menoient par le bec ;
Qui croyez-vous que ce fussent ? Brunettes
Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguettes
Disoient, Dieu fait, gentilles en grec.
Autre brunette aujourd'hui me tourmente,
Moi, philosophe, ou du moins raisonneur,
Et qui pouvois acquérir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une ame indifférente.
Or vous, messieurs, qui faites vanité
Des tristes dons de l'austère sagesse,
Quand vous verrez Brunettes d'un côté,
Allez de l'autre en toute humilité :
Brunettes font l'écueil de votre espèce.

SUR

SUR CE QU'ON AVOIT MIS DANS UNE
ÉGLOGUE CES QUATRE VERS :

SANS permettre à son cœur de trop nobles
desirs,
Elle peut des dieux même attendre les soupirs ;
Et si pour elle en vain les dieux versaient des
larmes ,
Ils sauroient encor leur gloire par ses charmes.

*Et qu'il fallut les ôter , parce qu'ils étoient trop
pompeux.*

Le poëte a manqué , je n'en disconviens pas ;
Mais il étoit plus amant que poëte.
Quand de ce qu'on adore on chante les appas ,
Le chalumeau devient trompette.

SUR UNE VISITE

Qu'un malade attendoit inutilement depuis
quelque tems.

Vous ne venez donc point, vous pour qui je
respire ,
Vous qui seule à mes maux pourriez me dérober ;
Vous qui d'un simple mot , qui d'un léger sourire
Dissiperiez l'horreur où je me sens tomber ?
Privé de la santé , mon seul mal est l'absence ;
C'est vous que je regrette , & qui me tourmentez.
Venez de vos attraits éprouver la puissance ;
Et si je souffre encor , punissez-m'en , partez.

SUR UN PORTRAIT
DE DESCARTES.

Avec sa mine renfrognée ,
Elevé sur ma cheminée,
Descartes dit : Messieurs , c'est moi
Qui dans ces lieux donne la loi.
Mais au fond d'une alcove obscure
Se cache une aimable figure,
Qui se moque du ton qu'il prend ,
Et dit tout bas : Oh ! l'ignorant !

LE DUC DE VALOIS,
HISTORIETTE.

Tout dormoit dans Paris, la nuit étoit sans
tune ;
De nuages épais l'air étoit occupé,
Quand un jeune Seigneur, en secret échappé,
Se dérobant à sa suite importune,
Sortit d'un gros manteau le nez enveloppé.
Tout cela, direz-vous, sent la bonne fortune :
Vous ne vous êtes pas trompé.

Il étoit attendu par une jeune dame,
Qui de son vieux mari n'alongeoit pas les jours.
Vous dire ici comment il fut lui toucher l'ame ;
Ce seroit un trop long discours.
Et puis dans ce détail, quel besoin qu'on s'en-
gage,
Après qu'on vous a déjà dit
Que l'amant étoit jeune, & le mari sur l'âge ?
Cela, ce me semble, suffit.
Mais de savoir leurs noms si vous êtes en peine,
Vous allez les apprendre tous ;
Valois étoit l'amant, la belle étoit la Reine ;
Lours douze, le vieil époux.

Il n'avoit point d'enfans : lui mort, la loi salique
Adjugeoit à Valois ce qu'il avoit de bien.

I ij

100 *Poésies diverses.*

Le reste de ses jours ne tenoit plus à rien ,
Encore étoit-ce un reste assez mélancolique ;
Et cependant il avoit entrepris
D'engendrer un hoir mâle , & cela sans remise.
La Reine vint alors de Londres à Paris ,
Pour l'aider dans cette entreprise.
On ne décide point auquel il tint des deux ,
Mais enfin de l'hoir mâle on n'eut point de nouvelles.
Valois aima la Reine , & , déjà même entr'eux ,
Les unions des cœurs passoient pour bagatelles.
Il sentoit approcher l'heure du rendez-vous.
Que de vœux empressés ! que de transports de flamme !
Les plaisirs à venir flattoient si bien son ame ,
Que des plaisirs présents ne seroient pas plus doux.
Je ne fais par quelle aventure
Dans ce tems justement il rencontre Boisy.
C'étoit un homme âgé , d'une sagesse mûre ,
Enjoué cependant , & sage avec mesure ,
De plus , son confident choisi.
Ah ! Boisy , lui dit il , tu vois de tous les hommes
Le plus heureux , le plus content ;
Au milieu de la nuit , au moment où nous
Sommes ,
La Reine , la Reine m'attend.
J'entends , lui dit Boisy ; fier de votre victoire ,
Tout transporté d'amour , & de joie enivré ,
Vous courez chez la Reine y recueillir la gloire
Du tendré & doux accueil qui vous est préparé.
C'est un bonheur pour vous plus grand qu'on ne
peut croire ,

Que pout vous arrêter vous m'avez rencontré :
Et si la Reine étoit avec vous plus féconde
Qu'elle ne l'est avec son vieil époux,
(Or cela me semble , entre nous ,
Le plus vraisemblable du monde)
Le Roi seroit enfin au comble du bonheur :
Grace à vous , il se verroit pere ,
Quoique ce nom fût pour lui trop d'honneur ;
Et ce que par lui-même il n'eût jamais su faire ,
Vous le feriez en sa faveur.
De là tirez la conséquence :
Vous prévoyez bien , comme moi ,
Que vous qui , Louis mort , héritez de la France,
Vous verriez après lui monsieur votre fils Roi ; .
Et puis , Seigneur, réduit à recevoir la loi ,
Il faudroit prendre patience.
Valois qui jusqu'alors , plein de sa passion ,
Ne songeoit qu'aux plaisirs de sa chere conquête,
Se vit assassiné d'une réflexion
Qui vint troubler toute la fête.
Qu'il eût bien mieux aimé , s'exposant au hasard
D'être sujet toute sa vie ,
Gâiment & sans scrupule achever sa folie ,
Quand il eût dû la connoître trop tard !
Sans doute le péril de perdre un diadème
Refroidissoit l'ardeur de ses empressemens ;
Mais aussi ce péril avoit tant d'agrémens ,
Qu'il valoit la royauté même.
Si l'honneur fierement lui montrait tant d'états
Que lui devoit coûter son aimable foiblesse ,
Un autre honneur de différente espee ,
Mais pourtant aussi fort , lui demandoit tout bas :
I ij

102 *Poésies diverses.*

Que dira de toi ta maîtresse ?

Quand l'amour avoit le dessous ,
Il trouvoit de Boify la morale assez bonne ;
Jugeoit qu'il valoit mieux manquer un rendez-
vous ,

Que de manquer une couronne :

Qu'oser lui préférer de légères douceurs ,
C'est d'une viande creuse aisément le repaître ;
Et que de sa maîtresse acceptant les faveurs ,
Il jouoit à se faire un maître ,

A l'amour cependant il n'a pas renoncé.
Quitter une maîtresse & si belle & si chère !
Encor si cet amour étoit moins avancé ,

Ce ne seroit pas une affaire ;

Mais sur le point d'être récompensé ,

La planter là , cela ne se fait guere.

Il fait de plus qu'il a le présent dans ses mains ;
L'avenir n'est pas sûr , pourquoi s'en mettre en
peine ,

Et sur une crainte incertaine

Refuser des plaisirs certains ?

L'irrésolution étoit d'une nature

A ne prendre pas sitôt fin ;

Mais Boify , de qui l'ame étoit un peu plus dure ,
Le prit & le força de rebrousser chemin :
Sans cela de long-tems il n'eût pu rien conclure.

Ce sage confident foulageant son ennui

Par de bonnes raisons morales ,

Quoiqu'il se révoltât encor par intervalles ,

Le remena coucher chez lui.

SUR UNE ABSENCE.

AUROIS-JE trahi mes sermens ?
L'absence dans mon cœur produit des change-
mens ;
Une plus vive ardeur m'enflamme & me dévore ;
J'en sens mille fois plus encore
Que l'amour qui m'occupe est mon unique loi.
Ah ! puisse l'objet que j'adore,
En être changé comme moi !

SUR LE MÊME SUJET.

SOLITAIRE séjour, que j'ai besoin de toi !
Sauve moi des plaisirs qui s'offriroient à moi ;
Aide encor, s'il se peut, à ma tristesse extrême ;
Nourris ma rêverie, entretiens mes soupirs.
Qu'il est doux d'être sans plaisirs,
Quand on est loin de ce qu'on aime !

SUR LE MÊME SUJET.

QUOI ! le soleil ne feroit plus qu'un tour,
 Et je reverrois ma Silvie ?
 Daigne encor jusques là me conserver le jour,
 Et tu pourras, charmant Amour,
 Dans ce moment disposer de ma vie.

P R I N T E M S.

DEPUIS le tems heureux où mon cœur fut
 blessé,
 Pour la troisieme fois, léger amant de Flore,
 Tu reviens dans nos champs d'où l'hiver est
 chassé,
 Et tu me retrouves encore
 Aux pieds du même objet où tu m'avois laissé.
 Je fais que pour ton inconstance
 Un spectacle pareil est assez ennuyeux.
 J'en suis fâché; mais si cela t'offense,
 Ne reviens plus, cher Zéphyre, en ces lieux.
 Pour moi, tant que mon Ismene
 Me conservera sa foi,
 Je me passerai sans peine
 De ton printemps & de toi,

A MADAME DE * * *,
QUI ALLOIT A VERSAILLES.

QUAND vous verrez au milieu de Versailles
Les courtisans d'un seul homme occupés,
Remplis de lui jusqu'au fond des entrailles,
A chaque instant se livrant des batailles,
Pour attraper ses regards échappés;
Tout à part vous, souvenez-vous de dite:
Je regne aussi, j'ai ma cour que je tiens;
Un seul sujet compose mon empire:
Mais, n'en déplaise au bon Roi notre Sire,
Je ne voudrois le donner pour les siens.

MADRIGAL.

QU'IRIS a d'attraits & de graces!
Qui jamais ressembra plus de présens des dieux!
O Vénus! si tu les surpasses,
Descends du ciel pour convaincre nos yeux?

V E R S

Sur le reproche qu'on lui avoit fait d'être
Normand.

BELLE Iris, on est ce qu'on peut.
Je suis Normand, je le confesse,
Fort peu lié par ma promesse,
Si mon intérêt ne le veut.
Avec un pareil caractère,
Vous craignez un engagement ;
Mais Iris, jugez sainement,
Quel intérêt j'ai de vous plaire.
Pour être fidele & sincere,
Il me suffit d'être Normand.

P O M M O N E ,

A I R I S .

JE vous envoie , avec ces pommes ,
Des sermens du même terroir.
Le plus Normand de tous les hommes
Jure qu'il ne veut plus vous voir.

R É P O N S E

A une lettre de M. de Voltaire , écrite de Villars le premier Septembre 1720 , sur ce que le soleil avoit un jour paru couleur de sang , & avoit perdu de sa lumière & de sa grandeur , sans que l'ait fût obscurci d'aucun nuage.

Vous dites donc , gens de village,
Que le soleil à l'horizon
Avoit assez mauvais visage.
Eh bien ! quelque subtil nuage
Vous avoit fait la trahison
De défigurer son image.
Il étoit là comme en prison,
D'un air malade ; mais je gage
Que le drôle , en son haut étage,
Ne craignoit pas la pâmoison.
Vous n'en saurez pas davantage,
Et voici ma péroraison.
Adieu : votre jeune saison
A tout autre soin vous engage ;
L'ignorance est son apanage,
Avec les plaisirs à foison,
Convenable & doux assemblage.
J'avouerai bien , & j'en enrage ,

Que le savoir & la raison
 Ne font aussi qu'un badinage,
 Mais badinage de grison :
 Il est des hochets pour tout âge.
 Que dans son brillant équipage,
 Toujours de maison en maison,
 L'inquier Phébus déménage,
 Laissez-le en paix faire voyage;
 Rabattez-vous sur le gazon.
 Un gazon, canapé sauvage,
 Des soucis de l'humain lignage
 Est un puissant contre-poison.
 Pout en avoir bien su l'usage,
 On chante encore, en vieux langage,
 Martin & l'adroite Alifon.
 Ce n'est pourtant pas que je doute
 Qu'un beau jour qui sera bien noir,
 Le pauvre soleil ne s'encroûte,
 En nous disant : Messieurs, bon soir;
 Cherchez dans la céleste voûte
 Quelqu'autre qui vous fasse voir.
 Pour moi j'en ai fait mon devoir,
 Et moi-même ne vois plus goutte :
 Encore un coup, Messieurs, bon soir.
 Et peut-être, en son désespoir,
 Osera-t-il rimer en oute,
 Si quelque déesse n'écoute.
 Mais sur notre triste manoir,
 Combien de maux fera pleuvoir
 Cette céleste banqueroute?
 On allumera maint bougeoir,
 Mais qui n'aura pas grand pouvoir :

Tout

Tout fera pêle-mêle, & toute
Société sera dissoute,
Sans qu'on dise, jusqu'au revoir,
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la route,
Sans tester & sans laisser d'hoir.
Et ce que bien plus je redoute,
Chacun demandera l'absoute,
Et croira ne plus rien valoir.

V E R S

Pour le portrait de Madame du TORT.

C'EST ici Madame du TORT.
Qui la voit & ne l'aime, a tort :
Mais qui l'entend & ne l'adore,
A mille fois plus tort encore.
Pour celui qui fit ces vers-ci,
Et n'eut aucun tort, Dieu merci,

V E R S

Pour le portrait de M. de VALLIERE.

DE rares talens pour la guerre
En lui furent unis au cœur le plus humain.
Jupiter le chargea de lancer le tonnerre; —
Minerve conduisit sa main.

LE ROSSIGNOL,
LA FAUVETTE ET LE MOINEAU,

F A B L E.

LE tendre rossignol & le galant moineau,
L'un & l'autre amoureux de la jeune fauvette,
Sur les branches d'un jeune ormeau,
Lui parloient un jour d'amourette.

Le petit chante ailé, par des airs douxereux,
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette belle.
Je ferai, lui dit-il, toujours tendre & fidele,
Si vous voulez me rendre heureux.
De mes douces chansons vous savez l'harmonie;

Poésies diverses. I I I

Elles ont mérité le suffrage des dieux.

Déformais je les sacrifie

A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux.

Les échos de ces bois le rediront sans cesse;

Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,

Que votre cœur enfin sera content

De voir l'excès de ma tendresse.

Et moi, dit le moineau, je vous haïserai tant...

A ces mots, le procès fut jugé dans l'instant

En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire.

On renvoya l'oiseau chantant;

Voilà la fin de mon histoire.

En voici la morale, & qu'il faut retenir.

Beautés, qu'à tous les jours voyez dans vos ruelles

Un tas d'amans transis, ne vous entretenir

Que de leurs vains soupirs, de leurs peines cruelles,

Et d'autres fades bagatelles,

Songez à préférer le solide au brillant.

On se passe fort bien de vers, de chansonnette;

Le talent du moineau, c'est là le vrai talent.

Je fais mainte Cloris du goût de la fauvette,

A moins qu'il ne se trouve un tiers oiseau don-
nant :

Alors il n'est pas étonnant

Que ce dernier gagne sur l'étiquette.

L'AMOUR NOYÉ.

1677.

P HILIS plongeoit l'Amour dans l'eau,
 L'Amour se fauvoit à la nage;
 Il revenoit sur le rivage,
 Philis le plongeoit de nouveau.

Cruelle, disoit-il, vous qui m'avez fait naître,
 Hélas! pourquoi me noyez-vous?
 Est-ce que vous voulez m'empêcher de paroître?
 Prenez-en un moyen plus doux.

Je ne paroîtrai point, c'est une affaire faite;
 Je ne vous ferois pas pourtant de déshonneur:
 Au lieu de me noyer, donnez-moi pour retraite
 Un petit coin de votre cœur.

Je vous réponds qu'il seroit impossible
 De trouver un endroit plus propre à me cacher:
 Comme on fait qu'il me fut toujours inaccessible,
 On ne viendra pas m'y chercher.

Philis ne l'en voulut pas croire;
 Ce n'est pas qu'après tout l'avis ne fût fort bon;
 Pour réponse elle le fit boire,
 Mais boire plus que de raison.

Tel qu'un petit barbet qu'à l'eau son maître
 envoie,
Et qui de ce péril, dès qu'il est échappé,
 Revient à son maître avec joie,
 Tout dégouttant & tout trempé :

Tel l'Amour, s'exposant à des rigueurs nouvelles,
 A peine sorti du danger,
Revenoit vers Philis en secouant ses ailes,
Quoiqu'il fût que Philis alloit le replonger.

Les forces cependant à la fin s'épuisèrent ;
 Il étoit las de faire le plongeon :
 Il se rendit, & les bras lui manquèrent ;
 Il fallut qu'il coulât à fond.

Le croira-t-on ? Philis en fut ravie ;
Car elle le noyoit pour la douzième fois.
Elle hérita de l'arc, des traits & du carquois,
 Dont elle s'est fort bien servie.

Pout le petit Amour, je ne puis concevoir
Qu'à la nage onze fois il soit sorti d'affaire :
Sans beaucoup de vigueur, cela ne se peut faire ;
 Le pauvre enfant n'en devoit guère avoir.

Il fut toujours mal nourri par sa mère.
Quoique l'espoir ne soit qu'une viande légère,
A peine fut-il né, qu'on le sevrâ d'espoir.

Si Philis un peu moins injuste,
L'eût traité comme il faut, en lui donnant le
 jour,

114 *Poésies diverses.*

C'eût bien été l'Amour le plus robuste
Que l'on eût vu de mémoire d'Amour.

ÉPITAPHE DE L'AMOUR.

Ci-gît l'Amour; Philis a voulu son trépas,
L'a noyé de ses mains; on n'en fait pas la cause.
Quoique sous ce tombeau son petit corps repose,
Qu'il fût mort tout-à-fait, je n'en répondrais
pas.

Souvent il n'est pas mort, bien qu'il paroisse
l'être.

Quand on n'y pense plus, il sort de son cercueil:
Il ne lui faut que deux mots, un coup d'œil,
Quelquefois rien, pour le faire renaître.

S O N N E T

A une de ses amies, qui l'avoit prié de
lui apprendre l'Espagnol.

1677.

PARCE que l'espagnol est une langue fiere,
Je vous le dois apprendre! Eh bien! soit, com-
mençons;

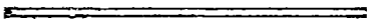
Mais ce que je demande à ma belle écoliere,
C'est de ne se jamais servir de mes leçons.

Poésies diverses. 115

Déjà si fierement votre ame indifférente
Oppose à mon amour qu'il ne faut point aimer,
Que même en espagnol, y fussiez-vous savante,
Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.

Croyez-moi, le françois vaut bien qu'on le pré-
fere
A la rude fierté d'une langue étrangere.
De ce qu'il a de libre, empruntons le secours.

Mais que de son côté l'espagnol se console ;
Car ne pouvons-nous pas mêler dans nos amours,
Et liberté françoise, & constance espagnole ?



ÉLOGE DE MARQUÈS,

PETIT CHIEN ARAGONOIS.

1677.

SAVEZ-VOUS avec qui, Philis, ce petit chien
Peut avoir de la ressemblance ?
Çà, devinez, songez-y bien ;
La chose est assez d'importance.

Pour percer le mystere & vous y faire jour,
Examinez Marquès, son humeur, sa figure ;
Mais enfin cette énigme est-elle trop obscure ?
Vous rendez-vous ? Il ressemble à l'Amour,

116 *Poésies diverses.*

A l'Amour? direz-vous; la comparaison cloche,
Si jamais on a vu comparaison clocher.
Est-ce que de l'Amour un chien peut approcher?
Où-dà, Philis, il en approche.

Mais en approcher se n'est rien ;
Je dirai davantage, & j'augmenterai bien
La surprise que je vous cause.
Votre chien & l'Amour, l'Amour & votre chien,
C'est jus vert, vert jus, même chose.

Marquès sur vos genoux a mille privautés,
Entre vos bras il se loge à toute heure ;
Et c'est là que l'Amour établit sa demeure,
Lorsqu'il est bien reçu de vous autres beautés.

On voit Marquès se mettre aisément en colère,
Et s'apaiser fort aisément.
Connoissez-vous l'Amour? Voilà son caractère ;
Il se fâche & s'apaise en un même moment.

Afin que votre chien ait la taille mieux faite,
Vous le traitez assez frugalement ;
Et le pauvre Marquès, qui fait toujours diète,
Subsiste je ne sais comment.

L'Amour ne peut trouver chez vous de subsis-
tance,
Vous ne lui servez pas un seul mêt nourrissant ;
Et s'il ne vivoit d'espérance,
Je crois qu'il mourroit en naissant.

Poésies diverses. I 17

Avec ce petit chien vous folâtrez fans cesse ;
En folâtrant, ce petit chien vous mord ;
On joue avec l'Amour ; il badine d'abord ,
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal ,
Ne rit-on pas de ses morsures ?
Encor que de l'Amour on sente les blessures ,
A l'amour qui les fait, on ne veut point de mal.

On veut qu'un chien soit tel que quand il vient
de naître ;
Et de peur qu'il ne croisse, on y prend mille soins.
Il ne faut pas en prendre moins ,
Pour empêcher l'amour de croître.

Vous caressez Marquès, parce qu'il est petit ;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable.

Un petit amour divertit ;
S'il devient trop grand, il accable.

Mais j'entends que Marquès se plaint du mauvais tour

Que lui fait ma Muse indiscrete.
Ah ! vous me ruinez ; vous gâtez tout, poëte,
Dit-il, en me faisant ressembler à l'Amour.

L'Amour n'est pas trop bien auprès de ma maîtresse ;

Si vous ne le savez, elle l'a toujours fui ;
Et c'est assez pour perdre sa tendresse,
Que d'avoir, par malheur, du rapport avec lui.

118 *Poésies diverses.*

En mon état de chien, j'ai l'aine assez contente;
Je suis heureux par cent bonnes raisons.
J'ai bien affaire, moi, que vos comparaisons
Viennent troubler ma fortune présente.

Et si, pour ressembler aux dieux,
Ma maîtresse me disgracie,
A votre avis, m'en trouverai je mieux?
Non, non, c'est trop d'honneur, je vous en remercie.

Ah! mon pauvre Marquès, ce seroit grand pitié,
Qu'après avoir quitté pour elle pere & mere,
La patrie aux grands cœurs toujours aimable &
chere,
Tu te visses disgracié
Pour une cause si légère.

Non, cela ne se peut. Fais valoir tes appas:
Cher Marquès, ta maîtresse aime que tu la flattes;
Caresse-la, tiens-toi sans cesse entre ses bras;
En aboyant, en lui donnant tes pattes,
Explique-toi le mieux que tu pourras.

Et loin qu'elle te soit cruelle,
Parce qu'avec l'Amour on te voit du rapport,
Fais que l'Amour trouve grace auprès d'elle,
Puisqu'il te ressemble si fort,

A P O L L O N ,

A I R I S .

Vos vers, aimable Iris, ont fait du bruit ici ;
On vous nomme au Parnasse une petite Muse.
Puisque votre début a si bien réussi,
Vous irez loin, ou je m'abuse.
Nos poètes galans l'ont beaucoup admiré ;
Les femmes beaux esprits, telles que fut la Suze,
Pour dire tout, l'ont un peu censuré.

Je suis ravi que vous soyez des nôtres.
Etre le dieu des vers seroit un sort bien doux,
Si parmi les auteurs il n'en étoit point d'autres,
Que des auteurs faits comme vous.

J'ai sur les beaux esprits une puissance entière ;
Ils reconnoissent tous ma juridiction.
A vous dire le vrai, c'est une nation
Dont je suis dégoûté d'une étrange manière.

Et même quelquefois, dans mes brusques trans-
ports,
Peu s'en faut que jamais je ne les abandonne ;
Mais si les beaux esprits étoient de jolis corps,
Je me plaindrois à l'emploi qu'on me donne.

Dès que vous me ferez l'honneur de m'invoquer,
Fiez vous-en à moi, je ne tarderai guère ;

120 *Poésies diverses.*

Et lorsque mon secours vous sera nécessaire ,
Assurez-vous qu'il ne vous peut manquer.

Je vous dirai pourtant un point qui m'embarrasse.

Un certain petit dieu fripon ,
Je ne fais seulement si vous savez son nom ,
Il s'appelle l'Amour , a poussé son audace
Jusqu'à me soutenir en face ,
Que vos vers sont de sa façon ;
Et pour vous , m'a-t-il dit , consolez-vous , de
grace ;
Ce n'est pas vous dont elle a pris leçon.

Quoiqu'il se pare en vain de ce faux avantage ,
Il a quelque sujet de dire ce qu'il dit :
Vous parlez dans vos vers un assez doux langage ,
Et peut être , après tout , l'amant dont il s'agit ,
Jugeroit que du cœur des vers seroient l'ouvrage ,
Si , par malheur pour lui , vous n'aviez trop d'es-
prit.

N'allez pas de l'Amour devenir l'écolière ;
Ce maître dangereux conduit tout de travers ;
Vous ne feriez jamais de pièce régulière ,
Si ce petit brouillon vous inspiroit vos vers.

Adieu , charmante Iris ; j'ai soin que la rime ,
Quand vous composerez , ne vous refuse rien :
Mais que ce soit moi seul au moins qui vous anime ,
Autrement tout n'iroit pas bien.

L'AMOUR ;

L' A M O U R ,
A I R ' I S .

1678.

Avez-vous lu mon nom , sans changer de
couleur ?

Votre surprise , Iris , n'est-elle pas extrême ?
Rassurez-vous ; mon nom fait toujours plus de
peur
Que je n'en aurois fait moi-même.

Votre ouvrage galant , début assez heureux ,
Entre Apollon & moi met de la jalousie.
Il s'agit de favoir lequel est de nous deux
Votre maître de poésie.

Franchement , Apollon n'est pas d'un grand
secours ;
En matière de vers je ne le craindrois guere ,
Et je le désirerois de faire
D'aussi bons écoliers que j'en fais tous les jours.

Quels travaux assidus pour former un poète ,
Et quel tems ne lui faut-il pas ?
On est quitte avec moi de tout cet embarras ;
Qu'on aime un peu , l'affaire est faite.

L

122 *Poésies diverses.*

Cherchez-vous à vous épargner
Cent préceptes de l'art qu'il seroit long d'ap-
prendre ?
Une rêverie un peu tendre
En un moment vous va tout enseigner.

J'instruis d'une manière assez courte & facile ;
Commencer par l'esprit , c'est un soin inutile ,
Fort long du moins , quand même il réussit.
Je vais tout droit au cœur , & fais plus de profit ;
Car quand le cœur est une fois docile ,
On fait ce qu'on veut de l'esprit.

Quand vous fîtes vos vers, dites-le-moi sans feinte,
Les sentiez-vous couler de source & sans con-
trainte ?
Je vous les inspirois, Iris , n'en doutez pas.
Si , sortant lentement & d'une froide veine ,
Syllabe après syllabe ils marchaient avec peine,
C'étoit Apollon en ce cas.

Lequel avouez-vous , Iris , pour votre maître ?
Je m'inquiète peu pour qui vous prononciez ;
Car enfin je le pourrois être
Sans que vous-même le fussiez.

Je ne penserois pas avoir perdu ma cause ,
Quand vous décideriez en faveur d'un rival
Et même *incognito* si j'avois fait la chose ,
Mes affaires chez vous n'en iroient pas plus mal.

Mais quand je n'aurois point d'autre part à l'ouvrage,
Sans contestation j'ai donné le sujet:
C'est toujours un grand avantage,
Belle Iris, j'en suis satisfait.

LES ZÉPHYRS.

1680.

Ce fut entre les lieux où faisoient leur séjour,
L'un de l'autre éloignés, Tyrcis & sa bergere,
Que deux Zéphyr, députés par l'Amour
Pour exercer un tendre ministère,
Se rencontrèrent l'autre jour.
L'un portoit à Tyrcis les soupirs que la belle
Envoyoit au triste berger ;
L'autre s'étoit voulu charger
Des soupirs du berger pour elle.
Car l'Amour a toujours mille & mille Zéphyr,
Qui, rangés à l'envi sous son obéissance,
Portent en tous lieux les soupirs
Que les cœurs amoureux poussent pendant l'absence,
Vers les objets de leurs desirs.
Nos deux Zéphyr d'abord se reconnurent,
Et voici l'entretien qu'ils eurent.

ZÉPHYR DE TYRCIS.

Je ne demande point, cher Zéphyr, où tu vas &

Lij

124 *Poésies diverses.*

Sans doute l'on t'envoie aux lieux que j'abandonne.

Ton ambassade est-elle bonne ?

Et portes-tu bien de tendres hélas ?

Z É P H Y R D' I R I S.

Pas trop ; & franchement j'en voulois davantage :
Car le peu de soupirs qu'on me donne à porter ,
Ne me semble pas mériter

Qu'un Zéphyr entreprenne un assez long voyage :
Mais dis-moi vite , es-tu bien chargé , toi ?

Z É P H Y R D E T Y R C I S.

Ah ! vraiment je ne puis suffire

A tout ce que Tyrcis me veut donner d'emploi ,
Porter tous ces soupirs ! Cela de bonne foi ,
Passe les forces d'un Zéphyre.

Quoique j'aie assez voyagé.

Pour les amans éloignés de leurs belles ;
Depuis qu'à ce métier on exerce mes ailes ,
Jamais je ne fus si chargé.

Z É P H Y R D' I R I S.

A ce compte , Tyrcis , grace à l'inquiétude ,
Et grace aux peines qu'il ressent ,
Fait les devoirs d'amant absent
Dans la dernière exactitude.

Z É P H Y R D E T Y R C I S.

Sans doute on n'a point vu , dans l'empire amoureux ,

De passion plus exemplaire.

Il ne ressemble point aux amans du vulgaire ,
Qui , dans l'éloignement , chagrins en dépit
d'eux ,

Festant contre un amour fâcheux , ,

Seroient ravis de s'en pouvoir défaire,
Tyrcis, quoique plonge dans un cruel ennui,
Ne l'accuse jamais de trop de violence :
Les maux que lui cause l'absence,
Puisqu'ils viennent d'Iris, ont des charmes pour
lui.

Iris seul l'occupe ; & quand il la regrette,
Il goûte la douceur secrète
D'en faire son seul entretien.
Puisqu'il ne voit point ce qu'il aime,
Il se fait un plaisir extrême
De ne prendre plaisir à rien.

Je ne fais pas, pour moi, comment on ose
De cinq ou six soupirs payer un tel amant ;
Et je ne fais non plus comment
Tu lui pourras offrir si peu de chose.

Z É P H Y R D' I R I S.

Il sera trop content, va, j'en suis assuré :
Mais, vois-tu, je me persuade
Qu'Iris pourroit avoir un peu plus soupiré
Qu'il n'est dit dans mon embassade,
Iris est un terrible esprit ;

Épargner les aveux, c'est sa grande maxime.
Elle envoie à Tyrcis, qui loin d'elle languit,
Quelques légers regrets par manière d'acquit.
Pour les soupirs trop doux, la belle les supprime.
Quand à ce pauvre amant inquiet, éloigné,
Elle peut dérober une bonne partie
De la peine qu'elle a sentie,
Elle croit avoir bien gagné,

Z É P H Y R D E T Y R C I S.

Aussi j'ai remarqué que, d'une étrange sorte.

L. ij

126 *Poésies diverses.*

L'amour est défiant sur le compte d'Iris :
Il ne peut croire encor son cœur assez bien pris ,
Témoin les ordres que je porte.

Z É P H Y R D' I R I S.

Quels ordres portes-tu ?

Z É P H Y R D E T Y R C I S.

Tel est expressément
Dans le séjour d'Iris la loi qu'Amour impose ,
Que tout de son berger lui parle à tout moment ;
Car on craint que son cœur n'en parle rarement ,
Si sur son cœur on s'en repose.
Si la belle Iris rêve à son tendre berger ,
L'amour veut qu'à l'envi tout flatte la bergere ;
Il veut que , d'une aile légère ,
Les Zéphyr s'entour d'elle aient soin de voltiger ;
Il veut que les oiseaux , en chantant leurs amours ,
Entretiennent ses rêveries :
Mais dès quelle osera goûter d'autres plaisirs
Que ceux de s'occuper d'un berger si fidèle ,
Il veut que les oiseaux , les ruisseaux , les Zéphyr s ,
Tous , à l'envi , se déclarent contre elle.

Z É P H Y R D' I R I S.

Si l'amour se défie , il est sûr d'autre part

Qu'Iris n'est pas sans défiance.

Si tu savois combien de prévoyance

Elle a fait voir à mon départ !

Elle m'a dit cent fois : Ecoute ;

Quand tu seras parti , Zéphyr , arrête-toi ,

Si tu ne trouves sur la route

Un Zéphyr envoyé vers moi :

Après l'avoir trouvé sur ton chemin , avance ;

S'il tardoit trop , reviens plutôt ici :

N'y manque pas , cher Zéphyre ; ceci
Est de la dernière importance.

Z É P H Y R D E T Y R C I S.

Pour moi, quand j'aurois dû ne te pas rencontrer,
J'avois ordre d'aller de la même vitesse.

Mais grâce aux longs discours où nous venons
d'entrer ,

Tu ne te souviens plus combien le tems nous
presse.

Vas vite t'acquitter de ta commission :

Tyréis languit dans cette attente ,

Vole au gré de sa passion.

Je puis aller , je crois , d'une aile un peu plus
lente ;

Iris est moins impatiente.

Z É P H Y R D' I R I S.

Là , là , c'est une question.

LE R U I S S E A U ,
AMANT DE LA PRAIRIE.

1677.

J'ai fait , pour vous trouver , un assez long
voyage ,

Mon aimable prairie ; enfin je viens à vous ;

Recevez un Ruiffeau , dont le sort le plus doux
Sera de voir ses eaux couler pour votre usage.

128 *Poésies diverses.*

C'est dans ce seul espoir que , sans aucun repos ,
Depuis que j'ai quitté ma source ,
J'ai toujours jusqu'ici continué ma course ,
Toujours roulé mes petits flots.

D'un cours précipité j'ai passé des prairies ,
Où tout autre ruisseau s'amuse avec plaisir ;
Je n'ai point serpenté dans leurs routes fleuries ,
Je n'en avois pas le loisir.

Tel que vous me voyez , sachez , ne vous déplaîse,
(Car il est bon de se faire valoir)
Que plus d'une prairie auroit été bien aise
De me donner passage & de me recevoir.

Mais ce n'étoit pas là mon compte ;
J'en fusse un peu plus tard arrivé dans ce lieu ; j
Et par une fuite assez prompte ,
Gazouillant finement , je leur disois adieu.

Il faut vous dire tout , la feinte est inutile ,
J'en trouvois la plupart dignes de mes refus ;
Les unes , entre nous , sont d'accès si facile ,
Que tous ruisseaux y sont bien venus.

Elles veulent toujours en avoir un grand nombre ,
Et moi dans le grand nombre aussitôt je me perds ;
D'autres sont dans des lieux un peu trop décou-
verts ,
Et moi j'aime à couler à l'ombre.

J'étois bien inspiré de me garder pour vous ;
Vous êtes bien mon fait , je suis assez le vôtre ;

Poésies diverses. 129

Mais aussi, moi reçu, n'en recevez point d'autre,
Car je suis un ruisseau jaloux.

A cela près, qui n'est pas un grand vice,
J'ai d'assez bonnes qualités.
Ne craignez pas que jamais je tarisse ;
Je puis défier les étés.

Je fais que certaines prairies
D'un Ruisseau comme moi ne s'accroissent
pas ;
Il leur faut ces torrens qui font tant de fracas ;
Mais fort souvent on voit leurs eaux taries.

Mon cours en tout tems est égal ;
Je suis tranquille & doux, ne fais point de ra-
vage ;
De plus, je viens vous faire hommage
D'une eau pure comme cristal.

Il est telle prairie, & peut être assez belle,
A qui le plus petit ruisseau,
Suivant sa pente naturelle,
N'iroit jamais porter deux gouttes d'eau ;
A moins que, détourné par un chemin nouveau,
Elle n'en amenât quelqu'un jusques chez elle.

Mais pour vous, sans vous mettre en frais,
Sans vous servir d'un pareil artifice,
Vous voyez des ruisseaux qui viennent tout ex-
près
Vous faire offres de leur service,
Et le tout pour vos intérêts.

130 *Poésies diverses.*

À présent, je l'avoue, on vous trouve agréable,
Vous donnez du plaisir aux yeux ;
Mais avec un Ruiffeau, rien n'est plus véritable,
Que vous en vaudrez beaucoup mieux. 1

De cent fleurs qui naîtront, vous vous verrez
ornée ;
Je vous enrichirai de ces nouveaux trésors ;
Et vous tenant environnée,
Avec mes eaux je munirai vos bords.

Reposez-vous sur moi du soin de les défendre ;
A quoi plus fortement puis-je m'intéresser ?
Déjà même en deux bras je m'appête à me
fendre.
Pour tâcher de vous embrasser.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes,
Ne pourront de ce lieu se résoudre à partir ;
Et quand j'aurai semé cent routes différentes,
Je me perdrai chez vous plutôt que d'en sortir.

Je sens, je sens mes eaux qui bouillonnent de
joie ;
De les tant retenir à la fin je suis las :
Elles vont se répandre & se faire une voie ;
Il n'est plus tems à vous de ne consentir pas.

S O N G E.

A I R I S. 1678.

IRIS, je révois l'autre jour
Que deux petits Amours, envoyés par leur maître,
Nous enlevoient tous deux, pour nous mener
paraître
Au tribunal du grand Amour.
Moi qui sentois ma conscience nette,
J'allois gaiement d'un pas délibéré;
Pour vous, vous n'aviez pas le visage assuré,
Et je vous trouvois inquiète.
Sans cesse vous disiez : Amour, je suis Iris,
Dont le cœur n'a jamais connu votre puissance;
Il faut que l'ois se soit mépris ;
Mais on n'écouloit point vos cris.
De l'Amour en cela la méthode est fort bonne ;
Contre sa violence on a beau protester ,
Il vous laisse tout dire, & , loin qu'il s'en étonne,
Va son chemin sans s'arrêter.
A son grand tribunal enfin on nous présente :
Il n'avoit plus ni l'air soumis & doux ,
Ni la figure suppliante
Qu'il avoit toujours fait paraître devant vous ;
Mais fièrement assis comme un juge sévère,
Il ne ressembloit point au plus galant des dieux.
Un grand registre ouvert qu'il parcouroit des yeux,
Sembloit exciter sa colere.

132 *Poésies diverses.*

C'est là qu'il voit en un moment
 Les affaires de son empire.
 Chaque petit Amour vient chaque mois écrire
 Ce qui se passe à son gouvernement ;
 Un gouvernement, c'est-à-dire ,
 Une belle avec son amant .
 Par exemple , un amour sujet à rendre compte
 De tout ce qui dépend de son petit emploi ,
 Vient écrire : Aujourd'hui Climene, sous sa loi,
 A su ranger, si vous voulez, Oronte :
 Et puis un mois après : Climene s'attendrit,
 Reçoit les vœux d'Oronte, & n'en reçoit plus
 d'autres.
 Le mois suivant il est écrit :
 La Climene est des nôtres.
 C'est ainsi qu'on trouve à la fois
 L'état de tous les cœurs dans ce vaste mémoire.
 Heureux les amans, dont l'histoire
 Change beaucoup de mois en mois!
 Pour le petit Amour, que son devoir engage
 A veiller sur nos cœurs tombés dans son partage,
 Depuis plus de deux ans que j'avance fort peu,
 Il avoit chaque mois le même compte à rendre ;
 Iris promet un aveu tendre,
 Iris promet un tendre aveu :
 Du courroux de l'Amour c'étoit ici la cause,
 Qu'est cédé, disoit-il, & chagrin & surpris ?
 Déjà depuis deux ans, sur l'article d'Iris,
 Je vois toujours la même chose,
 Toujours l'aveu promis, & rien après cela.
 Celles qui dès ce tems faisoient même promesse,
 Ont mille & mille fois avoué leur tendresse ;
 Vraiment

Vraiment elles n'en sont plus là.
Ce registre, quoiqu'assez ample,
Ne me fournit aucun exemple
D'une affaire qui fasse aussi peu de progrès.
Alors de mon côté commençant à me plaindre,
Je crus qu'avec l'Amour j'allois être d'accord;
Car, que votre parti fût extrêmement fort,
C'est ce que je pensois n'avoir pas lieu de craindre.

Taisez-vous, me dit-il, vous lui persuadez
Que votre amour n'en seroit pas moins tendre,
Quand elle ne devoit jamais vous faire entendre
Cet aveu que vous demandez;
C'est bien là comme il s'y faut prendre.
Aimez d'un amour si constant
Qu'il vous plaira, j'en suis content;
Mais faites quelquefois entrevoir à la belle
Qu'en se défendant trop elle courroit hazard
De ne pas inspirer une flamme éternelle.
Suffit-il que l'on soit fidelle?
Il faut l'être avec un peu d'art.

Je n'entends pourtant pas qu'Iris tire avantage
Du peu d'adresse de l'amant.
Çà donc, Iris, qu'on change de langage;
Qu'on dise, j'aime, en ce même moment.
Mais, Amour, est-il nécessaire,
Lui disiez-vous d'un air assez soumis?
Ce tendre aveu dès long-tems est promis;
Promettre un aveu, c'est le faire.
Non, en termes exprès, il faut vous déclarer,
Pour la première fois, que ce mot coûte à dire.
Vous avez eu deux ans à vous y préparer,

M

134 *Poésies diverses.*

Cela ne doit-il pas suffire ?

Vous tombiez, belle Iris, dans un doux embras :
Mais l'Amour demandoit la chose un peu plus
claire.

Quoi ! vous vous obstinez, reprit-il, à vous taire ?
Eh bien ! vous allez voir que pour d'autres appas
Tyrcis négligera tous les soins de vous plaire.

La menace en nous deux fit un effet contraire.

Vous criâtes : Amour, ah ! ne le faites pas.

Je répondis : Amour, vous ne le sauriez faire.

Enfin l'Amour, Iris, lut si bien vous presser,

Avec cette colere ou véritable ou feinte,

Que vous dites : Eh bien ! puisque j'y suis con-
trainte,

Puisqu'on ne peut s'en dispenser,

Il est vrai... Votre bouche alloit prononcer,
j'aime.

Votre air, votre langueur, votre silence même,

Par avance déjà sembloient le prononcer :

Votre teint se couvroit d'une rougeur nouvelle ;

Vos timides regards se détournoient de moi :

Pourquoi dans cet instant, pourquoi

Une funeste joie, hélas ! m'éveilla-t-elle ?

Tel est mon sort. Ce mot, si cher à mes souhaits,

Et que j'ai mérité par un amour si tendre,

Je me verrai toujours sur le point de l'entendre,

Et je ne l'entendrai jamais.

TRADUCTION
DU REFRAIN
DU *PERVIGILIUM VENERIS*.

*Cras amet qui nunquam amavit , qui que
amavit , cras amet.*

L'ENFANT ailé, que l'univers adore,
Prescrit à tous cet ordre souverain.
Aimez demain, si vous n'aimez encore :
Si vous aimez, aimez encor demain.

V E R S

D E M A N I L I U S.

..... **D**UM quærimus, ævum
Perditus, & nullo votorum sine beati,
Victuros agimus semper, nec vivimus unquam.

I M I T A T I O N.

Dans des soins éternels nous perdons nos années,
Par l'inquiet desir de les voir fortunées ;
Et toujours agités par de nouveaux souhaits ,
Nous projettons de vivre, & ne vivons jamais.

C O U P L E T

SUR LES DEMOISELLES LOYSON.

QUATRE beaux yeux m'ont su charmer ;
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.
Deux sœurs, que je n'ose nommer,
Me tournent la cervelle
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer,
Mais je ne fais laquelle.

S U R L E M A R I A G E .

Dans les nœuds de l'hymen, à quoi bon m'en-
gager ?

Je suis un, cela doit suffire ;

Si j'étois deux, mon état seroit pire :

C'est bien assez de moi pour me faire enrager.

*Sur cette expression assez commune : Tuer le
Tems. C'est le Tems qui parle.*

Lorsque, pour s'amuser, sans cesse ils s'évertuent,
Ces messieurs les humains, ils disent qu'ils me
tuent :

Moi, je ne me vante de rien ;

Mais, ma foi ! je m'en venge bien.

V E R S

D E L' A U T E U R ,

Dans la quatre-vingt-dix-septième année
de son âge , sur son estomac.

Q u' O N raisonne *ab hoc* & *ab bac*
Sur mon existence présente ;
Je ne suis plus qu'un estomac :
C'est bien peu , mais je m'en contente.

A un homme qui alloit publier un Ouvrage.

Dans la lice où tu vas courir ,
Songe un peu combien tu hasardes !
Il faut avec courage également offrir
Et ton front aux lauriers , & ton nez aux narardes.

Fin des Poésies.

T A B L E
DES POÉSIES.

POÉSIES PASTORALES.

ALCANDRE. Première Églogue. Pag. 3	
Silvanire & Delphire. Seconde Églogue.	8
Délie. Troisième Églogue.	17
Daphné. Quatrième Églogue.	22
Eraсте. Cinquième Églogue.	29
Ligdamis. Sixième Églogue.	34
La Statue de l'Amour. Septième Églogue.	41
Thamire. Huitième Églogue.	44
Ismene. Neuvième Églogue. A Mademoiselle....	50
Tyrfis & Iris. Dixième Églogue.	56

H É R O I D E S.

Dibutadis, à Polémon.	62
-----------------------	----

140 *Table.*

Flora , à Pompéc.	Pag. 66
Arisbe , au jeune Marius.	70
Cléopatre , à Auguste.	76

POÉSIES DIVERSES.

Portrait de Clarice.	80
Les Jeux Olympiques , sur une passion qui avoit déjà duré cinq ans.	82
Sonnet.	85
L'Horoscope.	86
Le Temps & l'Amour , Fable.	88
Caprice.	89
Sur une petite vérole.	90
Madrigal.	91
Sur une passion constante , sans être mal- heureuse.	<i>Ibid.</i>
L'anniversaire.	92
Sur des distractions dans l'étude de la Géométrie.	93
L'Amour & l'Honneur , Fable.	95
Sur une Brune.	96
Sur ce qu'on avoit mis dans une Églogue ces quatre vers.	97
Sur une visite qu'un malade attendoit inu- tilement depuis quelque tems.	98

Table.

Y 41

Sur un Portrait de Descartes.	Pag. 98
Le Duc de Valois , Historiette.	99
Sur une absence.	103
Sur le même sujet.	<i>Ibid.</i>
Sur le même sujet.	104
Piintems.	<i>Ibid.</i>
À Madame de * * * , qui alloit à Ver- sailles.	109
Madrigal.	<i>Ibid.</i>
Vers sur le reproche qu'on lui avoit fait d'être Normand.	106
Pomone , à Iris.	<i>Ibid.</i>
Réponse à une lettre de M. de Voltaire , écrite de Villars le premier Septembre 1720 , &c.	107
Vers pour le portrait de Madame du Tort.	109
Vers pour le portrait de M. de Valliere.	110
Le Rossignol , la Fauvette & le Moineau , Fable.	<i>Ibid.</i>
L'Amour noyé.	112
Sonnet à une de ses amies , qui l'avoit prié de lui apprendre l'espagnol.	114
Éloge de Marquès , petit Chien Arago- nois.	115

Apollon , à Iris.	Pag. 119
L'Amour , à Iris.	124
Les Zéphyr.	123
Le Ruiffeau , Amant de la Prairie.	127
Songe. A Iris.	134
Traduction du refrain du <i>Pervigilium ve-</i> <i>neris.</i>	135
Vers de Manilius.	136
Couplet sur les Demoiselles Loyson,	137
Vers de l'Auteur , dans la quatre-vingt- dix-septieme année de son âge , sur son estomac.	138

. *Fin de la Table des Poésies.*